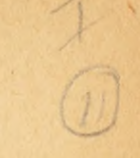

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01657547 4



FRANÇOIS DE CUREL

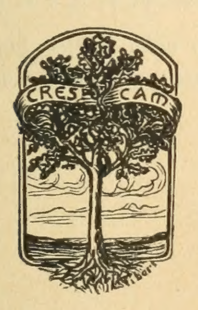
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE
SUIVIS DES SOUVENIRS DE L'AUTEUR

TOME I

LA DANSE DEVANT LE MIROIR
LA FIGURANTE



PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

35 exemplaires sur vieux japon à la forme
(dont 5 hors commerce),
numérotés de 1 à 30 et 31 à 35,

13 exemplaires sur chine (dont 1 hors commerce),
numérotés de 36 à 47 et 48.

260 exemplaires sur vélin de Rives (dont 5 hors commerce),
numérotés de 49 à 303 et 304 à 308.

PRÉFACE

PRÉFACE

Alors que je dressais le plan d'une publication de mes œuvres complètes sans me rendre compte de l'importance de la tâche, je formais le projet de consacrer ce premier volume à une histoire de ma vie. Oh! il n'était nullement question de raconter des aventures. J'entrevoyais une occupation beaucoup plus intéressante, celle de décrire l'évolution d'un esprit. Dans ma jeunesse je me suis préparé à la carrière d'industriel. Par quels chemins détournés me suis-je tout doucement acheminé vers la scène et trouvé un beau soir devant le trou du souffleur, salué par les acclamations de quelques-uns et les protestations du plus grand nombre? Je ne renonce pas à retracer dans un dernier volume les circonstances qui ont accompagné une évolution mentale aussi considérable, si les années qui me restent à vivre m'en laissent le loisir. En attendant je veux dire simplement ce que je suis et d'où je viens. Chaque fois qu'une occasion se présente de citer mon nom, les journaux font de

moi le héros de légendes saugrenues que je n'ai certes pas la prétention de détruire, — on ne balaie pas une légende de la cervelle d'un journaliste en mal de copie, — mais je me ménage la ressource, lorsque le matin d'une première on viendra m'assassiner de questions déjà mille fois posées, de renvoyer les importuns aux pages qui vont suivre.

Je suis né à Metz le 10 juin 1854. Par mon père j'appartiens à une ancienne famille lorraine, originaire du pays de Bar. Le sire de Joinville, dans ses mémoires, parle d'un Gauthier de Curel, dont il était suzerain, et qui l'accompagnait aux croisades en qualité d'écuyer. Il décrit l'attitude du bon chevalier devant le feu grégeois, et je pensais à lui pendant que les avions ennemis arrosaient copieusement le ministère de la Guerre et le quartier environnant que traverse la rue de Grenelle où j'ai mon domicile. Les premières lignes du testament des Fossiles sont copiées sur le testament de Gauthier de Curel. Mon arrière-grand-père François de Curel était colonel du génie sous Napoléon Ier. Il a été directeur des fortifications de Sarrelouis et de Metz. C'était un homme fort intelligent, ami de Fourcroy et de Carnot, avec lesquels il était en correspondance. J'ai trouvé dans ses papiers de nombreux et intéressants mémoires scientifiques. Il est auteur d'un livre de cuisine intitulé l'Art d'irriter la gueule, publié à Metz sans nom d'auteur. J'ai le regret de dire que le livre ne tient pas les promesses du titre. Autant ce dernier est pittoresque, autant les recettes de cuisine, qui se succèdent sous son couvert, sont pré-

sentées sans la moindre fantaisie. L'Académie Française a décerné un prix pour un éloge de Vauban à ce lointain François de Curel.

Son fils, mon grand-père Léonce de Curel, était chasseur passionné et a publié des livres de chasse dont on faisait grand cas il y a une soixantaine d'années.

Ma mère était une Wendel. Les forges de Hayange, situées aux environs de Thionville, ont été achetées vers l'année 1700 par Jean Martin de Wendel et, depuis cette époque, les Wendel n'ont cessé de jouer un rôle considérable dans la métallurgie française. L'usine du Creusot a été fondée en 1781 par Ignace de Wendel pour le compte de Louis XVI. On voit que mes hérédités intellectuelles dans les deux lignes n'étaient pas négligeables.

J'ai fait mes études au collège des Jésuites de Metz et je conserve de mes anciens maîtres un excellent et respectueux souvenir. Ils avaient en moi un élève assez peu zélé, et, pendant mes basses classes, j'ai végété dans la moyenne. A partir de la rhétorique, mon esprit qui était à développement lent, s'est décidément montré plus brillant. J'ai eu le prix de discours français. Mes goûts me portaient plutôt vers la littérature, mais j'étais loin d'avoir de l'aversion pour les sciences. Les usines de Wendel prenaient peu à peu un accroissement formidable et peuplaient des villes entières de leurs ouvriers. Ma mère héritait d'une part de cette industrie, et mes parents me poussaient vivement à m'en occuper. Je n'éprouvais aucune

répugnance à entrer dans leurs vues et c'est pourquoi, après avoir passé à Nancy mes deux baccalauréats, je me faisais admettre en 1873 à l'École Centrale des Arts et Manufactures. Après en être sorti en 1876, je suis allé passer quelques mois en Allemagne, à Magdebourg, pour me familiariser avec la langue allemande, chose que je n'avais pu faire dans ma jeunesse, car à Metz, avant 1870, la population parlait exclusivement français. Nos plus anciens papiers de famille, les baux rédigés par des paysans, il y a plusieurs siècles, sont en français. J'avais donc toute une éducation à faire pour me mettre en état de m'associer à la direction d'une maison qui, par suite de la conquête de l'Alsace-Lorraine, se trouvait obligée de traiter en allemand un grand nombre d'affaires.

Lorsqu'à la fin de mon séjour en Allemagne j'ai voulu commencer mon apprentissage d'industriel, je me suis trouvé en présence d'une opposition absolue de la part du gouvernement d'Alsace-Lorraine. Le prince de Hohenlohe, alors ambassadeur de l'empire d'Allemagne à Paris, ayant bien voulu se charger d'une tentative en ma faveur exposait dans la lettre suivante, adressée à ma mère, la situation qui était faite aux jeunes Lorrains, à moi en particulier :

« Madame la comtesse,

« Conformément à votre désir, je me suis adressé au Président de Metz pour obtenir les renseignements que vous m'avez demandés. J'ai l'honneur de vous informer que M. le Président vient de me

répondre, qu'à son grand regret, il lui est impossible de donner à monsieur votre fils des garanties qu'il ne serait pas incommodé pendant la durée de son séjour en Alsace-Lorraine. On refuse l'autorisation de séjourner en Alsace-Lorraine à tous ceux qui, ayant opté pour la nationalité française, n'ont pas atteint l'âge auquel ils sont exempts du service militaire. Toutefois cette autorisation est accordée par exception, et pour un délai de temps limité, si des raisons urgentes, telles que maladies, des affaires de famille importantes, exigent la présence en Alsace-Lorraine, pourvu qu'il n'y ait pas des considérations particulières concernant la personne du pétitionnaire.

« M. le Président s'est occupé de la question, s'il était possible de faire une exception pour ceux qui, n'ayant pas atteint l'âge qui les dispense du service militaire, en sont libérés de fait. Mais il n'a trouvé aucun cas qui pourrait servir de précédent. De plus, le nombre des jeunes gens ayant opté pour la nationalité française, et ayant perdu le droit d'habiter l'Alsace-Lorraine, est très considérable à Hayange, ainsi que dans toutes les communes où se trouvent les établissements de Wendel. Le Président, en accordant l'autorisation à monsieur votre fils, serait exposé à des réclamations d'un très grand nombre de jeunes gens qui sont dans une situation analogue à celle de M. le comte de Curel.

« Le Président ajoute que la situation serait naturellement tout autre, si M. le comte avait l'intention de se faire naturaliser en Allemagne. Mais je sais que ce n'est pas là son intention.

« Si du reste monsieur votre fils voulait se contenter d'une autorisation de séjourner à Hayange pendant un bref délai de temps, M. le Président serait prêt à la lui accorder jusqu'à la durée de trois mois.

« Je regrette que mes renseignements ne soient pas aussi favorables que je l'eusse désiré et je vous prie, Madame, d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Hohenlohe.

« Paris, 15 juillet 1877. »

Cette lettre, qui réduisait à néant mes ambitions industrielles, a eu sur mon avenir une influence décisive en faisant de moi un oisif qui devait plus tard chercher dans l'expression de ses idées un emploi de son activité. Pour le moment, je m'accommodais fort bien de ne rien faire. J'étais à l'âge où l'énergie physique est telle qu'on trouve à se laisser vivre une occupation pleine d'intérêt. Mon temps se partageait entre les exercices violents et la lecture, et, à bien des points de vue, ce n'était pas du temps perdu. Un des personnages de l'Amour brode *fait observer que « la connaissance du cœur humain c'est l'érudition des flâneurs ». En écrivant ces lignes j'ai pensé aux leçons que me donnaient mes contemporains alors que je promenais mon désœuvrement parmi eux. Mes copieuses lectures n'étaient pas non plus sans utilité. J'ai dit tout le bien que je pensais de mes premiers éducateurs, les Jésuites de Metz, cependant il faut reconnaître qu'ils ne m'avaient guère préparé à*

enrichir la littérature moderne d'une note originale. Ils m'avaient enseigné beaucoup de latin, et pas mal de grec ; quant à la littérature française je pouvais croire qu'elle n'avait plus rien produit de remarquable à partir du dix-huitième siècle exclusivement. Comme je n'avais pas la moindre relation dans le monde littéraire, pas de conseiller capable de diriger mes lectures, j'errais dans le dédale des littératures modernes avec mon seul goût pour boussole. Ce voyage de découverte a duré plusieurs années et, en somme, j'ai fini par aimer ce qui était digne d'enthousiasme.

L'effort qu'il me fallait faire pour m'évader d'une culture trop exclusivement classique, infusait à ma personnalité des énergies intellectuelles qui, à toute force, demandaient à s'exprimer. Dès ma plus tendre enfance j'avais été profondément influencé par les œuvres avec lesquelles on me mettait en contact. J'ai goûté avec passion les harmonies de Virgile ; Corneille et Racine ont été mes dieux. A l'époque où j'acceptais volontiers l'idée de me consacrer à une carrière scientifique, je gardais cependant la conviction intime, que, tôt ou tard, grâce à on ne sait quel miracle, je parviendrais à la gloire littéraire qui me semblait la première de toutes... la seule. Je ne faisais donc qu'obéir à mon véritable instinct renforcé par les longues méditations que favorisaient mes séjours à la campagne, le jour où, vers 1885, je me suis mis à écrire.

Ce furent d'abord des romans et des nouvelles, en particulier L'Été des fruits secs *et* Le Sauvetage

du grand-duc. *Ces livres ne valaient rien, parce qu'en écrivant je n'avais pas encore la préoccupation constante de traduire mon expérience personnelle. Aussi ne les ai-je pas jugés dignes de figurer dans mes œuvres complètes. Je puis cependant parler sans amertume de ces premiers essais, car je les ai travaillés avec conscience, et, à défaut d'autres mérites, ils ont eu celui de m'initier aux difficultés du métier que j'abordais.*

C'est ce qu'en ce temps-là je n'avais pas la consolation d'apercevoir. J'étais sans illusions sur la faiblesse de mes tentatives. Je cherchais ma voie et ne la trouvais pas. Mais, au milieu de mes hésitations, il y avait une résolution qui ne variait pas, celle de ne jamais faire de théâtre. Cela n'avait rien de surprenant. J'étais de ceux que Stendhal ravit et je me sentais doué pour l'analyse psychologique qui me semblait exclure les qualités de concentration que le théâtre exige. Ce fut un événement bizarre qui m'ouvrit les yeux sur ma véritable vocation. Je venais de publier Le Sauvetage du grand-duc, *et, comme tous les jeunes auteurs, j'attachais une grande importance à ce qu'il fût parlé de mon œuvre dans les journaux. Grâce aux instances d'un ami commun, Maurras consentit à consacrer quelques lignes à mon livre. Certes il ne l'admirait pas, mais il désirait s'acquitter de sa tâche sans me chagriner, et voici ce qu'il écrivit dans* l'Observateur français *du 25 avril 1889 :*

« Un malheureux vaudevilliste perdu dans la toge du romancier, voilà M. de Curel. Car il y a

une habileté surprenante, une jovialité à larmoyer des heures dessus, une prestesse, un comique, un dialogue tout destinés au théâtre dans ce roman qui, à la lecture, n'obtient pas son maximum d'effet.

« Un grand-duc hasardé sur l'asphalte parisienne et houspillé par trois chipies ! Vous voyez d'ici la situation ultra-dramatique. Mon confrère Langevin vous l'exposerait lumineusement. Pour moi ces choses-là se brouillent. Je confonds tout ce monde. Je mêle tous ces états. Je me perds sur ce pays trop accidenté. N'ayant ni carte, ni boussole, pas même un acteur grimacier qui, du coin de la lèvre ou de l'œil, puisse m'accentuer les ironies ou les finesses que mon discernement, pis qu'obtus, ne pénétrerait pas.

« Au théâtre ! au théâtre ! Monsieur de Curel. »

Et pourquoi pas ?... m'écriai-je avec une conviction naïve, car vivant à l'écart des polémiques littéraires, ignorant le mépris dans lequel les raffinés tenaient l'algèbre vaudevillesque, je n'étais pas à même de saisir tout ce que le conseil de Maurras impliquait de commisération dédaigneuse.

Par contre, combien a dû être comique la physionomie de Maurras, lorsqu'après m'avoir expédié sur les planches pour y recommencer les éternelles pitreries du vaudeville, il m'y a vu porter du premier coup l'austère psychologie de L'Envers d'une sainte.

Cela n'allait pourtant pas se faire sans peine. Un souffle léger venait d'imprimer à ma girouette cérébrale une orientation nouvelle : pris d'un beau

zèle, j'écrivais des pièces. Quant à trouver un théâtre capable d'ouvrir ses portes à l'auteur inconnu, cela semblait au-dessus des forces humaines. Pendant trois ans j'ai confié mes œuvres aux concierges du Théâtre-Français et de l'Odéon, espérant que, dans ces maisons subventionnées et obligées par leurs contrats avec l'État d'entretenir des lecteurs, j'avais quelques chances d'être lu. Sous ce rapport, mon espoir n'était pas déçu. Les lecteurs écrivaient de judicieux rapports sur mes drames, leur décernaient en passant d'appréciables éloges, et néanmoins concluaient à l'impossibilité d'imposer au public l'étrangeté par trop violente des sujets que je prétendais porter à la scène. A la fin, ces perpétuelles rebuffades m'avaient absolument découragé, d'autant plus que j'avais conscience d'être refusé pour mes meilleures, peut-être mes seules qualités. J'étais sur le point de renoncer à toute littérature, lorsque je me décidai à une suprême tentative auprès d'Antoine. Pourquoi avais-je tant tardé à recourir à lui?... Mon Dieu, parce que M. Lavoix, lecteur du Théâtre-Français, ayant lu la Figurante, *m'avait invité à venir le voir, m'avait fait le plus aimable accueil, exaltant les mérites de mon œuvre, m'en signalant les défauts encore plus abondants. Ah! qu'il avait raison d'affirmer que cette première version de ma pièce n'était pas jouable, mais qu'il avait tort de vouloir me la faire modifier à sa façon qui était la banalité même! Cela me rendait intraitable et l'excellent homme s'évertuait en vain à me persuader. Dans la chaleur de la discussion il jurait que pas*

un théâtre ne consentirait à jouer des comédies d'une psychologie aussi compliquée, non pas même le Théâtre-Libre, ce refuge de toutes les audaces, parce que, prétendait-il, Antoine était prisonnier d'un petit clan d'écrivains ultra-naturalistes et passionné pour leur art si différent du mien. Il était impossible de se tromper plus complètement sur la mentalité d'Antoine ; mais, dénué de tout renseignement sur les milieux littéraires, j'avais tenu celui-là pour bon et admis que je perdrais mon temps à frapper à la porte du Théâtre-Libre, si bien que je ne me décidai qu'en désespoir de cause.

Vers le mois de novembre 1890, j'envoyai à Antoine, par la poste, le manuscrit de la Figurante, et six mois se passèrent sans m'apporter de réponse. J'ignorais qu'Antoine, surmené pendant la saison des spectacles, jetait dans une malle tous les manuscrits qu'il recevait, et attendait l'époque des vacances pour les lire à Camaret. Attribuant son silence à ce que l'allure aristocratique de mon nom l'incitait à me regarder comme un amateur sans conséquence, j'eus l'idée, dans le courant de l'été, de lui envoyer deux autres pièces : Sauvé des eaux, première version de l'Amour brode et l'Envers d'une sainte, sous les noms de deux de mes amis et j'attendis.

Au mois de juillet suivant, je débarque un soir dans un hôtel de Vienne, venant de Marienbad. Au moment où je m'installe pour dîner à une petite table, on me remet une lettre, je l'ouvre, elle est d'Antoine ! Il a lu la Figurante et déclare « que je suis incontestablement auteur dramatique pour tout

de bon ». Moi, qui depuis des années, cherchais ma voie, ballotté entre l'indifférence de mes juges et mon propre doute, me voilà devant un avenir étincelant. Pendant quelques minutes je me figure vraiment que je vais être un grand homme. Mes yeux doivent se remplir d'extase, car, en revenant à moi, je m'aperçois qu'une jeune personne qui achève de dîner avec son père m'observe en souriant.

Mon repas fini, en montant l'escalier pour gagner ma chambre, je me croise avec le père et la fille qui abandonnent l'hôtel. En passant auprès de moi, la demoiselle me serre furtivement le bras d'une amicale pression. Elle descend et je ne l'ai plus jamais revue. En apercevant sur mon visage le reflet des premiers rayons de la gloire dont Vauvenargues comparait la douceur à celle des premiers feux de l'aurore, elle a pensé que la lettre bénie dévoilait d'autres feux et m'apportait le don d'un cœur de femme. Elle a subi l'instinct qui porte les humains à la tendresse envers ceux qui sont déjà comblés d'amour. Son erreur qui, en d'autres circonstances, eût pu paraître amère, me sembla, ce jour-là, charmante.

Pendant la semaine suivante, les joies continuèrent à pleuvoir sur ma tête : deux lettres d'Antoine annonçaient à mes amis que leurs pièces, — c'est-à-dire celles que j'avais envoyées sous leurs noms, — témoignaient des plus rares qualités et seraient jouées.

Quoique je déteste écrire des lettres, je pris, je le confesse, grand plaisir à rédiger celle qui ra-

contait à Antoine ma supercherie et le prévenait qu'il avait reçu trois manuscrits sortis de ma plume.

Je conserve de ma première entrevue avec le fondateur du Théâtre-Libre un souvenir très vif. Elle eut lieu, au commencement de l'automne, dans l'atelier de la rue Blanche où se faisaient les répétitions. Une question s'offrait tout d'abord à notre examen et Antoine me la posa dès les premiers mots : laquelle de mes trois pièces allait-on jouer ?... Naturellement je répondis que, brusquement amené sur un terrain nouveau pour moi, je m'en rapportais absolument à l'expérience de mon interlocuteur. Antoine aussitôt répliqua : « Eh bien, si vous m'en croyez, je représenterai l'Envers d'une sainte *plutôt que* la Figurante *ou* Sauvé des Eaux. *Ce n'est pas mon intérêt, car ces deux dernières pièces recevraient de mon public un bien meilleur accueil, et vous verrez qu'avec plus de métier vous en ferez des œuvres qui réussiront sur de grandes scènes.* L'Envers d'une sainte, *au contraire, ne saurait de longtemps, trouver asile ailleurs que chez moi. Donc jouons* l'Envers d'une sainte ! *Du coup vous gagnerez une réputation d'écrivain, ce qui n'est pas à dédaigner, mais on dira que vous n'êtes pas auteur dramatique. Qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous tenez en réserve de quoi prouver que vous l'êtes ?... » Ce pronostic s'est réalisé de point en point.*

Après l'Envers d'une sainte, *Antoine a donné l'hiver suivant* les Fossiles *que j'avais écrit pen-*

dant les répétitions de l'Envers, *en octobre 1891. Je ne puis parler sans émotion de mon passage au Théâtre-Libre. Antoine, en pleine jeunesse, dépensait une activité folle et la passion du théâtre, qui le dévorait, embrasait tout le monde autour de lui. Les acteurs du Théâtre-Libre, qui n'étaient pas payés, se recrutaient un peu dans toutes les professions. Il y avait parmi eux des peintres en bâtiment et des couturières, mais tous ils étaient soutenus par la touchante conviction de servir l'art et une confiance aveugle dans leur chef. Lorsqu'Antoine affirmait qu'il avait découvert un profond génie, chacun dans la maison entourait d'adoration le futur grand homme. Je n'ai vraiment eu foi en moi-même que dans ce milieu enthousiaste et mon regard ne se reporte jamais en arrière, sans s'arrêter avec attendrissement et reconnaissance sur ceux qui furent alors mes interprètes remarquables à force de sincérité.*

En 1893 la réception de l'Invitée, *au Vaudeville, marque mon admission dans les théâtres réguliers, et l'on trouvera dans l'historique dont je fais précéder chacune de mes pièces ce qu'elle peut offrir d'intéressant à retenir au point de vue des circonstances qui en ont accompagné la composition et la représentation. Chaque fois que cela m'a été possible, j'ai analysé avec un soin méticuleux la manière dont naissaient mes sujets. J'ai pensé que, toute prétention littéraire mise à part, je faisais un travail utile en essayant de surprendre les opérations les plus secrètes d'une imagination créatrice. Si les détails que je rapporterai semblent*

parfois bien puérils, si je montre une œuvre à hautes visées comme la Fille sauvage *sortant d'une exclamation niaise ou, comme* le Repas du lion, *d'un simple grognement d'ours dérangé dans sa tanière, qu'on veuille bien considérer qu'en remontant jusqu'à la source des fleuves les plus imposants on rencontre généralement une fangeuse crapaudière.*

De 1894 à 1914 mon existence s'est partagée entre Paris et la campagne lorraine, malheureusement celle que la frontière de 1870 avait détachée de notre pays. Les Allemands y toléraient ma présence depuis que mon âge me libérait de toute obligation militaire. Là-bas, je passais de longs mois au milieu de forêts, peuplées de cerfs et de sangliers sur lesquels s'exerçait ma tyrannie sanguinaire. Ma solitude était profonde car, si les Allemands admettaient mon droit d'habiter mes propriétés, ils ne reconnaissaient pas celui de recevoir librement mes amis de France. Entre Alsaciens-Lorrains, les relations sociales étaient peu développées. Nous étouffions sous la botte du vainqueur.

Malgré cela, c'est en Lorraine que j'ai écrit plusieurs de mes drames. Par une singulière contradiction, mon esprit, naturellement porté à chercher le pourquoi des choses, ne s'exprime aisément que sous la forme dramatique. Que diriez-vous d'une âme hybride, dans laquelle la curiosité méditative d'un Montaigne s'accouplerait à l'emportement fantaisiste d'un Musset ?... C'est, toutes proportions gardées, d'une association de même nature

que j'ai eu à tirer le meilleur parti possible. Des personnages se présentent à mon imagination, passionnés et vibrants, mais tourmentés du désir de remonter aux causes qui les font agir, d'où il résulte que, dans mes pièces, la pensée côtoie sans cesse l'action. Terrible condition pour conquérir le public auquel j'impose ainsi la double tâche de s'intéresser à ma fable et de s'assimiler une idée ! S'assimiler une idée, mais cela ne se fait pas sans effort et pendant que le spectateur réfléchit, si peu que ce soit, la fable se déroule sans qu'il puisse lui consacrer son attention. S'attache-t-il, au contraire, à l'action, alors il néglige l'idée qui devient un poids mort et encombre tout. Voyez dans quelle alternative il se débat : s'occuper d'une aventure qui, privée de l'idée directrice, tombe dans l'invraisemblable, ou s'absorber dans une idée qui, tout à coup, le rejette en plein milieu de faits incohérents. Oui, la pensée est le pire ennemi de l'auteur dramatique et, chaque fois que, dans une œuvre, il lui donne asile sans qu'un désastre s'ensuive, il accomplit un miracle.

Les miracles sont rares, et le public s'obstinait à écouter froidement mes œuvres. Porté, comme je le suis, à douter de moi-même, cette inertie des spectateurs finit par m'envahir, et de 1905, année du Coup d'Aile, *à 1913, année de* la Danse devant le miroir, *je restai sans rien composer. Huit ans de silence !... Il n'en faut généralement pas tant à un écrivain pour sombrer dans l'oubli. Eh bien, à ma grande surprise, on se souvenait de moi. Je faisais cependant mon possible pour disparaître,*

m'opposant à la représentation de mes pièces et ne favorisant pas leur publication en librairie. Malgré cela on parlait encore de moi, et, chose étonnante, on en parlait avec une considération grandissante. Cette constatation me rendit un peu d'ardeur, et me ramena au théâtre avec la Danse devant le miroir. *Quelques jours avant la représentation de cette pièce, un article de Mlle Lenéru laissait deviner la situation dont je viens d'exposer la simple réalité, en ces termes trop lyriques :*

« Antoine me disait : Plus tard on verra bien qu'il était le premier. Je crois qu'il est bon de le redire, car dans le monde des théâtres même, est-on bien certain de connaître le rang considérable occupé par François de Curel ? Sait-on même à quel point il existe ? On n'a jamais cessé de le jouer, ici ou là, de par le monde et sans avoir connu les excessives affilées. La Nouvelle Idole, *par exemple, qui entre à la Comédie-Française, a maintenant franchi le cap de la deux centième. Cette gloire, comme celle des classiques, dure et s'affirme, elle s'établit avec la sûreté des choses qui feront le voyage des siècles.*

« M. de Curel rompt aujourd'hui un silence de dix ans. Par un brusque mouvement, qui a ses raisons profondes, mais qu'il veut sans lendemain, il sort d'une retraite, qui, pour un autre, eût été l'oubli et l'on constate qu'il est plus connu, plus actuel, plus présent que jamais. Par ce demi-suicide de l'écrivain, M. de Curel a pu laisser faire les procédés de l'immortalité et juger que pour lui l'épreuve était concluante. »

Hélas non! je ne me suis pas dit tant de belles choses; mais, puisqu'en effet je n'avais pas réussi à me suicider, j'ai pris le parti de vivre, et la tentative que je faisais avec la Danse devant le miroir *m'a prouvé que j'avais raison. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de travailler soutenu par l'espoir de contribuer dans la mesure de mes moyens à la grandeur d'une France pour laquelle tant de mes parents et de mes amis se sacrifiaient glorieusement sur le champ de bataille.*

En résumé, depuis l'âge de trente ans, mon existence a été une longue rêverie laquelle, de temps en temps, prenait pour confidents les personnages d'un drame. Oui, lorsque je croyais m'adresser au public, je n'étais bien souvent écouté que par mes personnages ardents et volontaires groupés autour de moi dans ma solitude lorraine. Telle est la réalité vraie, et, les yeux fixés sur elle, quand je songe à l'extase où m'a plongé la première lettre d'Antoine, celle qui m'ouvrait les portes de la gloire, je ne puis m'empêcher de sourire un peu tristement.

François de Curel.

Versailles, 21 décembre 1918.

HISTORIQUE

DE

« SAUVÉ DES EAUX - L'AMOUR BRODE LA DANSE DEVANT LE MIROIR »

SAUVÉ DES EAUX - L'AMOUR BRODE LA DANSE DEVANT LE MIROIR

Trois étapes d'un drame, jalonnant l'évolution d'un esprit.

Au printemps de 1889 j'ai écrit au château de La Trapperie, dans les Ardennes belges, et au château de Coin-sur-Seille, à trois lieues de Metz, une pièce qui s'est appelée, tantôt *Sauvé des eaux*, tantôt *Une Épave*. J'ai complètement oublié comment m'a été suggéré ce sujet redoutable. En parcourant la liasse épaisse de mes brouillons, je constate que plusieurs tentatives ont précédé la rédaction dont je vais parler. Cela n'a rien de surprenant puisque *Sauvé des eaux* était ma première œuvre dramatique. Avec la candeur d'un débutant, j'avais précisément choisi le sujet le plus intraitable qui se puisse concevoir. Et encore, *Sauvé des eaux* n'a-t-il été qu'un brouillon plus présentable que les autres. Avant d'aboutir à *la Danse devant le miroir*, par le canal de *l'Amour brode*, que de transformations, que d'infructueux essais !... Je vais les

passer en revue pour l'édification de ceux qu'intéresse la manière dont se développent les esprits, abstraction faite de ce qu'ils valent.

En 1889, je ne connaissais absolument personne dans le monde de la littérature ou des théâtres, et j'ignorais l'art de se créer des relations utiles, art que je vois les jeunes pratiquer avec tant de maîtrise autour de moi. A partir du moment où j'ai commencé à être un auteur connu, j'ai été assiégé par des apprentis qui m'apportaient des œuvres dramatiques, généralement informes. Je n'avais pas cet aplomb-là, et il ne me venait même pas à la pensée qu'on pût l'avoir. Les concierges des théâtres étaient mes seuls confidents. J'ai déposé *Sauvé des eaux* chez le concierge de l'Odéon, en même temps que *la Figurante* écrite quelques mois plus tard. Des semaines s'écoulèrent, puis une formule imprimée me fit savoir que je pouvais reprendre le manuscrit de *la Figurante*. Au bas de la page une ligne tracée à l'encre ajoutait que le manuscrit de *Sauvé des eaux* était « réservé ».

O bonheur!... Réservé et non refusé!... Mais pourquoi pas reçu?... Angoissant mystère!... Je me précipite à l'Odéon pour tâcher d'apprendre ce que signifie ce diable de « réservé ». Introduit auprès de Porel, alors directeur du théâtre, je reçois un charmant accueil. Avec la plus franche cordialité, il me déclare que *la Figurante* ne vaut rien, mais que *Sauvé des eaux* manifeste les plus heureuses dispositions, ainsi que je pourrai le constater par les éloges que prodigue, dans son rapport sur ma pièce, M. de Lapommeraye, lecteur de la

maison. En même temps il me remet ce rapport et m'autorise à le conserver. Il est dans mes archives.

Tout cela ne me fait pas oublier que je suis accouru pour poser une question et je la pose. Que signifie le mot « réservé » ?

— Mon cher enfant, répond Porel avec un honnête regard, qu'allez-vous faire de votre pièce si je vous la rends ?

A la rigueur le concierge du Théâtre-Français me reste comme suprême ressource, mais quel moyen désespéré !... Devant mon geste d'accablement, Porel reprend, d'un ton paternel :

— Eh bien voilà !... Réservé veut dire que, n'ayant pas de meilleure destination à lui donner, vous me laissez votre pièce. Je ne la reçois pas... Je ne vous promets rien... Mais enfin, elle restera là, sur mon bureau, à portée de ma main... et un jour, on ne sait pas... La pièce sur laquelle on comptait tombe, et le directeur est dans l'embarras, ou bien une grande actrice à laquelle on passe toutes les fantaisies s'éprend du rôle de Gabrielle, et vous recevez l'avis qu'on va répéter *Sauvé des eaux*... Me le confiez-vous ?

En sortant de l'Odéon, j'étais fou de joie !... Songez donc ! Ma pièce allait désormais s'offrir aux regards de Porel comme une tentation permanente... Tôt ou tard, sans aucun doute... Et comme, après un pareil succès, toutes les audaces semblent permises, au lieu de rentrer chez moi avec le manuscrit de *la Figurante* que Porel m'a glissé dans la main, je cours le remettre au concierge du Théâtre-Français.

Quel habile homme, ce Porel!... Comme directeur de l'Odéon, il avait des obligations envers les jeunes qui le harcelaient continuellement... Eh bien, voilà un jeune qui, pendant des mois, va le laisser tranquille. Sa pièce est sur le bureau du directeur!... Il est content! Il aime Porel!... J'ai indiqué ce moyen à Antoine lorsqu'il a été nommé directeur de l'Odéon, je ne sais s'il en a usé...

Cependant, je n'avais pas tardé à perdre patience, et, pendant que mon manuscrit sommeillait sous les yeux de Porel, j'en faisais lire un double à M. Lavoix, lecteur de la Comédie-Française, avec lequel j'avais fait connaissance comme je le raconterai à propos de *la Figurante*. Lavoix, auquel *la Figurante* avait plu, et quoique bien disposé en ma faveur, avait été exaspéré par cette lecture, et, me jugeant incurable, renonçait à s'occuper de moi. Restait Antoine... Le Théâtre-Libre était alors en pleine vogue, mais son directeur passait, bien à tort, pour être un admirateur exclusif de l'école ultra-réaliste. Si je n'avais pas encore frappé à sa porte, c'était à cause de ma conviction qu'une pareille démarche me conduirait à un échec certain. Mais, repoussé partout, je n'avais plus le choix, et ce qui me restait pour compte, *Figurante, Sauvé des eaux, Envers d'une sainte,* que je venais d'achever, tout s'en alla rue Blanche. C'était le salut!... *Sauvé des eaux* est une des pièces qu'Antoine a reçues sous un autre nom que le mien. Des personnes qui se trouvaient chez lui, à Camaret, le jour où il lut *Sauvé des eaux*, m'ont raconté qu'il bondit hors de sa chambre, disant qu'il venait de

découvrir une œuvre d'une originalité et d'une émotion telles, qu'il en était bouleversé. Depuis 1893 j'ai eu le temps d'oublier ce qu'il y avait dans *Sauvé des eaux* et je suis curieux de constater si la lecture, que je vais faire pour en donner ici l'analyse, justifiera un enthousiasme dont Antoine m'a souvent confirmé l'existence.

Deux vieux époux, Raphaël et Agnès, auxquels la Providence n'a pas accordé d'enfants, ne vivent que pour leur nièce Gabrielle. Dès la première scène nous les trouvons déplorant l'excessive originalité de la jeune fille. Leurs doléances sont interrompues par l'arrivée d'une jeune femme, Jeanne de Villepré, laquelle mène à Paris joyeuse vie pendant que son mari fait de l'élevage en Amérique. Jeanne explique le motif de sa visite. Depuis quelques jours Gabrielle refuse de la recevoir. Ne serait-ce pas pour obéir à une défense des vieux époux ? Il y a des parents, observe Jeanne en souriant, qui n'apprécient pas beaucoup, pour les demoiselles à marier, la société des jeunes femmes dont ils redoutent les bonheurs trop expansifs... — Est-ce que la rose qui s'ouvre est une mauvaise fréquentation pour le bouton qui veut éclore ?... répond la bienveillante Agnès. Jeanne s'inquiète alors des raisons qui peuvent modifier profondément l'humeur de Gabrielle, lorsque survient celle-ci. Le premier soin de la jeune fille est de mettre gentiment à la porte Agnès et Raphaël. Seule avec Jeanne, Gabrielle consent enfin à s'expliquer. Elle évoque le souvenir d'un M. René Quitterie, personnage assez séduisant, légèrement énigmatique et qui sem-

ble avoir excité son intérêt. Le pauvre garçon, totalement ruiné par une noce effrénée, s'est jeté dans la Seine. Heureusement on l'a repêché sans qu'il ait eu grand mal. Eh bien, elle attend le héros de la triste aventure. Une expérience qu'elle veut tenter : savoir si un homme affamé est prêt à tout vendre, son nom, son honneur, sa personne. Elle compte lui dire : — Monsieur, on assure que vous êtes à bout de ressources... Il m'est arrivé un malheur... Voulez-vous m'épouser ?... Et comme Jeanne lève les bras au ciel ! — C'est une expérience, rien qu'une expérience, s'écrie Gabrielle. Un mensonge que je ferai... Un roman où j'accepte une vilaine page, pour que cet homme, sous mes yeux, vive une vilaine heure... Monsieur, prenez-moi pour femme, vous me sauvez du déshonneur, je vous sauve de la faim : échange de bons procédés... S'il accepte, ma foi, j'épouse !... Après la cérémonie, j'aurai le plaisir de lui signifier qu'il me fallait un mari méprisable et que, l'ayant, il ne me reste plus qu'à en tirer le meilleur parti possible.

L'absurdité de ce projet révèle à Jeanne que Gabrielle cache encore quelque chose, et, en effet, pressée de s'expliquer elle avoue que son plan lui a été inspiré par un aveu de Jeanne. Oh ! que les parents d'une vierge ont raison de se méfier des confidences de jeunes femmes ! Jeanne a pour amant Cyrille de Garcignies et l'a dit à Gabrielle qui, précisément, est amoureuse de Cyrille et a fait l'impossible pour le décider à demander sa main. Lui, très épris de Jeanne, n'a rien voulu savoir. Gabrielle écrit, il renvoie les lettres, elle

parle, il se sauve. Mais l'amoureuse ne renonce pas. Elle épousera René à une condition, c'est qu'il aura l'air de l'aimer tendrement. Elle espère qu'entre une femme dont le mari sera en Amérique et une femme qu'un jeune époux accablera d'attentions, le beau Cyrille n'hésitera pas. Son instinct l'avertit que l'amour s'adresse de préférence à ceux que l'amour a déjà comblés. Jeanne ne paraît pas autrement émue du complot contre son bonheur. Sa liaison avec Cyrille tourne à l'histoire ancienne et l'intransigeante fidélité de son amant le lui fait paraître un peu ridicule. Elle se dispose à suivre avec un bienveillant intérêt l'exécution du plan de Gabrielle.

On sonne !... C'est le rescapé. Jeanne se retire auprès de l'oncle et de la tante qu'elle se charge de maintenir à distance, et se réserve de venir aux nouvelles aussitôt après le départ de René.

Enfin voici René devant Gabrielle. Celle-ci est dispensée de parler, car René se dépêche de dire qu'il n'ignore pas pourquoi elle le fait venir. C'est sans doute qu'elle a lu un article de journal qui attribue l'acte désespéré de René à une déception amoureuse causée par l'indifférence de Gabrielle. Cette dernière, qui apprend ainsi l'existence de l'article, met René en demeure de lui fournir une explication. René raconte alors qu'à peine son aventure ébruitée, il a reçu la visite de Cyrille qui l'a payé grassement pour donner de son suicide la version qui fait intervenir Gabrielle. Cyrille espère que l'attention de la jeune fille se fixera sur l'homme qui prétend s'être tué pour elle et

qu'il se sera débarrassé par ce moyen d'une adoratrice trop tenace.

Humiliation et fureur de Gabrielle, puis curiosité de savoir comment René en est venu à se charger d'un rôle à ce point avilissant. Les éclaircissements qu'il fournit sur son propre caractère et la sincérité qu'il met à s'accuser sont touchants. Gabrielle lui parle avec une certaine douceur, tellement qu'il est amené à lui répondre : « — Ainsi, malgré tout, vous pourriez croire qu'il reste en moi quelque chose d'élevé?... » Gabrielle ne dit pas non. Elle éprouve un mélange de pitié dédaigneuse et d'estime involontaire qui la prédisposent admirablement à réaliser son projet. Aussi lorsque René questionne de nouveau : — Vous aviez un service à me demander, lequel ? Elle n'hésite pas à répondre qu'elle est à la veille d'être déshonorée et compte sur lui pour la sauver.

Immédiatement René établit un rapprochement entre la démarche de Gabrielle et celle de Cyrille. Ce dernier n'était-il pas simplement l'émissaire et complice de la première ? C'est de toute évidence ! Gabrielle proteste qu'il n'y a là qu'une coïncidence et le jeune homme se laisse convaincre. Après quelques convulsions d'orgueil, il finit par accepter d'être un mari sauveur avec toutes les apparences d'un homme très épris et parfaitement heureux.

Jeanne arrive tenant à la main le journal auquel René a fait allusion. Gabrielle qui, sur ce point, n'a rien à découvrir, laisse Jeanne avec René pour aller instruire les deux vieux de ce qui se passe.

Resté seul avec Jeanne, René, humilié et torturé, cherche à discerner ce qu'elle pense de lui. Jeanne reste sur la défensive et affecte de croire que René, ayant séduit Gabrielle, ne fait que son devoir en la tirant de l'embarras où il l'a mise. Tout au plus pourra-t-on lui reprocher d'avoir, pauvre, séduit une héritière uniquement par intérêt. La scène se termine par une affirmation très nette de René : « — Gabrielle deviendra ma femme, sera sauvée, et aussitôt après je me tuerai... » A quoi Jeanne sceptique réplique tristement : « — Assez, Monsieur! Je n'ai pas à vous juger, et, par conséquent, vous n'avez pas à combattre mon mépris. »

Survient Gabrielle apportant une nouvelle prévue. Les vieux, ces saintes âmes, ont des façons célestes d'expliquer l'impureté. Ils excusent et acceptent tout. Et, en effet, les voici, affectueux et consolateurs. Ils trouvent que René a mauvaise mine, conséquence du bain qu'il a pris, et l'entraînent dans le jardin d'hiver, qui forme le fond du décor, pour le réchauffer avec de la tisane. Pendant que Jeanne et Gabrielle discutent si René mérite plus de pitié que de mépris, on apporte à Gabrielle une lettre qu'elle a écrite au cruel Cyrille et que ce dernier, comme il fait toujours, lui renvoie sans réponse, mais toutefois après l'avoir lue. Gabrielle se précipite à son bureau et lui écrit ceci : — Monsieur, voici mon dernier autographe et, pour la bonne bouche, je ne vous ai pas réservé le moins piquant. Essayez d'imaginer ma délicieuse surprise en découvrant que René Quitterie avait failli mou-

rir de l'amour que je lui inspirais. Aussi je l'épouse!

Jeanne, s'apercevant que Gabrielle est à bout de forces, se dépêche d'emmener René, après avoir promis de lui prêter une certaine somme, qui, à ce que pense Gabrielle, lui permettra de rembourser l'argent malpropre qu'il a eu la faiblesse d'accepter de Cyrille.

Lorsque la toile se lève sur le deuxième acte, nous sommes au lendemain. Le déjeuner est fini. Gabrielle se met au piano, et nous apprenons par la conversation des deux vieux, qu'elle est plus nerveuse que jamais. Tout en bavardant, Agnès s'est mise à tricoter. Gabrielle, interrompant sa musique, lui demande ce que représente cet affreux tricot.

— Une petite brassière! répond Agnès triomphante.

— Pour vos pauvres?

— Pour mon pauvre petit neveu que sa mère ne ménage guère!...

Gabrielle se précipite sur la brassière et la jette au feu, puis sort en claquant la porte. Restés seuls, l'oncle et la tante s'entretiennent de l'opportunité d'offrir à René quelques fonds qui lui permettront de vivre jusqu'au mariage. A les entendre, entre honnêtes gens les questions d'intérêt ne devraient pas exister. Tout en parlant, Agnès dispose dans un vase un énorme bouquet de fleurs blanches envoyé par le fiancé. Précisément voici ce dernier. Il aperçoit son bouquet et l'envoie rejoindre dans la cheminée la petite brassière, malgré les suppli-

cations du couple avunculaire qui ne comprend rien à cette lubie.

Gabrielle rentre avec un cri de joie qu'elle croit devoir pousser à la vue de son fiancé.

Discrètement les vieillards se retirent dans le jardin d'hiver où on ne cesse de les voir pendant que causent Gabrielle et René.

Les premiers mots qu'échangent les jeunes gens sont des mots de haine et de mépris. Puis, comme leurs discours trahissent des sentiments nobles, il s'établit entre eux un courant de sympathie. A un moment donné René feint de ne plus vouloir sauver Gabrielle. Celle-ci, ravie de surprendre en lui un sursaut d'honneur, pousse un cri de joie. René s'écrie que, si elle était la créature effrontée qu'elle prétend être, elle ne saluerait pas d'un cri de joie une action qui le réhabilite en la perdant. Car enfin, s'il ne la secourt pas, que va-t-elle devenir? Gabrielle répond : — J'ai avoué ma faute à mes parents... Ils vous croient le père... A leurs yeux cela suffit pour me justifier. Ils sont radieux de notre bonheur et sourient à notre avenir. Je vais aller leur dire que j'ai menti, que, dans une heure de délire, vous avez endossé la paternité d'un autre, mais que vos sentiments ayant repris le dessus, vous ne voulez plus de moi. Ils en mourront.

— C'est moi qui mourrai! s'écrie René. Et il expose qu'en la laissant veuve après la noce il aura préservé sa réputation et sauvegardé son avenir.

— Faut-il que vous me méprisiez pour croire que

j'accepterai un pareil sacrifice, répond en substance Gabrielle.

— Mais ce n'est pas pour vous que je meurs. Mon sacrifice s'inspire non pas de dévouement, mais d'orgueil.

— J'ai des choses à vous dire qui modifieront absolument vos projets... Et Gabrielle ouvre la bouche pour tout révéler lorsque, dans le jardin d'hiver, paraît Cyrille qui s'arrête pour causer avec le vieux couple.

— Ah, il est venu! s'écrie Gabrielle. Je me suis passé la fantaisie de lui écrire que je vous épousais.

A ces mots, René tombe dans un nouvel accès de jalousie qui remet tout en question, et Gabrielle ajourne son aveu à plus tard.

Les personnages du jardin d'hiver viennent rejoindre Gabrielle et René. Échange de compliments ironiques de la part de Gabrielle, amers du côté de Cyrille, saluts pleins de réserve entre ce dernier et René. Jeanne arrive. Gabrielle court à elle et dit à voix basse : — Ma chérie, il n'est pas ce que nous redoutions!... Jeanne réplique : — Il a, dans tous les cas, très bien empoché l'argent que tu m'avais dit de lui prêter... A quoi Gabrielle rétorque : — Oui, mais il ne m'épouse plus! C'est d'un délicieux!... Les deux vieillards se mêlent à leur entretien qui se poursuit à voix basse, pendant que causent Cyrille et René.

La rencontre des deux hommes est dénuée de cordialité. Cyrille, auquel le matin même René a renvoyé son argent, reproche à ce dernier d'avoir profité de leur accord pour arranger un fructueux

mariage. Mais il est, lui Cyrille, d'humeur changeante. Hier, il payait René pour qu'il le débarrassât de Gabrielle et maintenant il le met en demeure de ne plus s'occuper de Gabrielle. Comme René semble se moquer de lui, Gyrille appelle Gabrielle qui vient et lorsque Cyrille exaspéré lui apprend ce qui s'est passé entre René et lui, à son tour elle lui rit au nez. Cyrille alors veut la prendre par les sentiments. Il ne peut se persuader qu'elle soit inconstante. – Certainement, répond Gabrielle, je suis de celles qui ne reprennent pas ce qu'elles ont donné. Que n'avez-vous accepté ce que j'offrais. A présent j'ai disposé de moi en faveur d'un autre, et, précisément parce que je ne suis pas inconstante je lui maintiendrai ce don.

— Mademoiselle, s'écrie René, mettez votre main dans la mienne, sans arrière-pensée d'aucune espèce. Je suis un honnête homme, vous le saurez un jour !

Gabrielle s'en montre convaincue et comme Cyrille persiste à témoigner une stupéfaction blessante pour René, Gabrielle appelle le reste de la compagnie, et met Raphaël en demeure de raconter à Cyrille, sans en rien cacher, ce qu'il sait des raisons qui obligent Gabrielle à épouser René. Raphaël obéissant, emmène Cyrille à l'écart et Agnès se joint à eux en s'écriant : — Il y a des choses que les hommes ne savent pas dire !

Et voilà de nouveau Gabrielle et René face à face. René avec l'obsession de savoir quel est cet inconnu dont on ne découvre pas trace et qui a cependant apporté le malheur dans la vie de Ga-

brielle. Gabrielle avec l'angoisse de se demander ce que recouvre le masque de René : un individu qui se vend ou une âme qui se dévoue. En dépit de leurs terribles doutes, une invincible confiance tend à rapprocher les deux jeunes gens.

Au même instant, Cyrille, quittant le vieux couple, vient à René la main tendue. Il lui doit, dit-il, des excuses, et n'a qu'un reproche à lui faire, celui de s'être moqué de lui. Il a accepté son argent, l'a encouragé à ourdir un plan ridicule, l'a autorisé à publier une histoire qu'il croyait fausse et qui était vraie...

Gabrielle, à son tour, reçoit son compte : Combien elle s'amusait à ses dépens en faisant l'amoureuse ! Et ses dédains, ses impatiences, ses fuites, les lettres renvoyées !... Et son revirement subit !... Dieu, qu'il a dû lui paraître grotesque !...

— Un petit peu répond Gabrielle au malheureux, qui, par surcroît, entend Jeanne lui signifier son congé, et s'en va l'oreille basse en tolérant toutefois que Jeanne parte avec lui. Et, tandis que les vieillards se cantonnent dans le jardin d'hiver, de nouveau Gabrielle et René se remettent à exprimer des sentiments qu'ils ont déjà eu maintes fois occasion d'étaler. L'acte se termine par une courte délibération de tous les personnages, qui décident d'aller s'établir dans un château appartenant à Gabrielle jusqu'à l'époque prochaine du mariage.

Le troisième acte nous conduit dans la chambre à coucher de Gabrielle, le soir de ses noces. On est à la campagne, au rez-de-chaussée, et, par la

fenêtre ouverte, on aperçoit le parc sous un ciel étoilé.

Jeanne entre la première avec une exclamation joyeuse : — Le coucher de la mariée !... Gabrielle la suit. L'oncle et la tante arrivent aussi. On a beaucoup de peine à se débarrasser d'eux. On y parvient cependant.

Jeanne, arrivée le matin même, ne sait rien de ce qui s'est passé pendant les semaines de fiançailles. Gabrielle la met au courant de ce qu'a été son existence au fond de cette tranquille solitude, dans un tête à tête ininterrompu avec René. Et d'abord elle avoue qu'elle aime ce dernier. — Mon amour est infâme, c'est entendu !... Rien n'y fait !... Un instinct m'avertit que René n'est pas ce qu'il semble être, qu'il cache un noble visage sous un affreux masque. Suis-je autre chose, moi, qu'une fille de cœur travestie en coquine ? Puis elle déclare que de sombres pressentiments l'assiègent :

— Hier, dans la soirée, j'ai essayé sur lui mes marivaudages habituels ; comme toujours il a écouté avec froideur et, dès qu'il a pu s'esquiver poliment, s'en est allé. Je l'ai vu disparaître au loin dans le parc. Alors, j'ai eu l'audace de pénétrer dans la chambre de mon fiancé. Après avoir beaucoup fureté, j'ai découvert, au fond d'une malle, un revolver, puis, ce qui est terrible, dans les cendres de la cheminée, un bout d'enveloppe adressé à « ma femme ».

— Ceci est grave, répond Jeanne. Le jour où tu as fait venir René pour la première fois, il a profité d'un moment où nous étions seuls pour me préve-

nir qu'aussitôt après le mariage il se tuerait. Puis elle ajoute, non sans quelque raison : — Je l'en ai méprisé davantage. Je pensais qu'on n'annonce pas ces choses-là quand on est carrément décidé à les faire.

— Plus de doute maintenant, s'écrie Gabrielle. Cette nuit il se tuera! Jeanne n'est pas convaincue, mais admet qu'il est à surveiller. Gabrielle n'entend pas s'en tenir là. Avant tout, elle veut savoir quelle sorte d'homme s'impose à sa tendresse. Elle a un moyen de vérifier s'il est un héros ou un gredin. Seule avec lui, elle va le traiter avec le dernier mépris. S'il a du cœur il sortira de chez elle fou de rage et de désespoir. Jeanne veut-elle l'attendre dans sa chambre et répondre de sa vie?

Et Jeanne répond : — Oui. Sois impitoyable... S'il te quitte déterminé à mourir, je me charge de donner un autre tour à ses idées.

Voici René, Jeanne lui cède la place.

Dès les premiers mots, René laisse entendre qu'il n'a jamais eu l'intention de mener avec Gabrielle la vie conjugale. En apparence il est son mari, toute la maisonnée, qui le guettait, l'a vu pénétrer dans l'appartement de la jeune épousée, dont l'honneur, quoi qu'il arrive, est à l'abri de tout soupçon. Si, demain, elle se réveille veuve, l'enfant aura un père.

Il semble à Gabrielle que, dans ses paroles, sonne quelque chose de mauvais aloi. Alors, froidement elle exécute son plan.

— Je vous sais un gré infini, Monsieur, de ces délicatesses. Je suis cependant fort aise de vous apprendre que tant de précautions sont inutiles,

vous avez adopté, avec quelle candeur ! une fable absurde. Moi, séduite, enceinte, abandonnée !... Autant de mots, autant de mensonges !... La vérité toute nue, c'est que, pour des raisons particulières, il me fallait un mari méprisable. Dès la première tentative, je l'ai trouvé, et les circonstances m'ont admirablement servie.

René, très maître de lui, riposte par une longue tirade dont voici la fin :

— L'idéal d'ici-bas me souriait encore sur vos lèvres et je n'ai pu m'en détourner. Que m'importait de disparaître quelques jours plus tôt ou plus tard ? Mourir pour mourir, ne valait-il pas mieux que mon sacrifice vous sauvât ?... Ma résolution était prise : j'épouserais !... J'acceptais d'être le sauveur, et non le mari complaisant. Le lendemain des noces, lorsque vous seriez en situation d'attendre la maternité, je me tuerais... C'est alors que j'ai tendu la main... J'offrais le dévouement d'un ami, vous cherchiez la complicité d'un lâche. Pourquoi ne m'avoir pas deviné ?... Un moment j'ai cru que vous lisiez dans mon cœur et que le vôtre, assez noble pour comprendre et accepter, porterait mon deuil. L'illusion s'envole !... Demain vous serez veuve !... Ce n'est plus un dévouement, mais une délivrance !... Adieu !...

Il disparaît en traversant le cabinet de Gabrielle pour aller à sa chambre. Jeanne rentre aussitôt par la porte du vestibule et trouve Gabrielle transportée d'admiration :

— Un héros !... Pourquoi n'es-tu pas près de lui ? Que m'avais-tu promis ?

JEANNE

Je le défie bien de se faire mal. Pendant que tu l'écorchais vif, j'étais chez lui, et ne perdais pas mon temps !... J'ai déchargé le revolver et jeté les cartouches dans le jardin... J'ai fouillé partout : rasoirs, ciseaux, objets pointus, j'ai tout jeté par la fenêtre, même une bouteille d'eau de Cologne qu'il pouvait absorber... Je l'ai enfermé à double tour du côté du vestibule, il ne peut donc quitter sa chambre que par ici. Il est ridicule à force de sécurité.

GABRIELLE

N'importe !... Courons chez lui :...

JEANNE

Gardons-nous-en... Il est en train de passer un vilain quart d'heure, mais c'est nécessaire à ta sécurité future. Il vient d'accueillir tes insultes en héros, mais comment supporte-t-il un tête-à-tête autrement redoutable avec la mort ?...

Elles sont interrompues par René qui entre dans une posture humble et lamentable. — Votre mépris est mérité... En vous quittant j'étais décidé à me tuer, et puis, le canon du revolver sur la tempe, au moment de presser la détente... Je suis lâche... Je n'ose pas !...

Puis il retourne dans son appartement, tandis que Gabrielle s'affaisse accablée de douleur, mais bien vite elle réagit. Son orgueil n'admet pas la déchéance irrémédiable de son idéal : — ... Et tiens... peut-être... Ce garçon-là. Quand on est capable d'éprouver les sentiments qu'il m'a souvent témoignés, est-il possible qu'on soit complètement

vil ?... Je persiste à croire, oh ! contre toute évidence, qu'il y a en lui quelque chose, une étincelle... Veux-tu que je te dise ?... Il a peur de mourir quand il est seul, mais je parie que devant témoins... C'est cela !... Je vais lui dire que nous sommes, lui et moi, dans une impasse... qu'il m'est impossible de vivre avec lui, qu'il m'est également odieux de le renvoyer, car son déshonneur entraîne le mien. Je lui proposerai de mourir ensemble... Il a une arme... arme que tu as rendue inoffensive... L'expérience est donc sans danger... S'il accepte... s'il affronte l'épreuve sans sourciller, eh bien, je m'en contenterai... Dis tout ce que tu voudras : je l'aime !...

Jeanne, à la fois sceptique quant à la sécurité morale qu'apportera un pareil stratagème, et cependant convaincue qu'il ne peut qu'amener la conciliation, s'en va, en souhaitant avec une tendresse un peu dédaigneuse « bonne nuit » à Gabrielle.

Voici la scène finale de la pièce :

SCÈNE IX

GABRIELLE, puis CHARLES.

(Gabrielle se dirige vers l'appartement de Charles. Elle hésite longuement, elle écoute à la porte. Au bout d'un instant, la porte s'ouvre. Charles paraît.)

CHARLES

Je n'entendais plus parler... J'ai pensé que vous étiez seule... je viens...

GABRIELLE

Vous faites bien de venir... A présent ma résolution est

prise et je suis en état de la communiquer... résolution qui implique un reste d'estime.

CHARLES

De mon côté, je désire avoir avec vous une explication... Mais je demande la permission de vous entendre d'abord... Si une seule des paroles que vous avez à me dire impliquait vraiment un peu d'estime, l'entretien deviendrait si facile !

GABRIELLE

J'ai voulu un mari complaisant pour mener, à l'ombre de son autorité, une vie fantaisiste... J'ai été dupe d'une imagination dépravée... Il se rencontre en moi un fonds d'honnêteté qui se révolte. Ce qui, de loin, me semblait attrayant, de près me répugne... En un mot, la compagnie perpétuelle d'un associé tel que vous... Non, tout plutôt que cela... D'un autre côté, je ne puis vous commander de disparaître... Je resterais aux prises avec des curiosités, des sympathies, des pitiés, qui ne tarderaient pas à m'arracher un secret qu'à aucun prix je ne veux livrer... Enfin, que vous restiez, que vous partiez, l'existence m'est également impossible. Quant à la vôtre, je crois pouvoir vous rendre cette justice qu'elle vous est à charge... Il vous manque une certaine espèce d'honneur, mais vous n'allez pas non plus jusqu'au bout du cynisme... Vous souffrez énormément, oui, j'en suis sûre... Ainsi pour vous, comme pour moi, la vie est un fardeau intolérable... Mourons ensemble, voulez-vous ?... Ce pistolet que vous avez porté à votre front sans faire feu, je suis certaine qu'ici, en ma présence, vous ne balancerez pas à vous en servir. Il y a une sorte de bravoure, qui vient de l'orgueil, et dont je vous crois très capable... Moi je ne survivrai pas... Décidez !...

CHARLES

Vraiment je ne puis pas concevoir quel plaisir vous trouvez à me poursuivre de vos moqueries, à me rendre ridicule, même dans un moment comme celui-ci, où j'agonise !

GABRIELLE

Moi, me moquer !

CHARLES

Croyez-vous donc qu'enfin je ne m'en aperçoive pas ?... Cette arme, dont j'ai eu peur, était inoffensive... Les cartouches en avaient été enlevées... Je viens de m'en apercevoir... Ce n'était pas à la mort que vous me laissiez aller, mais à l'affront mortel d'un suicide raté d'avance... Vous avez dû rire quand je me suis donné l'énorme ridicule de fuir devant un danger imaginaire. A présent, qu'inventez-vous encore ? Une parade sinistre, n'est-ce pas ? Ce double suicide concerté, cela rappelle des aventures qui ont fait grand tapage, et vous désirez me voir figurer, plus grotesque que jamais, dans une histoire du même genre. Pourquoi cette haine dont vous me poursuivez ?... Du mépris, c'est votre droit !... Mais cette méchanceté que je découvre sous chacun de vos actes, lui trouvez-vous beaucoup de noblesse !...

GABRIELLE

Je jure, entendez-vous, je jure que jamais il n'est entré dans ma pensée de tourner en ridicule vos angoisses, dont j'ai souffert, moi-même, profondément.

CHARLES, d'un ton presque menaçant.

Ainsi, cette résolution désespérée, c'est sérieux ?...

GABRIELLE, très troublée.

Sans doute.

CHARLES

Vous allez pouvoir m'en donner la preuve... La personne charitable qui a enlevé les cartouches de mon revolver n'a pas prévu que j'en avais toute une boîte dans ma poche. L'arme, maintenant, sur quelque front qu'elle se pose, ne ratera plus... Êtes-vous toujours prête à mourir ensemble?... Pour moi, j'y consens, à la minute.

GABRIELLE, les mains jointes.

Charles, ô, par pitié, croyez-moi!... Les choses tournent tout autrement que je ne supposais... Jamais je n'ai désiré mourir, ni vous voir mourir... C'est...

CHARLES

Un nouveau mensonge ajouté à mille autres!...

GABRIELLE, pleurant.

Non! C'était pour vous sauver!... et avec vous, moi-même!... Quand vous comprendrez!...

CHARLES

Il y a trop à comprendre!... Si votre conduite était loyale, elle serait claire!... Je ne saisis qu'une chose, c'est qu'on m'a indignement berné, et je venais chercher auprès de vous une réparation à laquelle j'ai droit... Vous me traitez comme un lâche dont on peut mépriser les sentiments et les souffrances... Je ne suis pas si lâche que cela... Je me sens l'énergie de regarder la mort en face... Ce qui m'a fait reculer, c'est une appréhension nerveuse, une horreur toute physique, l'insurmontable répulsion qui m'est restée d'avoir été, il n'y a pas longtemps, en contact direct avec la mort. Aussi j'ai pensé... Vous êtes une femme intrépide... incapable de faiblesse.. qui a joué

avec l'âme d'un malheureux sans manifester l'ombre d'une émotion... Ce beau sang-froid, la réparation que je demande, c'est que vous le mettiez à mon service. J'ai le courage, ayez la résolution. Tenez, voici le pistolet dont je n'ai pas osé faire usage. Cette fois il n'est plus vide... Tuez-moi !... Soyez enfin conséquente avec vous-même... Hâtez une solution que vous avez tout fait pour rendre inévitable... (Il lui tend l'arme et un papier.) Conservez aussi cette lettre adressée à « ma femme ». On y trouvera, pour expliquer mon suicide, des motifs très vraisemblables qui ne vous mettent pas en jeu.

GABRIELLE

Charles, ô que je suis malheureuse ! A devenir folle !... Mais je vous aime, oui, je vous aime, à peu près depuis le jour où vous êtes venu, misérable, hésitant, héroïque de cœur et, avec cela, irrésolu... Je m'en voulais de ce penchant, plus fort que moi... La méchanceté qui, selon vous, éclate dans chacun de mes actes, c'est la preuve évidente que je vous aimais... à moins que vous ne persistiez à me regarder comme une affreuse mégère... J'avais deviné votre secret... Je savais que vous comptiez me tirer d'affaire en m'épousant, puis mourir... je vous ai traité avec une cruauté inouïe, parce que Jeanne m'avait promis de veiller sur vous, et je tenais à vous surprendre en flagrant délit de dévouement... Vous n'avez pas complètement répondu à ce que nous attendions, mais je ne ressens pas non plus l'indignation que je devrais éprouver...Vos angoisses, votre honte, votre désir d'en finir, cette façon d'implorer de moi la détermination qui vous manque, tout cela me fait pitié... mieux que pitié... Les femmes finissent par aimer en raison de ce qu'on souffre par elles, et ce n'est pas seulement chez les enfants que la faiblesse nous attire... Mon pauvre Charles, je vous aime infiniment !...

CHARLES

Et moi, que je vous aimais !... Depuis un mois, sans cesse avec vous... C'est vrai, j'ai perdu la tête !... Mais en ce moment, il me semble, j'espère que je ne vous aime plus... Que croire au milieu des contradictions dont vous m'entourez?... Que de comédies depuis ce jour où vous m'avez fait venir, affamé et vendu !... Et ce soir, en une heure, quelle variété d'attitudes !... D'abord la jeune fille amoureuse, puis la femme méprisante, ensuite une créature exaltée, enthousiaste, aussitôt après, une personne abattue, incapable de penser ; il y a cinq minutes une désespérée offrant de périr avec moi, maintenant l'amoureuse renaît !... Que je lui ouvre mes bras... une nouvelle incarnation va surgir... un monstre qui me navrera le cœur !...

GABRIELLE

Charles, c'est vrai, je suis compliquée... je conçois que mes étrangetés aient pu voùs indigner souvent... Il y a en moi une recherche d'imprévu, d'émotions ignorées qui est dangereuse et dont bien des heures cruelles que j'ai passées depuis un mois, m'ont largement punie... Quant aux monstres variés auxquels vous en voulez de persécuter votre cœur, suis-je aussi responsable de leurs ravages que vous le prétendez?... Moi aussi j'ai observé sous vos traits bien des personnages dont plusieurs n'auraient pas volé le nom de monstres... Humble, orgueilleux, hautain, colère, stoïque, susceptible, tremblant, résolu, tout cela vous l'étiez dans l'espace d'une heure, et vous me faites un crime d'avoir revêtu des déguisements divers pour atteindre un homme qui restait si peu le même ! Pourquoi ne pas y voir la preuve du très grand intérêt qu'il m'inspire ?

CHARLES, *tristement.*

Je suis sans doute injuste... Nous avons l'un et l'autre

des natures si peu simples que l'artificiel, le convenu, la littérature enfin, étouffent, rendent insaisissables les accents vrais. (Il tend la main à Gabrielle.) Deux pauvres âmes, très souffrantes, probablement assez voisines l'une de l'autre et condamnées à ne pas échanger une par le sincère...

GABRIELLE, va s'accouder à la fenêtre ouverte et sanglote en tournant le dos à la chambre. Puis elle parle, sans se retourner.

Vous avez raison... Quand on pleure ensemble, comme nous le faisons, et qu'on ne trouve à échanger que de froides analyses de sentiments, pauvres âmes !... (Ses sanglots redoublent.) Ainsi toute confiance, toute union... impossibles !... Trop artificiels... c'est cela !... Des personnages écrits... du convenu... de l'imaginaire !... Pourtant, ce que je souffre, Charles, c'est bien réel !... (Pendant qu'elle parle, Charles, debout derrière elle, manie son revolver, semble hésiter, en proie à une sourde angoisse, puis tout à coup porte l'arme à son front. Au même instant Gabrielle se retourne, pousse un cri, se jette sur lui, détourne l'arme, la lui arrache, la jette par la fenêtre.) En êtes-vous là, Charles !... Il y a donc quelque chose de réel aussi qui souffre en vous ?... Est-ce aussi du convenu, de l'artificiel, de l'écrit, cela ?... Est-ce qu'il n'y a pas une source commune à nos larmes ?... (Elle lui passe les bras autour du cou et le serre contre son cœur.) Tout simplement, je suis une femme qui trouve une grande douceur à vous tenir ainsi... Et cela n'a rien d'artificiel, non, rien, Charles !... Et si je n'étais pas très compliquée, je ne serais pas une femme que vous puissiez aimer, Charles, et j'en suis très sûre, vous allez m'aimer beaucoup ! (Charles la regarde tristement.)

RIDEAU

En relisant ce premier-né de mes drames, j'ai entendu le public invectiver Gabrielle et ricaner

aux bravades de Charles. Je me suis moqué de moi-même chaque fois que je coupais l'intérêt d'une situation par l'irruption d'un personnage inutile, et c'était souvent!... Le style manque de fermeté... Les scènes sont rarement d'un dessin bien net. Cependant je m'explique la satisfaction d'Antoine devant cette œuvre d'une sincérité ingénue. Certes, il a dû sourire à maintes reprises aux bévues de ma profonde inexpérience, mais il savait que lorsqu'on a le don du théâtre, le métier s'apprend vite, et j'avais le don, c'est incontestable. Gabrielle et Charles sont vivants, et je les conduis, sans que l'attention se fatigue, à travers des obstacles en apparence infranchissables, jusqu'à une dernière scène où j'atteins à la grande émotion. Ce n'est pas que la dite scène me paraisse à l'abri de toute critique. Oh! loin de là!... J'avais 34 ans lorsque je l'écrivais mais, encore tout imprégné de mon éducation classique, j'étais porté à placer la littérature au premier rang des préoccupations humaines. Cela se devine à l'exclamation de Charles :

— Nous avons l'un et l'autre des natures si peu simples que l'artificiel, le convenu, la littérature enfin, étouffent, rendent insaisissables les accents vrais... Je ne devais pas tarder à comprendre que Gabrielle et Charles peuvent arriver à prendre conscience de la solitude infinie de leurs âmes, sans être des créatures exceptionnelles, pourvu qu'on les place dans des circonstances telles que ce soient des créatures averties.

Et maintenant que j'ai relu *Sauvé des eaux,* je déclare que Porel avait d'excellentes raisons pour

ne pas jouer cette pièce. Seulement, au lieu de me bercer d'espoirs trompeurs, il eût mieux fait de me la rendre, en y joignant les précieux conseils que sa longue pratique l'avait mis à même de me donner. Un directeur de l'Odéon a pour devoir de découvrir les talents et d'en favoriser l'éclosion. Le bon Porel leur versait un anesthésique. Par bonheur, à l'autre bout de Paris, Antoine veillait.

J'ai raconté dans mes souvenirs que ce dernier, ayant reçu *la Figurante*, *Sauvé des eaux* et *l'Envers d'une sainte* sous trois noms d'auteurs, tout en me laissant maître de décider laquelle des trois pièces je ferais jouer au Théâtre-Libre, m'avait engagé à lui laisser *l'Envers d'une sainte,* assurant que, tôt ou tard, les deux autres pièces trouveraient à se caser sur de grandes scènes. Au printemps de 1893, voici quel était mon passé d'auteur dramatique :

Depuis l'été de 1889, j'avais écrit cinq pièces.

Au Théâtre-Libre, en 1892, j'avais fait représenter *l'Envers d'une sainte* et *les Fossiles*.

Au Vaudeville on venait de jouer, en janvier 1893, *l'Invitée* dont le succès décidait Albert Carré, alors directeur de ce théâtre, à me demander *la Figurante.*

Restait à placer *Sauvé des eaux*.

Pendant les deux dernières années, j'avais acquis assez d'expérience pour ne plus avoir foi en ce premier essai mais, d'autre part, l'enthousiasme d'Antoine et mon propre instinct me poussaient à ne pas l'abandonner. Comment allais-je l'arranger ?

Ce qui d'abord sautait aux yeux, c'était la nullité du personnage de Cyrille, que Jeanne et Gabrielle se renvoient comme une balle, sans que jamais sa volonté exerce sur les événements la moindre influence. En second lieu, la parfaite invraisemblance du sujet tel que je l'avais conçu... Tout l'intérêt se concentrait sur le duel de Gabrielle et de Charles. Rendre tolérable au public la feinte grossesse de Gabrielle et son acharnement à réclamer le secours de Charles, tel était le problème que j'avais à résoudre.

Qu'on se représente à quelle invention diabolique un Sardou aurait eu recours... Avec quelle élégante adresse il aurait fait sortir d'une boîte de baptême arrivant à propos, la grossesse de Gabrielle. Moi, je loge dans le cerveau de mon héroïne une pensée : c'est qu'il n'y a pas d'amour sans mensonge et grâce à l'obsession de cette vérité douloureuse, je prétends la conduire où je voudrai. Là où Sardou se tire d'affaire avec une aventure, je me débrouille avec une idée. Si je le constate, c'est sans la moindre intention d'établir en ma faveur une supériorité. Je veux simplement mettre en lumière les tendances opposées de deux écrivains, l'un et l'autre passionnés d'art dramatique. A l'époque où je composais *l'Amour brode*, on ne parlait pas encore de *théâtre d'idées*, et je suivais mon inspiration sans aucune préoccupation d'école. Voilà pourquoi, en tête de ces lignes, j'ai affiché que les étapes de cette pièce jalonnaient l'évolution de mon esprit. Plus j'avancerai dans la pratique de mon métier, plus souvent on me verra, lorsque je

serai aux prises avec des situations délicates, les dénouer par des catastrophes d'idées, au lieu de placer les coups de théâtre dans les faits.

Ainsi c'était décidé : Gabrielle, mise en éveil par quelques fausses notes dans les protestations de dévouement que lui prodigue Charles, allait éplucher avec âpreté les moindres mots de ce dernier pour découvrir si le mensonge apparent de l'amour ne dissimulerait pas une sincérité profonde.

Le nouveau point de vue auquel je me plaçais influait immédiatement sur le titre même de l'œuvre et *Sauvé des eaux* devenait *l'Amour brode*.

J'ai écrit *l'Amour brode* à Coin-sur-Seille, du 20 février au 20 mars 1893. Oncle Raphaël et tante Agnès sont restés exactement ce qu'ils étaient. Ils m'ont attiré le reproche d'avoir rendu grotesques les seuls personnages estimables de ma pièce, ce qui, toute réflexion faite, me paraît injuste pour les autres.

J'avais ajouté une invraisemblance à beaucoup d'autres, en montrant une Gabrielle jeune fille et couvée par les deux vieux. Comment une enfant aussi bien surveillée peut-elle faire admettre la fable de sa grossesse ? Désormais Gabrielle sera une jeune veuve, plus indépendante et moins gardée à vue.

Quant au personnage de Cyrille, je le fais disparaître. Pour que Gabrielle ait l'idée de jouer sa comédie de détresse, il suffit qu'ayant fait venir René parce qu'elle s'intéresse à lui et voudrait le secourir, elle se trouve en présence d'un malheureux vers lequel elle se sent attirée, mais dont les

protestations ne lui semblent pas sincères. Est-il menteur par amour?... Est-il menteur par intérêt? Elle va s'attacher passionnément à résoudre ce problème à la solution duquel son bonheur est désormais lié, et c'est ainsi que l'idée du cabotinage amoureux se substitue au personnage désagréable et encombrant qu'était Cyrille.

Je donne maintenant l'analyse de *l'Amour brode*, de façon à montrer ce qu'est devenu *Sauvé des eaux*, grâce à l'introduction d'une idée directrice.

Jeanne de Villepré se transforme en Emma, et comme je lui confie le soin de dégager la philosophie des événements, je renforce son autorité en faisant d'elle une vieille fille bienveillante, perspicace et formée par une existence difficile. Elle a un devoir de reconnaissance envers celui que j'appelais autrefois René et qui prend désormais le nom de Charles Méran.

Charles, dans le temps, a dû se battre en duel à cause de propos inconsidérés qu'Emma avait tenus sur lui et s'est conduit en si galant homme qu'elle lui en sait un gré infini. Sa reconnaissance, qui veillera sur le jeune homme pendant les trois actes, devient un des principaux ressorts de la pièce.

Gabrielle ne fait plus venir le pseudo-suicidé avec la résolution de lui jouer une comédie de déshonneur. Elle s'est autrefois vivement intéressée à cet être inquiétant et délicieux, et lui a même laissé entendre qu'elle l'épouserait volontiers, mais il a fait la sourde oreille. Alors, par dépit, elle a pris pour époux un respectable et trop respectueux vieillard, M. de Guimont. Aussitôt, le dédaigneux

Charles est devenu très empressé et Gabrielle a été bien près de succomber. Elle est allée chez ce jeune homme qui la leurrait par des protestations d'amour pur, d'amitié fraternelle. Mais voilà qu'à peine le seuil de sa porte franchi elle s'est trouvée aux prises avec un effronté trousseur de filles. Elle s'est dépêtrée de son mieux et ne l'a plus revu. Maintenant elle attend sa visite sans plan déterminé, avec le seul désir de le disputer au désespoir. L'entrevue a lieu. Aux tendres avances de Gabrielle Charles répond par de sublimes tirades dont la jeune femme est charmée. Elle se décide à le sauver en lui offrant sa main. Mais la lui faire accepter n'est pas commode. Il pose des conditions irréalisables. — On ne se figure pas à quel point il est délicat, raconte, après son départ, Gabrielle à Emma. Il faudrait lui demander un dévouement héroïque... S'il pouvait me sauver au prix de sa réputation, de son sang, il accepterait tout de ma reconnaissance. Les choses en sont là... Comment sauver Charles en réclamant de son abnégation un sacrifice extraordinaire ?... Problème !

Surviennent alors Raphaël et Agnès et nous assistons, à la fin du premier acte, aux deux scènes que voici :

SCÈNE VII

GABRIELLE, EMMA, RAPHAËL, AGNÈS.

AGNÈS, à Gabrielle.

Nous arrivons malgré ta défense... François dit que M. Méran sort d'ici... C'est donc lui que tu attendais ?

GABRIELLE

Puisque les domestiques vous renseignent, je n'ai rien à répondre.

RAPHAEL

N us te questionnons par intérêt pour lui.

AGNÈS

Est-il remis de la terrible secousse ?

GABRIELLE, ironiquement.

Je ne lui ai pas trouvé mauvaise mine.

RAPHAEL

Pour l'avenir, quels sont ses projets ?

GABRIELLE

Faire le désespoir de ceux qui s'intéressent à lui.

AGNÈS

Le malheureux !... Tu vois, Gabrielle, il s'est mis dans une situation tellement triste qu'on ne peut en parler sans cruauté... Est-ce lui qui t'avait demandé un entretien ?

GABRIELLE

Comme c'est probable !... Un homme qui se tue plutôt que de révéler sa misère !

RAPHAEL

Alors, c'est toi qui l'avais appelé ?

GABRIELLE

Parfaitement.

RAPHAEL

Ne crains-tu pas qu'une pareille démarche soit mal interprétée ?

GABRIELLE

Je n'ai peur de rien !

AGNES

Parce que ta conscience est tranquille, tu te crois à l'abri des méchants. Méfie-toi. Il y a tant de façons d'être généreux ; on ne doit pas ternir sa réputation par charité.

EMMA, riant.

Autrement dit : par amour du prochain.

AGNÈS, très sérieuse.

Il faut l'aimer comme soi-même, ordonne l'Évangile, mais pas davantage !

RAPHAEL

Et puis, souvent le prochain ne gagne pas à être examiné de près... As-tu réfléchi que M. Méran est fort répréhensible ?

GABRIELLE, ironiquement.

Vous trouvez?

AGNÈS

On n'a pas le droit de se suicider, mon enfant.

GABRIELLE, avec exaltation.

Quelquefois, on le prend, quand on a du cœur!

RAPHAEL

Du cœur !... Comme elle dit cela !... Ma femme, il y a là-dessous quelque chose que nous ne savons pas !

EMMA, cherchant à calmer Gabrielle, à part.

Ne sois pas mauvaise tête !... Ces pauvre vieux !...

GABRIELLE, bas, nerveusement.

Ils m'agacent !...

AGNÈS, à Raphaël.

Rends-moi cette justice que ce matin même j'avais des soupçons.

RAPHAEL

Soupçons !... (à Gabrielle). N'est-ce pas, ma petite, que cette visite n'a aucune importance ?

AGNÈS, à Gabrielle.

N'est-ce pas qu'elle est cause de l'humeur singulière où nous te voyons depuis quelques jours ?

GABRIELLE

Eh bien, oui ! ma tante... j'étais préoccupée toute la semaine d'une grande nouvelle à vous annoncer : je veux M. Méran pour mari !

AGNÈS

Miséricorde, chérie !... Tu n'es pas sérieuse, j'espère ?

RAPHAEL, à sa femme.

Elle te taquine !... Cela ne tient pas debout !... Est-ce qu'on engage sa vie sans examen, en quelques heures ?

GABRIELLE

Ce n'est pas en quelques heures !

RAPHAEL

Comment ?.. Il y a des mois que tu n'avais rencontré Méran.

GABRIELLE

Ne comptez pas les mois, il est question d'années.

AGNÈS

Tu exagères !... Il y a deux ans, M. de Guimont vivait.

GABRIELLE

Je ne rétracte rien!...

AGNÈS

O doux Jésus! mais c'est un crime de penser à un autre tant qu'on est engagée!

GABRIELLE

Et c'est un crime de ne pas épouser celui auquel on pense dès qu'on devient libre!

RAPHAEL

Nom d'une pipe!... Le mariage est chose plus grave qu'une invitation à dîner... On ne s'y fourre pas ainsi sans crier gare!... Si seulement le personnage dont tu es coiffée n'avait pas des antécédents déplorables!...

GABRIELLE

Le personnage dont vous parlez sur ce ton, mon oncle, cet intrigant, ce déclassé, vient de refuser ma main!... L rsque son unique chance de salut serait de m'épouser, il ne veut pas!...

RAPHAEL

Méran refuse?... Quelle raison donne-t-il?...

GABRIELLE

Il est pauvre, moi riche!...

RAPHAEL, à Agnès.

Ah! ma femme, voilà une bonne note en faveur de ce jeune homme!...

GABRIELLE

Admettre qu'une question d'argent nous sépare!... Jamais!... Sans lui, je serais malheureuse toute ma vie!...

AGNÈS, à Raphaël.

Mais écoute-la donc !... Comme elle va !...

RAPHAEL

Sa conduite est inexplicable !... Quand on pense qu'elle a été élevée par deux vieillards !... Constamment entourée de personnes prudentes !...

GABRIELLE

Bien ou mal élevée, voici mon dernier mot : j'épouserai !... Vos objections sont fort sensées, mais arrivent lorsqu'il n'est plus temps !... Je sais ce que j'ai fait !... Je suis allée chez M. Méran... oui, chez lui... en cachette...

RAPHAEL

En cachette !...

GABRIELLE

Cela dit, ne vous étonnez pas de me trouver décidée à tout !... Je veux !... Il faut !... Je ne respire plus que pour le conquérir !... Si j'échouais... autant recev ir un coup de poignard dans le cœur !... Et qui sait même s'il n'y aurait pas deux existences en jeu !... (Elle fait mine de sortir. Emma l'arrête et cherche à l'apaiser.)

RAPHAEL, après un long silence.

Agnès, nous avons été aveugles et nous continuons... Tu ne devines rien !...

GABRIELLE, bas à Emma.

J'attends sa trouvaille !...

EMMA

Chut !...

AGNÈS

Mon Dieu !... mon Dieu !... Quoi donc ?...

RAPHAEL

Lorsqu'une malheureuse fille veut coûte que coûte être mariée, qu'elle se déclare perdue si on tarde... et pas seule perdue !... O Agnès, dire que notre chérie en est là !... Le gredin !... (A Gabrielle.) Et toi, méchante, quelle peine tu nous fais !... Si j'avais la force de maudire !...

AGNÈS

Non, non, Raphaël, pas de ces mots-là !... Elle est assez punie !... Pauvre mignonne qui ne vit plus que pour réparer sa faute !...

RAPHAEL

Sa faute !... **(Il se laisse aller avec accablement, la tête dans les mains.)**

AGNÈS, penchée sur lui.

Va, mon Raphaël, ne pleure pas !... Moi, je suis presque consolée !... Ce bébé dans la maison !... En avons-nous désiré un sans l'obtenir, nous, des époux modèles !... C'est étrange !... La façon dont il arrive a beau être désastreuse, je me sens transportée !...

EMMA, **bas.**

O saintes âmes !...

GABRIELLE, bas.

Quelle chance au contraire !...

AGNÈS

Comme le répète notre bon curé, nous ne savons rien, la Providence connaît, aussi son jugement diffère souvent du nôtre. Tout de même, sois tranquille, Gabrielle, je câlinerai bien ce petit neveu... Ce sera un petit Raphaël !... **(Elle fond en larmes.)** Ah ! j'étouffe !... c'est bête !...

RAPHAEL, **soutenant Agnès qui sanglote sur son épaule.**

Gabrielle, demain j'irai trouver ce jeune homme. Quand

je lui expliquerai que la vraie délicatesse consiste à ne pas mettre son prochain dans l'embarras, pour l'y laisser ensuite, il reviendra sur sa décision. Au revoir, Emma. (A Agnès.) Viens, petite chatte, viens prendre une goutte de bénédictine sur un morceau de sucre !... (Il l'emmène en la soutenant.)

SCÈNE VIII

GABRIELLE, EMMA.

GABRIELLE, riant.

O bienheureux bébé !... C'est le cas de dire qu'il tombe du ciel !.. Grâce à lui, la famille est conquise à l'idée du mariage !... Reste Charles à gagner !...

EMMA

Il aura la foi robuste si nous lui persuadons qu'il est père.

GABRIELLE

Père, qu'importe, pourvu que je sois mère !...

EMMA

Belle invention pour tenter un amoureux !

GABRIELLE

Parfaitement, ma chère. Suppose que j'aille me jeter à ses genoux, le suppliant de me sauver d'un affreux scandale. Mon séducteur est marié et ne peut reconnaître l'enfant ; alors je m'adresse à Charles qui souhaitait de mériter ma main par un dévouement inouï.

EMMA

Tu le prends au mot ?...

GABRIELLE

Évidemment... Qu'il m'épouse, je suis hors d'affaire... Lui pauvre, moi rachetée, cela se balance.

EMMA

Jamais il ne consentira.

GABRIELLE

Alors, il s'est moqué de moi ?

EMMA

Là !... tout de suite à l'extrême !... Son amoureux force un peu la note : il est bon à pendre !... Eh non !... L'amour brode !... Pour le quart d'heure,tu tiens les couleurs éclatantes, mais prends garde !... Souvent la nuit défait le travail du jour !... Demain, tu peux ne plus trouver qu'un modeste canevas... Déchireras-tu par dépit la trame qui, dans les bons moments, se laisse si artistement enjoliver ?... Ta propre expérience est là pour t'apprendre que lorsque Charles peint sa flamme, il ne faut pas tout prendre à la lettre... Toi-même, tu racontais qu'après t'avoir proposé un rendez-vous en termes d'une angélique pureté, il s'était conduit en sacripant.

GABRIELLE

Il a exagéré une fois... Et, encore, exagérait-il ? On n'en sait rien !... Quand il s'est trouvé seul avec moi, on peut croire que la passion l'a emporté sur ses résolutions... Tandis que, s'il n'avait pas réellement dans le cœur les sentiments qu'il vient de me montrer, je lui en voudrais beaucoup... D'abord, je serais en droit de prétendre qu'il ne m'a jamais dit un mot vrai... Tout le passé croulerait... Un passé qui m'est si cher !... Emma, vois-tu, je veux savoir à quoi m'en tenir...Tu me donnes

des doutes, j'ai un moyen de les dissiper, je serais sotte de ne pas en user... Je vais mettre à une rude épreuve l'affection de Charles, mais j'y gagnerai un mari d'une indiscutable loyauté.

EMMA

Comment t'y prendras-tu pour lui annoncer cette chose terrible ?

GABRIELLE

Je la lui dirai simplement...

On vient de voir, dans la dernière scène du premier acte, apparaître l'idée de l'amour qui brode. Elle va désormais conduire le drame. Charles est-il un vil intrigant ou un amoureux trop éperdûment épris pour peser ses mots?... C'est ce dont Emma ne doute pas, aussi s'arrangera-t-elle pour le dispenser de subir l'épreuve.

Au second acte, nous sommes dans la mansarde occupée par Charles. Emma vient le trouver, précédant Gabrielle de quelques instants. Elle est prise de pitié en écoutant les lamentations du pauvre diable. — Vous savez, dit-il, ce qui s'est passé hier. J'ai été stupide ! A mesure que je parlais, le regard de Gabrielle se remplissait d'admiration. Dans de pareils moments je ne me connais plus. Sur un signe d'elle je sauterais par la fenêtre ou boirais n'importe quel poison, rien que pour voir ses yeux briller de reconnaissance. Cet aveu dépeint avec une telle précision ce que prévoyait Emma que celle-ci n'hésite plus. Elle trahit Gabrielle en révélant le but de sa visite, et Chârles a la faiblesse de consentir à un assez vilain jeu. Il fera semblant de

croire à la faute dont va s'accuser la jeune femme et d'accepter par dévouement d'être le sauveur de celle qui, pour ménager son orgueil à lui, prend elle-même un rôle infamant. Il provoquera donc à peu de frais cet enthousiasme de Gabrielle dont il est si friand et il s'écrie : — Ce sera si doux d'assister à son ravissement!... Riante perspective qui le livre à de tels transports qu'il ne se contient plus. La joie resplendit sur son visage. C'est dans cette disposition dangereuse que le trouve Gabrielle, à laquelle Emma cède aussitôt la place.

A peine Charles, seul avec sa bien-aimée, a-t-il prononcé quelques phrases que son bonheur trop expansif le fait prendre en flagrant délit de mensonge. Mis au pied du mur, il avoue:

— Eh bien, oui, Gabrielle, je vous sais irréprochable... Au dernier moment, votre amie a reculé devant un jeu périlleux et m'a conté votre romanesque désir de me devoir en quelque sorte la vie... Gabrielle répond à cela par un accès de désespoir :

— Quelle foi puis-je avoir en vous désormais? Si vous montrez un noble sentiment, si vous êtes entraîné à un beau sacrifice, à quoi reconnaîtrai-je où est la vérité? Qu'êtes-vous?... Qu'y a-t-il sous ce masque? Est-ce l'homme qui m'a quelquefois profondément émue par de rares délicatesses, ou celui qui combinait de paraître extraordinairement généreux en ne donnant rien?... Ah! plus l'âme s'acharne à pénétrer une âme, plus celle-ci se complique et s'éloigne!... Oui, j'ai tant fait, Charles, que vous êtes maintenant un inconnu pour moi! Et c'est un sentiment d'une tristesse inconcevable... Me voilà condamnée à une invincible méfiance!

CHARLES

Une chose devrait la diminuer : c'est ma gaucherie à dissimuler. Le mensonge est si loin de mon caractère, pour une fois que je n'ai pas dit la vérité, voyez ce qui arrive... Gabrielle n'entrevoyez-vous pas les côtés touchants de ma mauvaise action ?... J'étais si heureux de vous épouser, ma joie débordait malgré moi !... Je vous voyais partie à m'admirer et m'y prêtais naïvement... Toute ma vie je rougirai de m'être exposé à vos reproches... Et cependant il existait un fond de vérité dans ma conduite... Si, par malheur, vous aviez besoin de mon sacrifice, je reste votre esclave !

GABRIELLE

Des phrases !... Toujours des phrases !...

CHARLES

Je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que mon corps, mon âme, mon honneur vous appartiennent... Exigez que je traîne mon nom dans la boue, je n'aurai pas une révolte contre vos chers caprices !

Pendant qu'il s'excuse ainsi, une idée diabolique germe dans le cerveau de Gabrielle et, sans balancer, elle le prend au mot :

GABRIELLE

Vous jurez que votre nom et votre honneur m'appartiennent ?

CHARLES

Oui.

GABRIELLE

Alors je les réclame !... Charles sauvez-moi !... Je suis une créature perdue... Ce qu'Emma racontait comme une

invention de ma part est vrai !... Je n'ai plus qu'à tomber à vos pieds en demandant pardon.

Un accès de rage furieuse et de désespoir inouï accueille cet aveu. Charles veut chasser de chez lui Gabrielle. Celle-ci, radieuse de voir éclater l'amour de Charles et de constater son désintéressement, puisqu'il expulse de chez lui la riche héritière, refuse naturellement de partir. Alors, une lueur d'espérance brille aux yeux de Charles. Il entrevoit la vérité et supplie Gabrielle de reconnaître qu'elle s'accuse faussement. Elle est sur le point de le faire, mais Charles ne persiste pas dans sa clairvoyance, il retombe accablé sur son lit et sanglote. Gabrielle vraiment vaincue par la pitié se décide à se disculper. Pour mettre Charles en état de l'entendre, elle commence par le consoler avec des dorlotements maternels, comme s'il était un tout petit garçon désolé. Humilié et blessé, il se redresse et fait le fier. Il sauvera Gabrielle et la dispense de toute reconnaissance.

— J'attendrai, puisque cela vous facilite l'existence ; mais dès que votre réputation sera sauvegardée par le mariage, je suis résolu à disparaître. Ce matin je n'avais pas autre chose à faire, il n'y a rien de changé ce soir, sinon que vous utilisez mon supplice.

Sentiments si nobles dans la bouche de l'homme qui se laissait persuader par Emma de jouer une indigne comédie, que Gabrielle reste froide.

— Je n'ai qu'à m'incliner... à regret... Mais vous tenez à être sublime, ayez une bonne foi cette satisfaction.

D'autant qu'à force d'annoncer de formidables résolutions, vous me donnerez la curiosité d'en voir exécuter une...

Là-dessus elle propose, et Charles accepte, d'aller s'établir à la campagne en attendant le mariage, et cette résolution marque la fin du second acte.

Le troisième acte de *l'Amour brode* est presque mot à mot celui de *Sauvé des eaux*. Les modifications portent surtout sur les dernières scènes qui amènent au dénouement le suicide de Charles. Ces scènes, je ne les analyse pas ici, car elles ne sont pas très différentes de celles qui terminent *la Danse devant le miroir*.

L'Amour brode terminé, je savais où le porter. *Les Fossiles* avaient été offerts à la Comédie-Française qui ne les avait pas joués, et la presse le lui avait amèrement reproché. La vogue immense du Théâtre Libre avait donné une grande importance aux questions théâtrales. Le public lettré commentait avec passion les articles de Sarcey, Lemaître, Fouquier, Bauër, Jean Jullien, Céard, Bernard-Derosne. Claretie, qui dirigeait le Théâtre-Français, suivait d'un regard anxieux un mouvement d'opinion qui m'était favorable à ses dépens. Lorsque je lui avais repris *l'Invitée* pour la donner au Vaudeville, il m'avait prié de lui apporter la prochaine pièce que j'écrirais, me garantissant une réception immédiate et un tour de faveur. Promesse dangereuse pour un auteur encore neuf dans le métier et qui ne résiste pas au plaisir d'être joué. Voilà pourquoi *l'Amour brode* s'en alla tout droit rue de Richelieu.

A l'envoi de ma pièce, M. Claretie répondit par la lettre suivante :

« Viroflay, 22 août 1893.

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre et j'ai trouvé hier votre manuscrit à Paris. Je l'ai emporté et je viens de le lire. C'est vous dire que j'ai passé une matinée dans l'émotion et sous le charme. Patientez un peu pour la lecture. Le Comité est en vacances. Mais l'administrateur est toujours là et il ne s'en plaint pas lorsqu'on lui réserve de telles surprises. Il y a bien de l'angoisse, de la douleur, de l'amertume et de la douceur dans ce jeu cruel de votre Gabrielle avec une âme humaine. Depuis Perdican on n'a pas plus *serré* le cœur humain et dans un étau qui est une orfèvrerie.

« A bientôt, cher Monsieur, et très entièrement à vous. Je vous prie de croire à mon cordial dévouement.

« JULES CLARETIE. »

Quelques jours après, il m'écrivait de nouveau pour discuter le choix de l'actrice à laquelle on confierait le rôle d'Emma. Puis il abordait la question du titre. Celui sous lequel j'avais envoyé ma pièce était : *l'Accord parfait.* Ce n'était à mes yeux qu'un titre provisoire, et j'avais proposé *l'Amour brode*. A cela, voici ce qu'il répondait :

« J'ai beaucoup songé au titre. *L'Amour brode* serait excellent si la sonorité était meilleure. *L'Amour cherche, l'Amour creuse, l'Amour torture,*

l'Amour analyse, l'Amour rêve, l'Amour tue, l'Amour... Tout cela n'est pas bon, mais c'est dans l'explosion des inquiétudes de ces âmes qu'il faut trouver. — Quant à *l'Accord parfait,* ce sera, j'espère, le résultat final de nos efforts et du sentiment public. Encore une fois, ouvrir une saison — en bonne saison — par l'œuvre d'un jeune maître, c'est une bonne fortune pour la Comédie et c'est aussi, croyez-le, une excellente occasion pour votre œuvre. Le théâtre, c'est l'imprévu. Il faut y saisir le jour et l'heure.

« Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments de cordial dévouement.

« 31 août 1893. »

A cela je répondais que, sauf une plus heureuse inspiration, je m'en tenais à *l'Amour brode.* N'en déplaise à M. Claretie, le titre était ce que j'apportais de meilleur et mon imagination avait à résoudre de plus graves problèmes.

La lecture au Comité s'acheva dans un silence réprobateur. Chacun était d'avis que la pièce méritait un refus. On la reçut à l'unanimité. Faut-il pour cela crier à la perfidie ?... Non certes !... La clémence de ces messieurs était de bonne guerre. On les avait blâmés de ne pas accueillir le grand homme du Théâtre-Libre. Eh bien, ils lui ouvraient au large les portes de la maison, et on allait voir !...

Au théâtre tout se sait. J'ai appris que mes interprètes avaient pour instructions de répéter avec une aveugle docilité les scènes qu'il me plairait de leur imposer, sans m'éclairer sur les défauts, sans me

signaler les écueils. Ce plan, qui révélait la persuasion naïve qu'il dépend du comédien de redresser une œuvre mal venue, ne fut d'ailleurs pas exécuté. On avait compté sans la loyauté de ceux qui allaient travailler avec moi. Aussitôt après la réception, les répétitions commencèrent. On m'avait donné Got pour metteur en scène. C'était un homme fort intelligent, pour lequel le métier n'avait pas de secrets, encore très vigoureux malgré son grand âge, et dont le caractère franc n'avait pas tardé à sympathiser avec le mien. Rencontrant Antoine vers la même époque, il lui avait dit : « J'adore votre Curel. Il me fait l'effet d'un jeune sanglier lâché dans les coulisses du Théâtre-Français. Quant à sa pièce, elle est horriblement dangereuse. Il s'en rend compte, mais il lutte contre le désastre avec tant de persévérance, que nous y allons de tout cœur avec lui... » Il disait vrai. Je coupais, j'ajoutais, je modifiais, avec toute l'ingéniosité dont j'étais capable. Mon ardeur finissait par donner à mon entourage une certaine confiance. Loin de s'en tenir au mot d'ordre, mes interprètes me submergeaient sous un débordement de conseils parmi lesquels je tâchais de discerner ceux qui étaient bons à suivre. Par malheur, ces derniers achevaient de gâter mon ouvrage. Je ne savais pas encore à quel point les comédiens sont exposés à ne voir dans une œuvre dramatique que l'enchaînement des phrases. Ils ratissent la surface et ignorent le sous-sol. Ce sont des jardiniers et non des constructeurs. Et puis, s'ils ont un rôle à jouer, toute autre considération disparaît : ils ne songent plus qu'à l'améliorer. C'est

ce qu'Antoine expliquait à Le Bargy dans une lettre dont on va lire quelques extraits. Le Bargy avait fait connaître à Antoine, par l'intermédiaire d'un ami commun, les perplexités que lui causaient les sanglantes fantaisies de *l'Amour brode*. Voici la réponse qu'il s'attirait :

«..... La personne choisie par vous venait m'exposer vos craintes au sujet de l'accueil possible du public. Vous jugiez le personnage que vous étiez chargé de réaliser trop peu sympathique et vous n'estimiez point la pièce jouable sans quelques modifications. Supposant, avec une bienveillance d'ailleurs flatteuse pour moi, que des relations personnelles avec M. de Curel pouvaient me donner quelque influence auprès de lui, vous espériez que j'aurais chance, après m'être concerté avec vous, de lui faire accepter les remaniements que vous trouviez indispensables.

« Je répondis, vous le savez déjà, que l'amitié qui me liait à M. de Curel et l'estime qu'il pouvait témoigner au directeur du Théâtre-Libre, ne constituaient pas des titres pouvant justifier une intervention de cette nature. J'ajoutais que l'auteur de *l'Envers d'une sainte,* des *Fossiles* et de *l'Invitée* s'était, de l'avis général, affirmé écrivain dramatique d'un tel talent et d'une telle autorité,que nous devions, vous et moi, respecter sa conception, quelque déconcertante qu'elle pût vous paraître. Je fis encore remarquer que votre doyen avait dirigé le travail des répétitions, qu'il tenait l'auteur en très grosse estime et que, puisqu'il avait de concert avec lui, amené la pièce à la veille de la première

sans intervenir, on n'avait qu'à se taire, alors qu'un maître de cette autorité ne disait rien.

. . . .

« Le malheur est que vous confondez sans doute deux arts absolument distincts. Je voudrais, — et ces réflexions n'ont pas d'autre but, — tenter de vous convaincre que les comédiens ne connaissent jamais rien aux pièces qu'ils doivent jouer. Leur métier est de les jouer tout bonnement, d'interpréter le mieux possible des personnages dont la conception leur échappe ; ils sont en réalité des mannequins, des marionnettes plus ou moins perfectionnées suivant leur talent et que l'auteur habille et agite à sa fantaisie. Certes, après de longues années, ils acquièrent parfois une sorte d'expérience toute matérielle, ils peuvent dire à un auteur pourquoi un personnage doit sortir ou rentrer à droite plutôt qu'à gauche, mais, dans aucun cas, ils ne peuvent et ne doivent, sans sortir de leur fonction propre, tenter de faire modifier un caractère ou un dénouement.

« L'écart intellectuel entre le poète et son interprète est si infranchissable que jamais celui-ci ne satisfait complètement le premier. Il déforme toujours la vision de l'auteur qui accepte l'à-peu-près et se résigne le plus souvent devant l'impossible.

« L'idéal absolu de l'acteur doit être de devenir un clavier, un instrument merveilleusement accordé, dont l'auteur jouera à son gré. Il suffit qu'une éducation technique toute matérielle ait assoupli physiquement son corps, son visage, sa voix, et qu'une éducation intellectuelle convenable

l'ait mis à même de comprendre simplement ce que l'auteur le charge d'exprimer. S'il lui est demandé d'être triste ou gai, il doit, pour être un bon comédien au sens exact du mot, exprimer supérieurement la tristesse ou la gaîté, sans apprécier pourquoi ces sentiments lui sont demandés. Cela, c'est l'affaire de l'auteur qui sait ce qu'il fait et qui reste seul responsable devant le spectateur. Vous admettrez encore avec moi que l'art du comédien, ainsi ramené à ses limites, reste encore singulièrement honorable et difficile.

. . . .

« Paris, le 24 octobre 1893.

« A. Antoine. »

Aussitôt Sarcey, s'emparant de la question, écrivait ceci dans *le Temps :*

« Il arrive souvent que l'auteur accepte les objections, les conseils, les insinuations d'un artiste et s'en trouve bien. Tout le monde sait que c'est dans le travail de la mise en scène qu'une pièce achève de se mettre au point. Ce travail avertit parfois l'interprète avant l'auteur de quelque défectuosité. Il y a un loup, comme on dit en style de théâtre. Ce n'est souvent qu'un détail ; mais dans cet art de la scène, il n'y a pas de détail qui ne soit important puisqu'une œuvre peut tomber sur un simple détail.

« C'est parfois l'auteur qui trouve la solution de la difficulté ! Dans la première partie de sa lettre, Antoine parle des batailles qu'a livrées Got avec

Augier. Je puis affirmer qu'Augier, qui n'était pourtant pas le premier venu, écoutait les conseils de Got, et que souvent il les a mis à profit. Ce n'est un secret pour personne que Régnier avait fini par prendre, jour à jour, dans certaines pièces nouvelles montées à la Comédie-Française, une part de collaboration si considérable, que l'auteur avait cru devoir l'associer directement et nommément aux bénéfices.

« *La joie fait peur* est un des actes les plus touchants que nous ayons au théâtre. Quand on mit la pièce en répétitions elle était en trois actes. C'est Régnier qui, de coupures en coupures, de changements en changements, amena l'ouvrage au point de perfection où nous l'avons vu. Mme de Girardin parut seule sur l'affiche, mais, à l'agence des auteurs dramatiques, Régnier touchait la moitié des droits, et c'était justice.

« Les faits de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire du théâtre. Dans un autre ordre d'idées, il y en a d'analogues. Les grands artistes changent, de leur autorité propre, le personnage dont on les a chargés, et font, grâce à cette initiative prise en dehors de l'auteur, le succès de sa pièce. Qui ne sait que Frédéric Lemaître créa, malgré les auteurs, le personnage de Robert Macaire, et qu'il fit de même sortir, pour son caprice seul, d'un dialogue purement mélodramatique celui de Bertrand, qui n'était pas même esquissé ?... Vous vous rappelez que, dans *le Courrier de Lyon*, le personnage de Choppart, dit l'Aimable, est une création, au vrai sens du mot, de Paulin Ménier.

« Il faut donc, tout en tenant pour bonne la règle que pose Antoine, se souvenir qu'elle a souffert de nombreuses exceptions et que ces exceptions ont souvent été heureuses et brillantes. Oui l'acteur n'est et ne doit être qu'un instrument ; mais c'est un instrument vivant et intelligent. Pourquoi abdiquerait-il cette intelligence ? Pourquoi ne présenterait-il pas respectueusement ses objections, s'il en a à faire ? Tout ce qu'on peut exiger, c'est que si l'auteur n'y fait point droit, et persiste dans son idée, l'interprète n'a qu'à s'incliner et, comme un bon soldat qui, au jour du combat ne discute plus les ordres de ses chefs, à obéir. Ce n'est pas qu'il n'ait de temps à autre raison mais, s'il y a échec, il n'est pas responsable. »

Si je n'ai pas craint de rapporter ici ce petit incident entre Antoine et Le Bargy, c'est qu'il s'est terminé à l'honneur de ce dernier, qui a livré bataille pour cette pièce qui lui donnait tant d'appréhensions, avec une énergie dont je garde un beau souvenir. Antoine lui a d'ailleurs rendu pleine justice car, me rejoignant à la fin de la première représentation, il s'est écrié : « Eh bien, vous pouvez être reconnaissant à Le Bargy, car il vous a défendu avec un courage admirable. »

Du courage, il en fallait !... La répétition générale avait été houleuse. Mounet-Sully, que je rencontrai pendant la journée qui précéda la première, me disait : « D'après les bruits qui courent la représentation ne s'achèvera pas ce soir. Ne vaudrait-il pas mieux retirer la pièce ?... Que comptez-vous faire ?

« — Rien, répondis-je sans hésiter. Nous sommes embarqués et vogue la galère ! »

En deux ans je venais de parcourir une carrière magnifique. Le jour de payer était venu ! Oui, à Paris, tôt ou tard, le succès se paye. Les faibles après avoir payé restent ruinés ; les solides repartent de plus belle. Je me sentais solide et certain, quoi qu'il arrivât, de m'en tirer sans blessure mortelle. J'y allais gaiement !

Le soir venu la toile se lève sur *l'Amour brode*... Quatre-vingts pour cent des spectateurs se réjouissent cordialement d'assister à ma dégringolade. Cependant, le premier acte marche bien, on s'intéresse, à peine une oreille exercée distingue-t-elle un frémissement d'incrédulité lorsque Raphaël imagine que sa nièce est grosse. L'acte est fini : applaudissements, rappels.

Pendant l'entr'acte, sur la scène, Alexandre Dumas vient à moi la main tendue. Je l'aime beaucoup. Parmi mes anciens, il est le seul qui m'ait témoigné une sympathie que je n'avais pas quémandée, et il tient à m'en apporter une nouvelle marque. Je lui dis en riant :

« Vous venez de bonne heure, pendant qu'on peut encore me féliciter. Plus tard ce sera moins facile... » Il sourit et se sauve.

Que nous réserve le deuxième acte ?... L'acte dangereux, celui pour lequel on tremble... Mes interprètes sont très émus. La toile se lève. On joue. Le public ne bronche pas. L'acte n'est pas long. Nous sommes au bout. Aucun incident, pas de manifestations fâcheuses. Mes partisans ap-

plaudissent. Les autres se réservent... Le rideau à peine baissé, Claretie s'écrie: « Eh bien nous sommes sauvés!... Voilà le danger passé. Vous aurez certainement vingt représentations... »

Mes interprètes n'ont plus peur. Au cours des répétitions ils n'ont cessé de dire: « Si nous arrivons jusqu'au dernier acte, tout ira bien. La situation est poignante, la fin est belle, on ne résistera pas!... » Eh bien nous y arrivons sains et saufs.

Le rideau se lève. Cela marche encore jusqu'aux rentrées maladroitement répétées de Charles, et alors c'est un tolle général. Les impatiences et les colères accumulées pendant le second acte font explosion. Les acteurs ne disent plus un mot qui ne soit « cueilli ». Les amis du Théâtre-Libre soutiennent chaudement leur confrère. Tumulte... Bataille!... Ma carrière d'auteur dramatique ne produira plus rien d'aussi complet en ce genre. Après la mort de Charles, le nom de l'auteur n'est cependant pas trop mal accueilli.

Au moment où je sortais du théâtre par la porte de l'administration, en compagnie d'Antoine, le hasard a fait que je me suis trouvé nez à nez avec une jeune femme à laquelle j'avais pensé en établissant le caractère de Gabrielle. Je lui ai dit en riant :

— Ouf!... Il faisait chaud dans la maison de Molière!

Et en même temps j'aspirais une bonne bouffée d'air frais.

Le lendemain tous les journaux enregistraient ma défaite. De rares enthousiastes, aveuglés par

une admiration tenace, la déclaraient imméritée. Les autres pouvaient se ramener à deux types. Ceux qui jugeaient *l'Amour brode* avec une entière liberté d'esprit et ne reniaient pas le passé par horreur du présent, et ceux qui profitaient de l'occasion pour essayer de me démolir de fond en comble. On me permettra de donner ici un échantillon de chacune de ces tendances.

Dans *les Débats,* Jules Lemaître disait :

« ..... C'est encore une confrontation que *l'Amour brode ;* la confrontation dans une même personne de l'amour qui parle et de l'amour qui agit. M. de Curel nous explique que *l'Amour brode*, en effet, qu'il ment, qu'il est fanfaron et cabotin, qu'il se trompe lui-même et trompe les autres, et ce qui peut s'ensuivre de triste et d'épouvantablement tragique quand il a été pris au mot et qu'il est sommé d'être ce qu'il paraissait. M. de Curel a cherché un cas extrême, aigu et, là est peut-être la faute, je ne dis pas du psychologue, mais de l'auteur dramatique, — un peu follement exceptionnel, d'un phénomène très général et très vrai. Il a mis aux prises un jeune homme fort exalté, qui sent son personnage romantique (mais, dites-moi, pourquoi n'y aurait-il pas dans la vie des personnages romantiques ?) capable, comme il arrive, d'étranges faiblesses dans les intervalles de son exaltation, — et d'autre part, une jeune femme éprise d'absolu, (comme le fut la comtesse Anna de Grécourt, *l'Invitée*, dans sa jeunesse) et en même temps nerveuse, d'une sensibilité physique un peu anormale, inquiète, curieuse jusqu'à la cruauté, et qui ayant

eu l'occasion de douter de la sincérité de son Antony, est dévorée par ce doute, s'entête maladivement à chercher ce qu'Antony a « dans le ventre », se torture en le torturant, imagine des épreuves qui deviennent à la fois plus douloureuses et plus vaines à mesure qu'elles se multiplient et le réduit enfin à ne pouvoir prouver la vérité de son amour que par le suicide. Et certes jamais l'amour n'est mieux apparu comme un duel implacable et jamais deux amants n'ont mieux ressemblé à deux ennemis. La conception première est donc forte et belle. Voyons le détail de l'action.

. . . .

« Pourquoi *l'Amour brode* n'a-t-il pas réussi en tant que pièce de théâtre ? J'en ai indiqué, au courant de cette analyse, quelques raisons. Oui, la psychologie y est d'exception, trop arbitraire, en apparence, pour la scène, et pas assez rapidement ni aisément vérifiable. Dans la seconde partie, faute de temps pour bien comprendre, on a un peu l'impression d'être avec des fous. Non que M. de Curel n'ait fait tout ce qu'il a pu pour élucider leur cas ; mais il est tombé par là dans un autre inconvénient. A la fin du deuxième acte, Charles s'écrie: « *Ma folie* est à la hauteur de la vôtre ! » et Gabrielle: « Si la paix des champs inspire à nos âmes d'être *moins ambitieuses,* ce sera un grand bonheur ! » Gabrielle a, avec sa confidente, et même au dernier acte — faute grave au point de vue de l'intérêt dramatique — de longues conversations où elle se définit avec beaucoup de soin et de précision. Charles ne se décrit pas moins bien lui-

même. Et alors on se demande si cette exacte et fine conscience de soi est compatible avec le délire de leur conduite. Ajoutez à cela certaines maladresses ou imprudences de l'auteur : Gabrielle dit qu'elle est enceinte, puis qu'elle ne l'est pas, puis qu'elle l'est, puis qu'elle ne l'est pas. Charles, au dernier acte, rentre trois fois, coup sur coup. Et ces choses-là, très bonnes dans un vaudeville pour faire rire, sont moins bonnes dans un drame pour émouvoir.

« ..... J'estime d'ailleurs que M. de Curel n'a pas besoin de consolation ; son talent reste intact. Et maintenant, lisez la brochure. Si *l'Amour brode* est peut-être une des plus... bizarres pièces de théâtre parmi celles qui comptent, c'est, je crois, un des meilleurs romans psychologiques qui aient été écrits dans ces dernières années. »

A son tour Sarcey écrivait :

« La Comédie-Française a donné, cette semaine, la première représentation de *l'Amour brode*, pièce en trois actes et en prose de M. François de Curel. La chute a été profonde le premier soir, il serait inutile de le nier ; elle est irrémédiable.

« J'en ai eu pour ma part un vif chagrin. Je ne suis pas de ceux qui se sont attelés au char de triomphe de M. François de Curel. Je n'avais point aimé *l'Envers d'une sainte,* qui a été du premier coup déclarée chef-d'œuvre par toute la jeune école, et la raison c'est que la pièce m'avait paru fort obscure et que je n'y comprenais rien. Je suis, sinon le seul, du moins un des rares journalistes qui aient mêlé une note discordante aux cris d'en-

thousiasme qu'a excités dans toute la presse *l'Invitée,* du Vaudeville. J'avais assisté à toutes les grandes *premières* d'Augier, de Dumas et de Sardou; jamais je n'avais été témoin d'un si furieux emballement. On affirmait que *l'Invitée* apportait un art nouveau, que c'était le chef-d'œuvre attendu. Le public n'eut pas l'air de penser ainsi : *l'Invitée,* en dépit de ce lancer prodigieux, malgré l'appui du faubourg Saint-Germain, ne fournit qu'un assez petit nombre de représentations, dont les dernières furent plus que froides (?...)

« *Les Fossiles,* en revanche, m'avaient beaucoup séduit. Les deux premiers actes sont évidemment d'un homme qui a l'instinct du théâtre et qui est très capable d'en parler la langue. La pièce est toute pleine de gaucheries d'exécution. *(Il s'agit ici de la pièce telle qu'elle a été jouée au Théâtre-Libre. On sait qu'elle a été reprise en 1900 au Théâtre-Français, avec de légères modifications.)* Mais la maladresse qui est un vice redhibitoire dans les ouvrages dramatiques où l'habileté de main est la qualité première, n'est que peccadille dans ceux qui visent plus haut. Il n'aurait guère fallu que quelques mois de travail pour débarrasser *les Fossiles* de ses scories, pour en boucher les trous, et en faire une très belle tragédie. Au reste, Claretie en avait été frappé comme moi; il m'en avait parlé avec beaucoup de sympathie. Je ne crois pas que la pièce ait été présentée à la Comédie-Française ; et, il est probable que si l'auteur l'y eût apportée on ne la lui aurait reçue qu'à correction. Car il est

vrai qu'en l'état elle n'eût point réussi sur cette redoutable scène.

« Mais l'écrivain qui avait pu concevoir ce sujet grandiose et triste, qui avait peint d'une touche si ferme des personnages d'une allure si superbe, qui avait d'un style si sobre et si énergique écrit quelques-unes des scènes de l'ouvrage, devait être le bienvenu à la Comédie-Française le jour où il lui plairait d'y proposer un nouvel ouvrage de lui.

« Il apporta *l'Amour brode*.

« Il ne faut pas croire que personne au comité se soit illusionné sur la valeur de l'œuvre et sur l'accueil que lui ferait le public. Directeur et artistes avaient bien senti les défauts et l'impossibilité de la pièce. Si l'on se fût trouvé, vis-à-vis de l'auteur, dans des conditions normales, il est bien possible qu'on lui aurait présenté amicalement quelques objections motivées, et comme M. de Curel est de très bonne foi, d'un esprit juste et robuste tout ensemble, il y a grande apparence qu'il les eût écoutées et qu'il s'y fût rendu ; il aurait ou remanié, ou, ce qui est plus radical, supprimé de lui-même une œuvre mal venue. Ce dénouement eût, à coup sûr, mieux valu pour la réputation de l'auteur et pour les intérêts du théâtre.

« Mais que voulez-vous? Depuis deux ans toute la presse, sauf un ou deux d'entre nous, poursuit une campagne terrible en faveur de M. François de Curel, le représente comme un génie méconnu, comme le messie du théâtre en ruines ; ce ne sont tous les jours qu'articles flamboyants et virulents, qui concluent toujours à crier que la Comédie-Fran-

çaise est impardonnable de ne pas ouvrir ses portes toutes grandes à ce sauveur.

« Ce qu'il y a de plus plaisant en cette affaire, c'est qu'on faisait un reproche à cette pauvre Comédie de ne pas avoir joué *l'Invitée.*

« Voyez, lui disait-on, vous avez laissé au Vaudeville l'honneur de ce grand succès !... On me prenait moi-même à partie :

« — Voyez, votre Comédie-Française, elle laisse aux autres théâtres l'honneur de tous les grands succès.

« Et je ne cessais de dire : — Mais *l'Invitée* n'a eu qu'un très médiocre succès au Vaudeville, au moins devant le public. Ne me contestez pas ce point de fait. Tous les quatre ou cinq jours je retournais au Vaudeville, non pour écouter la pièce qui ne m'avait pas plu, mais pour voir la salle, pour étudier sur le visage des spectateurs leurs impressions véritables. J'y étais et vous n'y étiez pas. Je sais donc mieux que vous ce qui s'est passé. Je vous répète que *l'Invitée* n'a eu, devant un public qui se faisait de soir en soir plus rare, que peu de succès au Vaudeville ; elle n'en aurait pas eu du tout à la Comédie-Française.

« Mais j'avais beau me débattre, c'était une vérité certaine, authentique, indiscutable : *l'Invitée* était un chef-d'œuvre et le Comité de lecture de la Comédie-Française ne se composait que d'idiots et d'envieux. Car il fallait être un idiot ou un envieux pour ne pas recevoir à genoux une pièce de François de Curel.

« — Eh bien, qu'il en apporte une, s'est écrié le

Comité. Quelle que soit notre opinion sur l'œuvre qu'il nous lira, nous la recevrons les yeux fermés. Car notre opinion ne compte pas, puisqu'il est entendu que nous sommes des crétins. Nous verrons ce qu'en pensera le public. C'est une épreuve à faire.

« Oui, très sincèrement, j'aurais souhaité que l'épreuve réussît, mais j'étais, par avance, convaincu que si M. François de Curel s'était engagé plus avant dans la voie où ses admirateurs le poussent, s'il nous avait apporté une œuvre dans le genre de *l'Invitée* ou de *l'Envers d'une sainte* le public, son public à lui, le public du Théâtre-Libre et des premières, une fois dépaysé dans la maison de Molière, ne pourrait pas faire autrement que de se révolter.

« Il faut bien avouer aussi que ce n'est pas le genre seul qui, dans cette série désastreuse, a subi un échec. *L'Amour brode* était en soi, question de genre à part, une pièce manquée. Les amis de l'auteur assurent que c'est une œuvre de jeunesse, qu'Antoine lui avait refusée dans le temps et qui dormait dans ses cartons. Il a eu bien tort de l'en tirer, en admettant que cette légende soit vraie.

. . . .

« Ah dame, me disait Got, qui a aidé Claretie à monter la pièce et qui, comme nous deux, a pour l'auteur de l'admiration et de la sympathie, ah dame, c'est du marivaudage à feu et à sang !

« Oui, mais le public, un public français, nourri de lettres latines, et par conséquent amoureux de clarté et de logique n'admettra jamais — non, ja-

mais — des marivaudeurs qui lui étaleront un cœur inconnu, qui auront des retournements inattendus de sentiments, qui resteront, d'un bout à l'autre de l'œuvre, complexes et inexpliqués. »

. . . .

Cet article est amusant parce que, sous couleur de critique, il est un chaud plaidoyer en faveur de la Comédie-Française. Ses adversaires, en présence de mon échec, ne désarmaient pas. Ils lui disaient: « On ne vous demande pas d'accepter les yeux fermés ce que vous apporte un auteur, sujet, comme nous tous, à l'erreur. Votre devoir est de choisir, parmi ses productions, les plus dignes d'être représentées. C'est ce que vous n'avez pas su faire avec Curel. Vous lui tournez le dos quand il réussit, et lui tendez les bras quand il se trompe. » Aussi Sarcey se donne-t-il à peine le temps d'enregistrer la chute irrévocable de *l'Amour brode*. Voyez avec quel soin pieux il s'attache à saper ma réputation naissante. *L'Envers d'une sainte* ne valait rien ; il l'a toujours dit. Pour *les Fossiles*, il rencontre quelques difficultés car il a derrière lui deux grands feuilletons du *Temps*, très élogieux. Il se tire d'affaire en avançant que *les Fossiles* n'ont pas été présentés au Théâtre-Français, oubliant que je lui ai fait lire une lettre de Claretie refusant cette pièce en termes plutôt durs... Mais non, il n'oublie pas, puisqu'il insiste sur le faible que Claretie avoue pour cette œuvre... Quant à *l'Invitée* il a pris position et se sent plus à l'aise. S'il est allé, comme il le raconte, tous les quatre ou cinq jours au Vaudeville, c'était moins pour tâter le pouls de

Mme de Grécourt que celui de la Comédie-Française, très souffrante à ce moment-là... *L'Invitée* avait eu une quarantaine de représentations interrompues sur des recettes encore fort honorables. Sarcey savait à merveille que pour une pièce de ce genre c'était un fort beau succès. Il l'avoue implicitement lorsqu'il déclare que certaines œuvres à hautes visées peuvent se passer d'habileté et de tour de main. N'est-ce pas reconnaître qu'elles ne s'adressent pas à ceux que ces sortes de qualités séduisent, aux foules par conséquent. Sarcey n'ignorait pas qu'une pièce comme *l'Invitée* ne rencontre son véritable public qu'à la Comédie-Française et non au Vaudeville. Il affirme résolument le contraire. Et si vous croyez qu'il était désolé de mon échec, buvez de l'eau!... Notre oncle était, d'ailleurs, je dois le reconnaître, le plus indulgent et le plus aimable de ceux que ma mésaventure ne contristait pas. Les autres dansaient, autour de ce qu'ils se figuraient être mon cadavre, la danse du scalp. Quant à mes partisans, ils faisaient piteuse mine et l'on pouvait discerner dans les habiles réserves de quelques-uns, l'intention de me lâcher à la prochaine occasion.

Je ne dois pas omettre que quelques critiques me reprochaient d'avoir mis dans la bouche de Charles des phrases trop écrites : « Où sont les illusions qui éclairaient mon calvaire? » « J'entre, sans une parole amie, dans la nuit morne. » M. de Curel prétendait quelqu'un, a trop lu Bossuet, Massillon, Fénélon... Que ne lisait-il lui-même le titre de ma pièce: *l'Amour brode.* Les phrases éloquentes ne

sortent-elles pas, plus souvent qu'à leur tour, de la bouche des amants? La bonne Emma ne dit-elle pas que : « La magnificence des mots accompagne l'amour comme le tonnerre suit l'éclair. » Avoir montré ce que j'affirmais ne me paraît pas une faute... au contraire; et ceux qui s'en prenaient à moi des exubérances du style de Charles n'étaient pas allés très avant dans la compréhension de ma pièce.

A la troisième représentation on faisait à peu près mille cinq cents francs de recette, et comme j'exprimais mon déplaisir devant l'exiguïté de ce chiffre, Claretie, se méprenant sur le motif de mon mécontentement, protestait que la Comédie-Française avait pour habitude de se conduire avec largesse à l'égard des auteurs et que je pouvais compter sur huit ou dix représentations, sagement espacées, qui serviraient d'écran à mon amour-propre. J'ai aussitôt répliqué que si la Comédie, en recevant *l'Amour brode*, s'était trompée en même temps que moi sur la valeur de la pièce, je comprendrais fort bien qu'elle participât avec moi aux déboires de l'aventure. Mais, en acceptant d'avance la pièce qu'il me conviendrait d'apporter, elle m'avait abandonné toute la responsabilité de ce qui arriverait, responsabilité à laquelle j'entendais faire face à moi seul. — Je n'ai pas de cadeau à recevoir de la Comédie, disais-je pour conclure, et comme elle a un avantage indiscutable à reprendre immédiatement n'importe quelle œuvre du répertoire, je vais lui fournir le moyen de le faire sans encourir le moindre blâme. Et, séance tenante, je rédigeai une lettre

qu'on lisait le lendemain dans les journaux, accompagnée d'une réponse de Claretie.

Voici cette correspondance :

« Paris, 29 octobre.

« Mon cher administrateur,

« Devant le malentendu complet qui existe entre le public et moi, je viens vous prier d'interrompre les représentations de *l'Amour brode.*

« En agissant ainsi, je tiens à bien établir que je réclame jusqu'au bout l'entière responsabilité de l'entreprise. Ce fardeau, quoique lourd, ne me paraît d'ailleurs pas écrasant; ma brochure reste pour me défendre et mon court passé d'auteur dramatique m'a déjà prouvé que toutes les indignations ne sont pas éternelles.

« Mes interprètes, qui sont mes amis, savent combien j'apprécie leur talent et leur dévouement ; mais je suis heureux de le répéter ici publiquement.

« Veuillez agréer, mon cher administrateur, tous mes remerciements pour l'appui cordial que j'ai trouvé auprès de vous et croyez à mes sentiments les meilleurs.

« François de Curel. »

« Cher monsieur de Curel,

« Vous savez mieux que personne, maintenant, qu'il n'a pas dépendu de moi que *l'Invitée* n'ait été représentée l'an dernier à la Comédie-Française. Mais c'est là le passé. Le présent nous trouve de-

vant la bataille de *l'Amour brode.* Vous savez encore que chacun ici a fait son devoir et je me rends à votre désir.

« Reste l'avenir. Il est intact. Vous êtes chez vous dans cette maison dont vous connaissez le dévouement si souvent calomnié, et j'attends avec vous la revanche qui est due à votre rare talent et, j'ose le dire, à notre bonne volonté et à nos efforts.

« Quant à l'administrateur, il sera heureux de se dire désormais,

« Votre ami,

« JULES CLARETIE. »

Comme on voit, je le prenais de haut en parlant de malentendu entre le public et moi. La vérité c'est qu'il n'y avait pas l'ombre de malentendu. J'avais écrit une pièce inacceptable, je le savais désormais, et le public s'en apercevait aussi. Nous étions donc, lui et moi, parfaitement d'accord. Me blâmera-t-on de m'être drapé dans ma dignité à ce moment critique ? Ma lettre fut bien accueillie par l'opinion et ramena vers moi bien des sympathies tentées de s'égarer.

L'histoire de *l'Amour brode* resterait incomplète si j'omettais d'ajouter qu'au sortir de la première, en rentrant chez moi couvert des malédictions de la grande ville, j'ai trouvé un billet de Sarah Bernhardt, laquelle, ainsi que naguère Antoine, avait partagé l'émotion de mon œuvre, et mettait pour l'avenir son théâtre à ma disposition. Ce n'était pas une vaine démonstration, car *la Figurante* a été représentée chez elle.

Et voilà donc *l'Amour brode* relégué au grenier, dans le coin où s'accumulent les meubles cassés et les malles défoncées. Y restera-t-il toujours?... Ce serait bien surprenant... J'ai une extrême facilité à reconnaître mes erreurs, mais elle se double d'une infatigable ténacité à vouloir les réparer. Est-ce une qualité ou un défaut?... Enfin, je suis comme cela... Souvent ma pensée allait visiter *l'Amour brode* dans son grenier et restait en arrêt devant cette ferraille.

A deux ou trois reprises j'avais essayé de rafistoler la pièce. Dans le tas de mes manuscrits, je rencontre de volumineuses corrections faites en 1903 et 1907. Elles portent naturellement sur les maladresses qui avaient provoqué le désastre de 1893, c'est-à-dire sur les revirements trop précipités du second acte et les scènes finales du troisième. Je n'avais pas oublié non plus le mouvement d'incrédulité qui avait salué la méprise de Raphaël trouvant dans les mots de Gabrielle, soigneusement choisis par l'auteur, précisément ceux qu'il fallait pour la supposer enceinte. Ce mélange de vaudeville, de comédie et de drame, composait un premier acte hétéroclite qu'il fallait ramener au ton général de l'œuvre. Agnès et Raphaël étaient décidément des personnages inutiles et encombrants. Je les supprimai. Je me préoccupais aussi d'atténuer, autant que possible, l'impression de cruauté produite par le caractère de Gabrielle en aggravant les raisons de mettre en doute la sincérité de Charles, que son passé lui fournit. C'était marcher en sens inverse de ma conception primitive du

sujet, car je me souviens qu'en projetant d'écrire *Sauvé des eaux*, je comptais montrer une jeune fille, apprenant par un fait divers de journal, l'histoire d'un suicide raté, et faisant venir un désespéré, complètement inconnu d'elle, dans le seul but de vérifier s'il était prêt à se vendre, et pour s'amuser du marchandage qui en résulterait. Encore maintenant, je trouve cette façon d'engager l'aventure artistiquement supérieure à ce que j'ai fait. Mais au théâtre le public a horreur du dilettantisme et il ne saurait en être question. Malgré mon inexpérience j'étais déjà éclairé sur ce point à l'époque où j'écrivais *Sauvé des eaux* et c'est pour protéger Gabrielle contre le dilettantisme que j'avais imaginé la stupide intervention de Cyrille. Ma connaissance plus approfondie du métier ne faisait que rendre plus impérieuse à mes yeux la nécessité de rendre Gabrielle moins néronienne et je m'y appliquais de mon mieux. Cependant, malgré mes efforts, mes tentatives n'aboutissaient pas.

Et voilà que, de nouveau,pour sortir d'embarras, je m'adresse à une idée. Je me demande si les mirages de l'amour ne résultent pas d'une opération plus compliquée que le mensonge, et il me paraît que dire de l'amour simplement qu'il brode, c'est s'en tenir à la surface.

Un peu de réflexion m'a bientôt appris ce qui se passe en profondeur, mais il me manque une façon théâtrale de l'exprimer.

Les journaux ont souvent célébré mon goût pour les music-halls. Il est certain que, sans y être en permanence, je ne les déteste pas. C'est au Casino

de Paris que m'est apparu le symbole dont j'avais besoin. Tout le monde a vu cela : deux actrices, grimées de façon à se ressembler absolument, sont placées l'une en face de l'autre, séparées par un miroir dont le cadre seul existe. Elles exécutent avec un ensemble parfait des danses identiques, et donnent aux spectateurs l'illusion de ne voir qu'une femme placée devant une glace et s'éprenant des grâces de sa propre image. Tout à coup l'image enjambe la barre inférieure du cadre vide, rejoint l'original, tous deux saluent le public et s'en vont.

J'ai maintenant ce dont j'avais besoin pour transformer le dialogue exagéré des amoureux en une valse chantée de deux égoïsmes, et il en résultera un drame où l'idée devient le personnage principal, dirigeant le duel des personnages vivants, ce qui caractérise bien, comme je l'annonçais, la dernière étape de mon évolution.

J'ai écrit *la Danse devant le miroir* à Coin-sur-Seille, pendant l'été de 1913. Mon unique but, en composant cette pièce, était de me donner le plaisir de triompher d'un sujet qui semblait me défier, mais je n'avais aucunement l'intention de la faire jouer. Cependant le bruit se répandait que j'étais l'auteur d'une œuvre nouvelle et MM. Hertz et Coquelin me la demandaient par dépêche pour l'Ambigu dont ils voulaient faire un théâtre littéraire. L'homme d'action que je suis se résigne difficilement à rester inactif lorsqu'on lui propose une entreprise, et *la Danse devant le miroir* a été le morceau d'ouverture du Nouvel-Ambigu.

Depuis le *Coup d'aile* joué en 1906, je n'avais rien fait représenter. Après sept ans de silence, j'aurais dû être classé parmi les vieux chevaux de réforme. Il n'en était rien. MM. Hertz et Coquelin n'avaient pas été seuls à me demander *la Danse*. Je n'avais, pour lui faire un sort, que l'embarras du choix. On attendait avec beaucoup de curiosité et de bienveillance l'œuvre qui allait sortir de ma longue méditation. Quant à moi, j'étais absolument convaincu que j'apportais un ouvrage nouveau. De *l'Amour brode*, je n'avais conservé que quelques passages glanés par-ci par-là. Le changement de titre indiquait bien une orientation différente. J'avais débaptisé les anciens personnages pour me déshabituer d'eux. De la première à la dernière scène, tout était neuf. Bien entendu, j'avais mis mes directeurs au courant du passé, et ils partageaient ma conviction qu'on pouvait considérer comme négligeable le peu qui en restait. Mon interprète, Mme Simone, qui connaissait *l'Amour brode* dans ses moindres détails, était du même avis. J'étais d'ailleurs convaincu que je commettrais une maladresse en évoquant, à propos de *la Danse*, le souvenir fâcheux d'une pièce jouée trois fois, vingt ans auparavant, devant des banquettes vides, et qui devait être parfaitement oubliée. Eh bien, le soir de la générale, trois répliques de *la Danse* n'avaient pas été échangées sur la scène, que toute la salle avait reconnu *l'Amour brode*. La maladresse était précisément de n'avoir pas averti le public, désormais distrait, préoccupé de sa découverte et flairant une déception. Pendant une partie de la soirée, le succès

sembla compromis, et puis, comme la pièce était solide et vaillamment défendue par Simone, la représentation se termina de façon brillante.

Quel abîme entre la presse de *la Danse* et celle de *l'Amour brode!* L'éloge, allant souvent jusqu'à l'enthousiasme, était à peu près unanime. Un assez grand nombre d'articles rattachaient *la Danse* à *l'Amour brode*, quelques-uns avec l'intention de nuire à *la Danse*. Nerveux comme on l'est le lendemain d'une première, j'écrivis aux journaux la lettre suivante :

« Il a été affirmé par différents critiques que *la Danse devant le miroir* n'était autre chose que *l'Amour brode* à peine modifié. Je désire donner à cette affirmation le démenti le plus formel. *La Danse devant le miroir* est une pièce complètement inédite, à part 30 ou 40 lignes. J'y développe, en effet, un sujet très voisin de *l'Amour brode*, mais avec un point de départ et des développements tout différents; en un mot, c'est une pièce autre. Pour le prouver rapidement, j'ai recours à un moyen simple. Grâce à l'accueil charmant de M. René Baschet, vendredi 30 janvier paraîtront simultanément dans *l'Illustration : La Danse devant le miroir* et *l'Amour brode*. On pourra juger. »

J'avais tort!... Aujourd'hui, après avoir relu sans passion les deux pièces, je n'hésite pas à l'avouer loyalement. Mais à l'époque où j'écrivais ces lignes, j'étais de bonne foi pour les raisons que j'ai exposées plus haut. Celui qui s'est donné la peine de penser à nouveau, pendant des semaines, une œuvre ancienne, en prend conscience de tout

autre façon que le spectateur d'un soir, auquel échappent bien des traits originaux qui modifient profondément le sens général d'un ouvrage.

Voici d'ailleurs quelques extraits d'articles qui prouvent que les modifications subies par *l'Amour brode* n'étaient pas tout à fait insignifiantes ; je les emprunte au commentaire dont *l'Illustration* accompagnait mes pièces.

« M. Robert de Flers, dans *le Figaro*, observe qu'en présence de *la Danse devant le miroir,* l'on dirait être parfois devant un Marivaux tragique et désespéré et que l'on songe aussi aux discussions passionnées de Perdican et de Camille :

« — Ce sont de magnifiques souvenirs qu'il nous est bien rarement permis d'évoquer. C'est la gloire de M. de Curel de nous en avoir fourni l'occasion. Sa nouvelle pièce, par la beauté de la matière, et la noblesse de la forme s'impose au respect de tous et à l'admiration de quelques-uns. Elle ne saurait conquérir la foule. Écrite pour une élite, elle demeurera la délectation des lettrés et des artistes assez délicats et assez patients pour goûter l'analyse des situations les plus complexes et des sentiments les plus obscurs. Mais le troisième acte contient des beautés si éclatantes que les yeux les moins clairvoyants en seront tout de même éblouis. »

« M. Jean de Pierrefon est élogieux avec enthousiasme dans *la Liberté.* Il pense que *la Danse devant le miroir* est peut-être l'œuvre la plus belle et la plus audacieuse de M. François de Curel :

« — Lui seul pouvait l'écrire, lui seul possède

assez de grandeur d'âme et de génie pour hausser à ce diapason l'amour et ses douceurs, ses folies et ses caprices. Et ce sera l'honneur du critique un jour de l'avoir compris et admiré.

« J'ai eu dans cette pièce, comme dans toute son œuvre, l'impression d'être transporté dans une humanité supérieure, j'ai songé à ce temps dont parle Baudelaire où la nature, en sa verve puissante, façonnait des êtres magnifiques et neufs dont les sentiments croissaient avec la vigueur des forêts.

« Comprenez bien ce que je veux dire : les êtres que nous présente François de Curel possèdent en eux, jaillissante et fraîche comme au premier jour, la sève qui coule appauvrie dans nos veines. Quand ils disent : j'aime, ce mot brûle comme un midi tropical, quand ils jouent et s'abandonnent au plaisir, l'on croit assister à des marivaudages de lions.

« Cet agrandissement de la personne humaine que Barbey d'Aurevilly obtenait en se dressant sur ses ergots, Louis XV en cambrant sa fière petite taille, François de Curel le donne sans effort par le jeu naturel de son âme.

« Seulement, par une sorte de naïve audace que les vrais hommes de génie possèdent seuls, il place ses héros dans la vie moderne. Il les habille avec nos vêtements. Il les jette dans notre société. Par tout l'extérieur ces personnages sont de notre temps et nous avons une tendance à les assimiler aux fantoches qui vivent autour de nous.

« Alors que nous les voyons agir, penser, souffrir

sous les impulsions de cette âme d'outre-temps que nous avons perdue, notre âme à nous, pâle et usée qui n'a plus ni fraîcheur ni vigueur, se trouble et ne se reconnaît plus. Et notre malaise est d'autant plus grand que M. François de Curel, par une audace ingénue qui ferait sourire si elle n'était sublime, ose placer sur ce plan primitif des sentiments, qui sont des sentiments atrophiés, fabriqués, des sentiments artificiels d'homme du monde, honneur, dignité, amour-propre, des délicatesses et des caprices de jeune fille romanesque qui s'affine sur l'amour. Oui, l'auteur de *la Fille sauvage* ne craint pas de prendre la fine matière des *Romanesques,* des *Caprices de Marianne,* ou des *Surprises de l'amour* et d'en faire sa chose à lui, sans changer un mot à sa manière. Et ainsi nous obtenons ce magnifique pendant à *la Fille sauvage* que l'auteur s'est plu à nommer *la Danse devant le miroir* mais que je voudrais appeler, pour qu'on la saisisse mieux dans son œuvre, *la Fille civilisée.*

« M. Joseph Galtier estime aussi, dans *Excelsior,* que c'est là une œuvre très rare et très haute :

« — Elle nous touche au plus profond et au plus vif de nous-mêmes. L'auteur veut que nous regardions au delà de l'anecdote, de la fable qu'il nous expose et que nous réfléchissions sur le drame qu'il nous soumet. Il y a réussi. J'ai rarement eu, au théâtre, une si noble émotion. Mais je reconnais que *la Danse devant le miroir* n'a rien de commun avec la production dramatique ordinaire, et ne ressemble pas à ce que le public est habitué à aller entendre au théâtre. Elle fait

moins songer à une pièce qu'à un exercice admirable de spéculation psychologique ; elle n'est pas cependant une pure construction de l'esprit; la sensibilité l'anime et la pare d'une vie magnifique.

« M. Abel Hermant constate, dans le *Journal*, que M. François de Curel a traité dans un grand style un thème où les vérités les plus générales prennent trop souvent les apparences de l'arbitraire et de la subtilité :

« — Il a forcé, à maintes reprises notre admiration, sans échapper toujours au danger d'étonner ou même d'irriter les spectateurs. Nous avons vu avec plus de curiosité que d'émotion ces deux personnages souffrir, se gêner l'un l'autre et soi-même et l'un des deux mourir au moment que nous pouvions espérer que le désir brutal, mais vrai, triompherait de l'amour toujours menteur. Mais nous avons eu le sentiment que l'on nous offrait une œuvre rare, belle jusque dans son mystère, nous avons entendu des répliques éloquentes et des mots que nous n'oublierons plus.

« M. François de Nion écrit, dans *l'Echo de Paris*, que M. François de Curel a traité ce sujet « dangereux » avec une autorité brillante que sert un style toujours digne de l'auteur *des Fossiles :*

« — Le dialogue est celui d'un Marivaux de notre temps ; au lieu du couteau à poudre qui étendait sur les joues ou la coiffure de douces blancheurs, ici c'est le scalpel qui ouvre et fouille des chairs sanglantes.

« M. Edmond Sée, employant dans *Gil Blas* une

image analogue, dit que M. de Curel a, cette fois, réalisé ce double prodige de nous montrer deux cœurs :

« — ... Absolument comme dans une salle de vivisection (si bien que nous les voyons palpiter et battre, que nous en saisissons les pulsations une à une) en même temps qu'il nous distrayait, nous — lorsque l'opération devenait trop cruelle — par la grâce et le charme si personnels, si spirituels souvent, des deux patients.

« Oui, ce démontage psychologique, cet incroyable travail d'analyse n'est pas tout. Et pour comprendre et surprendre tous les détails de cette immédiate intervention chirurgicale tentée par un grand écrivain de théâtre sur l'âme de ses héros, nous nous intéressons néanmoins à ces héros eux-mêmes absolument comme si nous les avions connus depuis longtemps, avant leur entrée dans la clinique et comme si rien de leur vie, de leur situation mondaine, de leur entourage, ne nous demeurait caché. N'est-ce point d'un art quasi-miraculeux ? Puis, au dénouement, tandis qu'on ne l'attendait plus, tellement on était occupé à regarder cet homme et cette femme jouer la plus frémissante, la plus tragique des parties, voici *l'Idée...* L'Idée génératrice de l'œuvre qui apparaît, semble planer quelques instants comme un grand oiseau mystérieux sur ce couple, puis s'abat doucement, doucement sur eux, les caresse de l'aile !... Et s'envolant alors à nouveau, les laisse un peu transformés, un peu grandis, un peu différents d'eux-mêmes et de nous autres ; à demi sortis du royaume des vivants

et des humains et prêts à entrer dans un plus mystérieux royaume.

« M. Guy Launay (Léon Blum) dans *le Matin* qualifie cette pièce de marivaudage ibsénien :

« — On n'en suit pas la marche sans effort, ni parfois sans résistance ; mais il porte la marque de M. de Curel, c'est-à-dire d'un des deux ou trois hommes qui ont apporté à notre théâtre un ton, des thèmes, des caractères neufs. La pensée et l'expression demeurent empreintes de cette noblesse qui emporte le spectateur à son niveau, et lui laisse comme un sentiment de reconnaissance. On a écouté avec recueillement. On a salué d'applaudissements réels le dernier acte où la pureté de l'inspiration est la plus sensible, où l'éloquence s'élève le plus haut... »

Sous la rubrique : *Silhouettes de ce temps*, Léon Daudet écrit dans *l'Action française :*

« L'auteur de *la Danse devant le miroir* que représente en ce moment le théâtre de l'Ambigu, passe à bon droit pour le premier auteur dramatique de ce temps. Il est le seul qui sache objectiver, rendre accessibles aux sens, les conflits d'idées, et ouvrir de brusques, d'éblouissantes communications entre les jeux de l'âme et le monde extérieur. La vieille antinomie du rêve et de l'action habite ses personnages, mais il semble conclure à l'action en nous montrant les échecs du rêve. *L'Invitée,* — d'une si intense mélancolie, — *le Repas du lion* — satire farouche des essais en vue de la pénétration des classes, — *les Fossiles* — où sonne un accent neuf de comédie amère, — *la Nouvelle*

Idole — où l'essor de la science est confronté à celui de la foi, — *la Fille sauvage* — étude sur la formation rapide d'une personne par les milieux, — *le Coup d'aile* — analyse curieuse et puissante de l'héroïsme. Dans plusieurs de ces pièces, l'auteur, parti pour une démonstration, est saisi par la complexité naturelle de la vie et s'arrête au carrefour de plusieurs chemins. D'où un certain étonnement chez le spectateur qui a l'habitude au théâtre des solutions totales et définitives et généralement arbitraires ou fausses. Les thèmes de François de Curel sont actuels, mais fort au-dessus des intelligences moyennes qui composent en général la recette..... J'assistais, voici déjà quelque quinze ans, à la répétition générale de *la Nouvelle idole* chez Antoine. A un moment donné, un récit de douleur et d'espérance fait par un des protagonistes nous parut si pressant et si juste, que l'émotion déborda. Les Parisiens se demandaient quel frisson les prenait ainsi à la gorge. C'était le génie, ce frisson. Il n'est pas communiquable ni communiqué dans toutes les pièces de François de Curel, mais il est sous-jacent dans presque toutes, visible et sensible comme le printemps sous les dernières menaces de l'hiver. »

Voici comment s'exprime M. Henry Bidou dans *le Journal des Débats :*

« Imaginez qu'un homme prenne conscience qu'on aime en lui un héros qu'on y voit ; ne voudra-t-il pas ressembler à celui qui est aimé sous son nom? On l'imagine sublime et on l'aime : ne va-t-il pas soutenir ce sublime pour être aimé?

Telle est la magnifique et sincère comédie de l'amour !

« Vous connaissez maintenant la pièce de M. de Curel ou du moins les principes de cette pièce. Voiçi maintenant les faits. Je croirais volontiers que ces faits se sont d'abord présentés à l'auteur et que les maximes ont été découvertes comme une conclusion. Ainsi s'expliquent la cohésion et la force de l'ouvrage. Les pièces dont l'énoncé est préconçu ont un air guindé et géométrique. Ici, au contraire, l'angoisse de la vie fait palpiter chaque réplique. Si la pièce n'est pas sans un air de géométrie, il vient de son extrême précision. Deux petits personnages vivent devant nous, en une soirée, tout le drame éternel, nécessaire, renouvelé par chaque couple d'amants. Imaginez un rouage immense et compliqué dont le mouvement est répété par un rouage plus petit : celui-ci étonnera par sa minutie et sa délicatesse. La pièce de M. de Curel a parfois donné ce sentiment : cette montre répétait l'horloge de l'univers.

. . . .

« Tel est ce drame singulier où l'invraisemblance dissimule la vérité profonde ; quatre revirements chez Paul, six ou sept chez Régine, sont déterminés par des causes subtiles et sûres qu'un rien dérangerait ; mais cette anecdote filée s'éclaire, comme d'une changeante lumière, des jeux variés du mensonge et de la sincérité. Leurs rayons alternés éclairent et transforment ces pauvres visages humains convulsés par l'amour. Ils mentent, ils dissimulent, ils se composent, ils redeviennent vérita-

bles ; et leur mensonge est vrai, et leur sincérité est comme un rôle appris. Ils aiment ! l'amour ne connaît ni vrai ni faux ; c'est un magicien puissant qui anime des reflets et qui s'exprime par toute chose. Un prestige fugitif lui sert à peindre et il cache d'un masque son visage. Il n'empêche pas seulement les amants de s'apercevoir, il supprime leurs traits, il les défait, il leur substitue sa face variable ; et celui qu'il a privé de ressemblance ne retrouve sa figure que dans l'immobilité de la mort. L'aventure compliquée de Paul et de Régine, éternellement agités, ne pouvait se conclure que par cet unique repos. »

Les spectateurs, ainsi que le prévoyaient les plus chauds admirateurs de *la Danse,* ne goûtèrent qu'à demi à ma pièce. Elle est une horlogerie dont les rouages engrènent avec tant de précision qu'il faut une extrême attention pour en suivre le jeu. Cette attention est un travail au cours duquel la moindre négligence fait que le système paraît détraqué. Le public, placé dans l'alternative de fournir un effort intellectuel, ou de ne rien comprendre, n'était pas à son aise. Cependant il venait, et par moments, la situation des deux amants l'empoignait. Le jeu si parfaitement intelligent de Simone et les élans passionnés de Garry empêchaient l'attention de trop se fatiguer. Et puis, il y a dans Paris des gens cultivés dont l'esprit peut sans douleur s'intéresser à un drame de pensée. Grâce à toutes ces raisons le sort de *la Danse devant le miroir* n'a pas pas été trop malheureux. Devant mon marivaudage à feu et à sang, Sarcey s'était écrié :

« Un public français n'admettra jamais, non, jamais, jamais ! des marivaudeurs pareils !... » Eh bien, *l'Amour brode* a eu trois représentations, *la Danse* en a eu cinquante-cinq... Il y a tout de même progrès !...

LA DANSE DEVANT LE MIROIR

Pièce en trois actes, représentée pour la première fois, le 17 janvier 1914, au Nouvel-Ambigu.

PERSONNAGES

PAUL BRÉAN, 26 ans	M. CL. GARRY.
RÉGINE, 22 ans	Mmes SIMONE.
LOUISE, 35 ans	A. MÉGARD.
MARIE, femme de chambre.	TALOUR.

En octobre 1893, l'Amour brode *avait été interprété à la Comédie-Française par MM. Le Bargy, Féraudy, Mmes Brandès, Pierson, Amel.*

LA DANSE DEVANT LE MIROIR

ACTE PREMIER

A Paris, de nos jours. Chambre à coucher de Régine. Lit défait sur lequel est ramenée la couverture piquée. Désordre matinal d'un appartement féminin. Par une porte entr'ouverte, on aperçoit dans le cabinet de toilette un bout de la baignoire et la moitié d'une chaise sur laquelle s'égouttent des serviettes fripées. Au dehors, temps gris et brumeux du mois de mars.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉGINE, LOUISE, entrant.

Mince, fine, jolie, avec un type étrange, Régine est tassée dans un fauteuil devant la cheminée. Elle a beaucoup pleuré pendant la nuit, et se tamponne encore de temps en temps les yeux avec son mouchoir. La flamme du foyer éclaire son visage de vingt ans, morne et désolé. Entre Louise. C'est une femme de trente-cinq ans, figure intelligente et gaie, mais en ce moment bouleversée par une vive émotion. Elle est vêtue d'un peignoir et tient à la main un journal.

LOUISE, tendant le journal à Régine.

Régine, quel triste bonjour je t'apporte ! Tiens, vois ce que je lis dans le *Matin*.

RÉGINE, sans lever la tête, repoussant d'une main le journal

Oh ! ce qu'on lit...

LOUISE, insistant pour lui faire accepter la feuille.

Voyons, regarde !... Une chose horrible !... J'ai le cœur serré... et toi... toi surtout !... Sois forte !... (S'apercevant que Régine se trouve dans un état lamentable.) Mon Dieu, tu as pleuré?... Tu pleures !... Tu sais déjà ?...

RÉGINE

Rien !... Laisse-moi !...

LOUISE

Hier, à cette matinée chez les Frécourt, tu as dansé avec lui.

RÉGINE, nerveusement.

Ah ! tu m'assommes, avec ton M. Bréan !... Oui, j'ai dansé, beaucoup dansé, et avec lui, naturellement! Eh bien, sois tranquille, ni lui ni d'autres ne me feront plus danser!

LOUISE

Vous ne faisiez pas que danser, vous causiez, et quels regards vous échangiez !... De mon coin je vous observais... Tout de suite j'ai deviné qu'entre Bréan et toi se passait quelque chose de grave... Mais ce qui est arrivé... non, jamais, jamais, je n'aurais cru !...

RÉGINE

Ce qui est arrivé... D'où le sais-tu ?... Qui te l'a dit ?... Pas ton journal, je suppose ?

LOUISE, embarrassée, craignant à présent de montrer le journal.

Mais toi-même... Cette pauvre figure défaite... tes larmes...

RÉGINE, se jetant à son cou.

Oui, j'ai un affreux chagrin !... Je t'en supplie, viens à mon secours, protège-moi contre cet infâme!

LOUISE

C'est de Bréan que tu parles ?... Le malheureux !...

RÉGINE

Ah ! l'ignoble individu !... Comment ai-je pu l'aimer à en perdre la tête !... Cela te va bien de le défendre, toi sa complice!... Oui, parfaitement, complice !... Orpheline, seule au monde à vingt-deux ans, je n'avais que toi pour me diriger... Je tombais bien !...

LOUISE

Ne t'ai-je pas avertie que de fâcheuses histoires couraient sur le compte de Bréan ?... Qu'il était en train de perdre sa fortune, faisait une fête insensée, tout, enfin ?...

RÉGINE

Mais tu avais soin d'ajouter qu'il ne fallait pas se détourner de lui : une œuvre de rédemption à remplir !... Être son ange gardien ? Merci !...

LOUISE

En dépit de ses égarements, j'étais certaine que Bréan, de son côté, t'aimait passionnément... Je ne suis pas une apprentie, je distingue cela du premier

coup d'œil, et je trouvais sage de fixer ton attention sur un homme certainement épris de toi, car tu es tellement nerveuse, tu as l'emballement si facile...

RÉGINE, *ironique.*

Que je me jetterais à la tête du premier venu ?...

LOUISE

Non, mais tu serais à l'occasion d'une imprudence extrême. Toute petite fille déjà tu tombais facilement amoureuse des hommes qui s'amusaient de tes coquetteries d'enfant, et tu le montrais sans l'ombre de pudeur. Avec une imagination pareille on est capable des coups de tête les plus extravagants. Enfin je raisonnais comme une romanesque cousine qui, pour son propre compte, a puisé bien des consolations dans les âmes de mauvais sujets. Cela me rendait pour Bréan d'une indulgence extrême. J'espérais que par lui tu aurais tôt ou tard la révélation du grand amour, celui qui remplit une existence... Pour nous autres femmes, c'est tout !

RÉGINE

Depuis des mois, Bréan devait bien voir que j'étais folle de lui, puisque tu t'en apercevais, toi !... Je n'allais pas à un thé, à une partie de tennis, à un bal, sans le voir accourir, esclave, en apparence, de mes moindres caprices... en apparence, car, en réalité, il s'obstinait à me refuser ce que, dans le secret de mon âme, je mendiais : l'aveu définitif qui

ferait de lui mon fiancé. Visiblement il me rendait tendresse pour tendresse ; tout, dans son attitude, dans sa façon de me parler, de me guetter, de me suivre, trahissait l'amoureux, et cependant il ne se déclarait pas... J'attendais... Je me desséchais... Rien, rien, rien!... Hier, dès mon entrée chez les Frécourt, il s'est, comme d'habitude, emparé de moi, et je n'ai plus vu que lui... Après quelques danses, il a manœuvré pour m'attirer dans un coin tranquille du jardin d'hiver, où je me suis laissée facilement conduire, espérant qu'il parlerait enfin... Un moment j'ai cru que je touchais au but... Après un silence émouvant, il m'a demandé si je me considérais comme vraiment heureuse ou si j'avais le sentiment que ma brillante jeunesse n'était qu'une étape vers un bonheur plus complet. J'ai répondu avec toute la malice dont j'étais capable que j'étais loin de me croire au comble du bonheur, et que j'attendais pour bientôt, pour tout de suite, des surprises qui me rendraient la vie mille fois plus douce... Vraiment je lui faisais la partie belle!... Il n'avait plus qu'à prononcer la phrase qui lierait nos deux existences... Mon cœur battait... Je baissais les yeux... Mais voilà que l'attente s'éternise... Le silence devient, sans qu'on sache pourquoi, quelque chose de tragique... Alors je me décide à lever les yeux... Nos regards se rencontrent... et qu'est-ce que je vois au fond des siens?... Une désolation sans bornes, une supplication d'accourir à son aide... J'ai, pendant une seconde, la vision d'un homme qui se noie et dont le regard s'accroche désespérément au vôtre...

LOUISE

Horrible!... Tu ne peux pas te figurer à quel point!...

RÉGINE

Horrible, non ; mais triste et ridicule... Bréan avait une distraction, et, s'il ne me parlait pas, c'est qu'il pensait à une autre femme; je ne tarderai pas à t'en donner la preuve. Moi, pauvre sotte, je profitais de son silence pour m'enfoncer dans une sombre rêverie et aboutir à des résolutions insensées... « Ce garçon-là, me disais-je, est rongé par un chagrin qu'il ne veut pas avouer... Si je ne vole pas à son secours, il est capable de périr misérablement, car je vois la mort dans ses yeux... et je ne lui survivrais pas. Il faut que j'aie le courage de nous sauver l'un et l'autre... Eh bien, c'est décidé, ce soir même je veux aller chez lui ! »

LOUISE

Aller chez lui !... Tu ne voyais donc pas le danger?...

RÉGINE

Dans de pareils moments, on s'en moque! Et tout à coup j'interromps Bréan qui racontait une banalité quelconque, et je lui demande : « Ce soir, après dîner, comptez-vous sortir?... » Lui,assez étonné, répond : « Après dîner, contre mon habitude, je resterai chez moi et me coucherai de bonne heure. Mais pourquoi cette question?... » Je souris mystérieusement, et passe à un autre sujet.

LOUISE

Tu y es allée ?

RÉGINE, avec une douloureuse ironie.

J'en viens, ma bonne Louise... Hier soir, au dessert, tu m'as vue quitter la table prétextant une migraine... Je suis montée dans ma chambre, j'ai fait semblant de me coucher, de tout éteindre, de dormir, pendant que tu t'habillais pour te rendre à un bridge chez ta vieille amie Berthe... A peine avais-tu quitté la maison, qu'à mon tour j'ai couru chez Bréan... Un domestique voulait m'empêcher d'entrer... je l'ai repoussé et me suis précipitée dans l'appartement, au hasard, droit devant moi. J'étais encore sous l'empire de mes pressentiments au point de me demander : « Est-il encore vivant ?... Est-ce que je n'arrive pas trop tard ?... » Au même instant je pousse une porte... Celui je que cherchais m'apparaît tenant sur ses genoux une fille à moitié nue... Je me suis sauvée sans savoir par où je passais, ni si je descendais l'escalier, ni si je demandais la porte au concierge. Tout à coup je me suis trouvée dans la rue, puis un instant après, ici, dans cette chambre, où j'ai passé la nuit à pleurer... Oh ! cette nuit !... Quel enfer !... Ose à présent dire que ton protégé n'est pas un ignoble individu !

LOUISE, lui présentant le journal.

Je répondrai quand tu auras lu ceci que tu n'as pas voulu regarder tout à l'heure.

RÉGINE

Il s'agit de lui ?

LOUISE

De lui !...

RÉGINE

Lis, toi, je n'en ai pas la force...

LOUISE, lisant.

Cette nuit, un jeune homme très apprécié dans la haute société parisienne, M. Paul Bréan, s'est jeté dans la Seine près du pont de la Concorde. Des pêcheurs l'ont saisi au passage au moment où le courant l'emportait le long de leur barque. Il avait perdu connaissance, mais, à l'heure où nous mettons sous presse, nous apprenons qu'il est complètement hors de danger. Les motifs de cet acte désespéré ne sont pas bien connus. On parle d'un chagrin d'ordre intime, on dit aussi que le jeu et la fête à outrance avaient gravement compromis la fortune de M. Bréan.

RÉGINE

Je ne rêvais donc pas lorsque je voyais l'agonie au fond de ses yeux !...

LOUISE

T'expliques-tu mon saisissement lorsque tu m'as dit que ses regards s'accrochaient aux tiens comme ceux d'un noyé que le flot engloutit...

RÉGINE

C'est épouvantable !... Songe au supplice du malheureux obligé de flirter avec moi et condamné à mort !... Pendant que nous dansions et que je fai-

sais la gentille, son regard fixe contemplait, j'en suis certaine, par-dessus mon épaule, l'autre...

LOUISE

L'autre ?

RÉGINE

Celle que j'ai vue !... (Entre une femme de chambre.)

SCÈNE II

RÉGINE, LOUISE, MARIE

MARIE, à Régine.

M. Bréan désire parler à Mademoiselle.

RÉGINE, affolée.

Lui !... Non !... Non !... Jamais !... (Se calmant un peu.) Qu'en penses-tu, Louise ?... Non, n'est-ce pas ?...

LOUISE, très perplexe.

Je suis prise au dépourvu... Donner un conseil lorsqu'on ignore tout !... Comment veux-tu ?...

RÉGINE

Venir ainsi !... Enfin, Marie, a-t-il ajouté quelque chose... dit pourquoi cette visite à une heure pareille ?...

MARIE

Non, Mademoiselle... Il est si pâle... si tremblant... Il fait pitié !...

RÉGINE

Vous savez ?...

MARIE

Oui, Mademoiselle. Le concierge, en montant le courrier, m'a fait lire l'accident sur un journal...

LOUISE, dans un élan de miséricorde.

A ta place... (Elle s'interrompt, hésitante.)

RÉGINE, impatientée.

A ma place ?...

LOUISE

Non, c'est trop délicat !... Suis ton inspiration !

RÉGINE, prenant une décision.

Marie, priez M. Bréan d'attendre... Quand je sonnerai, vous le conduirez ici.

MARIE

Bien, Mademoiselle. (Elle sort.)

RÉGINE

Quel inconvénient y a-t-il à le recevoir ?... Il n'est pas dangereux, puisque je sais qu'il ne m'aime pas...

LOUISE

Où prends-tu qu'il ne t'aime pas ?... Oui, l'autre !... Eh bien, ma chère, cela ne prouve rien, absolument rien !... Je puis l'affirmer, car j'ai passé il y a deux ans par une aventure pareille...

RÉGINE

Tu as surpris un amant avec une créature ?

LOUISE, modestement.

Non, c'est un amant qui m'a prise en flagrant délit. Jamais il ne m'a pardonné, l'ingrat!... et c'est lui que j'aimais !

RÉGINE

Je ne suis pas près de pardonner à Bréan.

LOUISE

Tu n'as rien à pardonner, il ne t'a pas offensée. (Sursaut de Régine.) Oh ! tu as beau bondir !... Il n'est pas ton fiancé, vous n'avez pas échangé le moindre aveu, ni pris d'engagement d'aucune sorte. Il t'a plu de débarquer chez lui sans crier gare et tu lui en veux de ce qu'il avait disposé de son temps... Vrai, tu n'en as pas le droit !...

RÉGINE, avec mélancolie.

Que tu fais bien comprendre à quel point la raison se moque du cœur !

LOUISE

Bréan ignore quelle tendre inquiétude t'entraînait chez lui et rien ne te force à l'en informer.

RÉGINE

On m'arracherait plutôt la langue !...

LOUISE

Vous appartenez au même monde, vous êtes

bons camarades !... Il vient te conter ses peines... Montre-toi compatissante et affectueuse... Quoi de plus naturel ?

RÉGINE

La belle chose que d'avoir le cœur libre !... Au moins, on voit clair !... Enfin, merci !... Grâce à toi, je reprends mon assiette !... (Embrassant Louise.) Va-t'en, chérie !... Je sonne !... (Pendant qu'elle sonne, Louise se dirige vers la porte.) Reviens dès qu'il sera parti...

LOUISE, souriant.

Sans perdre une seconde !... (Elle sort. Restée seule, Régine va fermer la porte du cabinet de toilette, jette sous la couverture du lit quelques linges qui traînaient, va devant une glace et commence à se poudrer la figure. Au même instant on frappe à la porte. Elle se retourne vivement.)

RÉGINE

Entrez !

SCÈNE III

RÉGINE, PAUL

Paul paraît ; environ vingt-six ans, très pâle et défait.

RÉGINE, allant à lui, pleine de sollicitude.

Ah ! mon ami, quel horrible réveil !... Nous avions causé si gaiement hier, et ce matin j'ouvre un journal et je tombe sur la fatale histoire !... Comment vous trouvez-vous ?... N'avez-vous pas été blessé ?...

PAUL

Si... Au côté... Les braves gens qui m'ont tiré de l'eau n'ont pas déchiré que mes vêtements... Mais ce n'est pas grave... La plaie a été lavée, la peau recousue... Mon plus gros risque est d'avoir gagné une pneumonie... Cela se déclarera ce soir ou demain.

RÉGINE, lui poussant un fauteuil.

Et moi qui vous laisse debout!... (Il s'assoit.) Que vous êtes pâle!...

PAUL

Comme vous êtes gentille de vous inquiéter ainsi!... Rien que de vous voir, je me sens renaître, après m'être senti mourir!...

RÉGINE

En arriver là!... Vous!... Pourquoi?...

PAUL

Ruiné!... Il ne me reste rien... A la lettre!... Pas de quoi dîner ce soir!...

RÉGINE

Qui l'aurait pensé?... Vous alliez si rondement dans la vie!...

PAUL

Oui, je faisais assez bonne figure... par malheur, j'ai raté ma sortie... C'est à recommencer!...

RÉGINE

Ah! taisez-vous!... A peine avez-vous repris

connaissance que vous accourez chez une amie, n'est-ce pas signe que vous comptez sur elle et que tout espoir n'est pas perdu ?... Ruiné !... La belle affaire !... On travaille !...

PAUL

Travailler !... Un homme du monde, bon à rien !... Qui voudrait l'employer ?...

RÉGINE

On met ses amis en campagne... Précisément j'ai un oncle, grand industriel... Dans ses bureaux il y a des jeunes gens par douzaines... Ce matin même je le verrai.

PAUL

Monsieur votre oncle me collera sur un escabeau, devant un pupitre, avec deux mille francs d'appointements...

RÉGINE, souriant.

Pour commencer... Plus tard il y aura de l'augmentation !...

PAUL, ironiquement.

Et une gratification au premier janvier !... Ne vous moquez pas, Mademoiselle, l'heure est mal choisie... J'ai eu la fortune, la grosse fortune, je l'ai perdue, et sans elle je ne puis pas vivre...

RÉGINE

Parce que ?...

PAUL

Parce que cette fortune autorisait des ambitions auxquelles je n'ai pas la force de renoncer.

RÉGINE, souriant.

Ambitions? N'est-ce pas plutôt espérances que vous voulez dire?...

PAUL

Plutôt, oui...

RÉGINE

Et encore, parler d'espérances quand on tient la réalité!...

PAUL

Je ne comprends pas!...

RÉGINE

N'est-ce pas une palpable réalité qui se prélassait sur vos genoux hier soir?...

PAUL, avec un léger accent de triomphe.

Voilà!... Je l'aurais juré!... La visiteuse qui est entrée chez moi de force, c'était vous!...

RÉGINE

Ne m'aviez-vous pas reconnue?

PAUL

Comment vous reconnaître?... Un cri, la porte violemment refermée, vous étiez déjà loin!... Dans

l'antichambre, le domestique, ahuri de n'avoir pas su vous barrer le passage, bafouillait quand on voulait tirer de lui un signalement.

RÉGINE

Et pourtant vous juriez que c'était moi !... Où puisiez-vous une certitude aussi complète ?

PAUL, embarrassé.

J'ai deviné... Deviner c'est comprendre sans raisons.

RÉGINE

Deviner c'est avoir de si nombreuses raisons de comprendre qu'on peut se passer de voir... Ainsi fîtes-vous !

PAUL

Mademoiselle !

RÉGINE

Vos raisons, elles sont évidentes : vous aviez la fatuité de croire que je vous aimais. Alors, qu'une inconnue vienne chez vous le soir, à l'improviste, en se cachant : C'est Régine ! Ce ne peut être que Régine ! Et, en effet, j'étais la visiteuse !... Mais où vous êtes dans l'erreur, c'est quand vous imaginez que j'étais entraînée par une irrésistible passion.

PAUL

Il serait plus généreux de m'apprendre en deux mots le motif de votre visite.

RÉGINE

Quand vous m'aurez appris le motif de celle que vous me faites en ce moment.

PAUL

En y mettant un peu de bonne volonté vous pourriez si facilement le découvrir.

RÉGINE

J'ai d'abord supposé que vous veniez confier vos peines à une camarade... Je trouvais cela très naturel et je vous accueillais de tout cœur... Vous m'avertissez que je me trompe... Vous n'êtes pas à la recherche d'un moyen de salut... Vous repoussez les conseils, vous ne voulez pas vivre... Alors, j'ai le droit de poser ma question : Que venez-vous faire ici?...

PAUL

Vous dire adieu...

RÉGINE

Nous avons passé la journée d'hier ensemble... Votre funeste résolution était prise, ne cherchez pas à le nier, je l'ai lue dans vos yeux, et pourtant vous n'avez pas songé à me dire adieu...

PAUL

Adieu pour toujours au milieu d'un bal!...

RÉGINE

Il y a des couples qui, tout en valsant, jurent de s'aimer jusqu'à la mort; pourquoi serait-il malséant

de dire un éternel adieu en valsant?... Mais, au fait, où étiez-vous pendant le bal?... Pas avec moi, je le garantis!... J'étais seule, ah! prodigieusement seule, entre les bras de mon danseur!... Où vous étiez?... Le beau mystère!... Auprès de celle que deux heures plus tard j'ai surprise avec vous... Votre mauvais génie!... La femme qui a causé votre perte, qui vous a ruiné, qui maintenant vous abandonne et pour laquelle vous mourez!...

PAUL, stupéfait.

Je meurs, moi, pour la fille d'hier?... Celle que vous avez vue?...

RÉGINE

N'est-ce pas évident, voyons?...

PAUL

Et voilà ma fin racontée par vous!... (Éclatant d'un rire douloureux.) Je meurs pour la môme Chausson, qui m'a ruiné, et que le premier venu peut s'offrir avec un louis, chaque soir, entre dix heures et minuit, au promenoir du Moulin-Rouge. Non, l'idée est vraiment cocasse et si la nouvelle ne sortait pas de votre bouche, je rirais de bon cœur!...

RÉGINE

Alors, comment expliquer la présence de cette créature chez un désespéré?

PAUL

J'étais décidé à ne pas revoir le matin... C'est

très long, à mon âge, très long et très pénible à passer, la dernière soirée... On a besoin de s'étourdir... J'avais réuni chez moi la Môme Chausson et du champagne... Tout ce qui grise!...

RÉGINE

Ainsi, votre résolution de mourir, aucune femme n'y est pour quelque chose?...

PAUL

Je n'ai pas dit cela.

RÉGINE

Vous affirmez presque le contraire, puisque vous prétendez qu'avec votre fortune ont sombré des espérances auxquelles vous ne voulez pas survivre...De si chères espérances laissent entrevoir une femme.

PAUL

Et la femme c'est vous!... Oui, c'est pour vous que je meurs, parce que je vous aime passionnément et que vous ne serez jamais à moi!...

RÉGINE

Vous mourez pour moi, mais vous vous consolez avec d'autres... beaucoup d'autres, si on en croit la renommée... Jamais votre nom n'a été cité devant moi sans qu'il fût mêlé à de scandaleux récits.

PAUL

Eh! qu'importe où se traînait mon existence... A partir du jour où je vous ai connue, votre image a rempli ma pensée...

RÉGINE, ironiquement.

Qui s'en serait douté ?...

PAUL

Je gardais le silence, parce que je ne voulais pas, lorsqu'il s'agissait de vous, avoir l'air d'un coureur de dot à la piste d'une riche héritière.

RÉGINE

Vous étiez mon compagnon de tous les instants : n'avez-vous jamais réfléchi au danger que je courais ?...

PAUL

Danger ?...

RÉGINE

Oui, danger de souffrir...

PAUL

Souffrir, vous ! par moi !...

RÉGINE

Si, à l'heure qu'il est, vous étiez au fond de la Seine... Ah ! tenez, je ne veux pas y penser !... Comme douleur, comptez-vous pour rien ma fuite hors de votre maison et la nuit que je viens de passer dans une crise de rage et de sanglots ?... C'est stupide à moi de vous raconter cela... Tant pis ! Au moins vous comprendrez le mal que vous avez causé... Et, puisque j'ai commencé, rien ne m'empêche plus de répondre à votre question... Ce que j'allais faire chez vous ?... Me donner !... Je comptais fermement sur votre amour, je sentais que vous

étiez en détresse et qu'il fallait renoncer à l'espoir de vous arracher un aveu... Alors, voilà!... J'ai couru vers vous pour m'offrir, avec la confiance que je vous apportais le bonheur. J'étais fière de vous sacrifier mes préjugés et ma pudeur, de me mettre hors la loi... L'église et la mairie viendraient après... L'amour d'abord ! J'arrivais l'âme débordant de joie !... et je vous trouve avec la môme Chausson... Oui, je sais ce que vous allez dire... Je n'ignore pas que chez les hommes le corps et l'âme ont chacun leurs préférences, l'un rampe, l'autre plane, l'un s'amuse à droite, l'autre soupire à gauche... Votre âme, bien entendu, m'appartenait tout entière !... Je suis une jeune fille qui a beaucoup lu...

PAUL

Mais peu vécu... Vous n'avez pas appris que l'amour, après nous avoir emportés dans le ciel, glorieux et purs comme des anges, nous précipite soudain sur le sol, changés en fauves exaspérés, et que, dans ce délire où l'animal succède au dieu, nous trouvons une âpre et triste volupté à traîner dans la fange le dieu qui n'a pu rester maître de nous...

RÉGINE, souriant.

On ne peut pas reprocher à un homme d'avoir le vertige à des hauteurs où les étoiles chancellent... Oui, la nuit, levez les yeux, toujours vous verrez tomber une étoile...

PAUL

Jamais vous ne la ramasserez dans la boue !... Et

moi, hélas! dès que je m'éloignais de vous, je roulais si bas, si bas, que, revenu près de vous, j'osais à peine lever les yeux du fond de mon abjection... C'est aussi une raison pour laquelle je taisais mon amour : je me trouvais indigne!... Ah! par pitié, avant de me condamner, représentez-vous cette journée d'hier où j'ai agonisé, pour ainsi dire, dans vos bras... La mort était là qui me guettait... J'avais conscience que si je prononçais un certain mot vous alliez me retirer de l'abîme... Le désir de vous, l'horreur de la mort, unissaient leurs forces pour faire jaillir ce mot de mes lèvres... Il n'en est pas sorti; mais, dans cette effroyable lutte, j'ai véritablement sué une sueur de sang... Allez, si vous ne pouvez plus m'aimer, cela mérite, au moins, que vous m'estimiez un peu!...

RÉGINE

Ah! quand on entend de pareilles choses on ne marchande pas!... Paul, je vous aime plus que jamais!... C'est un bonheur de vous le dire! (Elle se penche vers lui dans l'attente d'un baiser qui ne vient pas.)

PAUL

Et le savoir est ma suprême consolation. Je n'entrerai pas, sans une parole amie, dans la nuit morne...

RÉGINE

Comment, encore ces visions sinistres!... Vous souhaitez donc aussi ma mort, car il vous serait impossible désormais d'aller dans l'autre monde

sans m'entraîner à votre suite... J'ai dit une parole qui nous lie pour toujours !...

PAUL, avec une ironie désespérée.

Pour toujours !...

RÉGINE

Je vous veux pour mari... M'acceptez-vous pour femme ?... (Elle lui tend la main.)

PAUL, sans prendre la main.

Il ne m'est plus permis de tendre la main vers une autre main, car ce serait pour mendier... Je suis un miséreux !... L'union que vous m'offrez, c'est le pain, le vêtement, l'asile... Mon adorée me faisant l'aumône !... Fi !...

RÉGINE

Mais ce c'est pas un foyer que j'offre : c'est moi, ma personne !... Je vous aime, vous m'aimez, et nous souffririons qu'une question d'argent nous sépare !... Mon Dieu, quand on a le cœur bouleversé par un sentiment profond, qu'un pareil débat paraît mesquin !...

PAUL

Ou plutôt déplacé, parce qu'il ne devrait pas avoir lieu... Un homme recevoir l'aide matérielle d'une femme !... Cela ne se discute pas !...

RÉGINE

Demandez-moi de renoncer à ma fortune si vous êtes trop orgueilleux pour la partager... je ferai

tout pour vous garder... Vous gagnerez ma vie avec la vôtre.

PAUL

Je suis incapable de gagner le pain d'un seul... Nous serions deux à mourir de faim ! Le mérite des gens de mon espèce, qui sont incapables de vaincre la misère, c'est d'avoir l'énergie de lui échapper par un saut dans la tombe.

RÉGINE

Vous serez venu rien que pour m'arracher mon secret puis l'ensevelir avec vous dans la tombe!... C'est insensé!... Vous nous immolez tous deux à un préjugé stupide. Et encore, ce préjugé, où trouvez-vous qu'on le subisse ?

PAUL

Nulle part. Quand on épouse on est nourri. C'est l'usage dans le meilleur monde. Ma méthode est différente... j'ai la prétention d'être seul juge de ce que mon honneur permet.

RÉGINE

Eh bien, si déshonneur il y a, déshonorez-vous carrément!... Croyez-vous que vous en sortirez diminué à mes yeux ?... Ah ! mon ami, jamais un crime commis par vous ne m'empêchera de vous voir en beauté, tant que je serai certaine de votre amour... Et moi, dites, si je me présentais devant vous flétrie, déshonorée, quel accueil me feriez-vous ?...

PAUL

Vous, flétrie, déchue?...

RÉGINE

Quel accueil, répondez?...

PAUL

Vous le demandez!... Grand Dieu, si vous veniez vous blottir dans mes bras, poursuivie par la foule, montrée au doigt, injuriée, comme je vous ferais un rempart de mon corps et que je vous emporterais avec furie dans une solitude où je ferais mes délices de votre honte!... Oui, vous indiquez un moyen, hélas le seul! que j'aurais de vous conquérir. Si je pouvais vous mériter par un dévouement inouï, je vous ferais mienne au prix de ma réputation, de mon sang!..

RÉGINE

Oh! c'est gentil, et que nous sommes près de nous entendre!... Posséder un paria, n'est-ce pas le plus beau rêve d'une âme jalouse?... Nous le faisons tous deux. Imaginez que nous soyons, vous et moi, repoussés par l'humanité entière, comme nous serions bien assortis l'un à l'autre. (Souriant.) Vous, Paul, vous êtes un peu paria, ce matin; quels états de service pourrais-je bien me donner pour vous rejoindre dans la défaveur universelle?... (A mesure qu'elle parle, la figure de Paul change d'expression. Son regard se détourne d'elle, il semble réfléchir.) Aidez-moi, voyons!... Mon expédition, hier, chez vous, ce n'est pas un acte édifiant... On pourrait en tirer parti...

PAUL, comme à lui-même.

Le fait est que... le premier venu qui vous entendrait... s'imaginerait...

RÉGINE, naïvement.

Toutes sortes de choses, n'est-ce pas ?... Lorsqu'on est une fois sortie des sentiers battus...

PAUL, dans une explosion de rire forcé.

Sentiers battus est charmant !... Vous avez des mots !...

RÉGINE

Qu'est-ce qui vous prend ?... Sans le vouloir, vous ai-je peiné ?...

PAUL

Pas le moins du monde !... Je m'amuse !... C'est très fort !... Ah ! vous êtes vraiment de premier ordre !... de tout premier ordre !... Avec quel art prodigieux vous m'avez amené à m'écrier : « Si je pouvais vous mériter par un dévouement inouï, je vous ferais mienne au prix de ma réputation, de mon sang... » Oui, j'ai promis là précisément ce que vous souhaitiez... Sans le savoir, j'ai pris un engagement et je suis homme à le tenir !... Mes compliments ! Désormais, vous voilà tranquille !...

RÉGINE

Compliments de quoi, et pourquoi tranquille ?

PAUL

Ne faites donc pas l'innocente !... Vous êtes pres-

sée d'aboutir à une solution... oui, pressée... pressée !... Je ne finasse pas, moi, je dis les choses telles que je les vois... Donc, pressée !... Aussi, je vous épargne les derniers frais d'éloquence. C'est juré!... Je vous épouserai...

RÉGINE, dans un cri de joie.

Vous m'épousez !... Vous consentez à vivre !... Ah ! que je suis heureuse ! (Elle lui offre son visage pour un baiser.) Mon fiancé !... (Il recule, comme épouvanté ; elle feint d'abord de prendre la chose en plaisanterie.) Vous êtes vraiment bien dégoûté, Monsieur !...

PAUL, durement.

Je suis ce que je dois être...

RÉGINE

Paul, je ne sais quelle idée saugrenue vous traverse la cervelle... A la minute même où vous prenez l'engagement d'être mon mari, vous m'offensez !... Que me reprochez-vous ?...

PAUL

De grâce, permettez-moi de partir... En arrivant, j'étais exténué, ce nouveau coup m'achève !... Je suis à bout de forces !... Demain, je resterai chez moi toute la journée... Promettez que vous viendrez me voir, et que, face à face, vous me direz la vérité, si douloureuse qu'elle puisse être... Je vous donne ma vie et mon honneur, j'ai le droit, en retour, d'exiger qu'on respecte ma dignité.

RÉGINE

En quoi l'ai-je blessée ?...

PAUL

En me prenant pour dupe !... A demain... (Il sort brusquement, laissant Régine atterrée.)

SCÈNE IV

RÉGINE, LOUISE

Paul à peine parti, entre Louise très pressée d'avoir des nouvelles.

LOUISE

J'accours... Dépêche-toi... Raconte !...

RÉGINE

Ah ! laisse-moi rassembler mes idées !... Je ne sais plus où j'en suis !... Il s'en va furieux... Je me demande ce qui l'exaspère.

LOUISE

Nous trouverons... D'abord, ce suicide, pourquoi ?...

RÉGINE

La misère...

LOUISE

On travaille au lieu de se jeter à l'eau.

RÉGINE

Sans doute, mais sa misère se compliquait d'autre chose : il m'aimait. Alors, si par son travail il avait

ramassé quelques sous, juste de quoi ne pas mourir de faim, il n'était pas sauvé pour cela, parce qu'il ne pouvait pas, avec de maigres appointements, prétendre à la main d'une milliardaire comme moi.

LOUISE

Qui l'en empêchait ? N'avait-il pas deviné ton inclination pour lui ?

RÉGINE

Si, mais sa fierté se révoltait.

LOUISE

Noble banalité !...

RÉGINE

A présent, comprends-tu que, m'aimant à la folie et sans espoir, il ait succombé ?

LOUISE, souriant.

En sorte qu'il s'est suicidé, moitié par misère, moitié par amour.

RÉGINE

Mets un quart de misère, trois quarts d'amour.

LOUISE, conciliante.

Si tu y tiens !... Par quel phénomène explique-t-il que, sur ses genoux, était assise une petite femme dévêtue, à un moment où il aurait dû penser exclusivement à toi ?

RÉGINE

C'était une femme à un louis, du Moulin-Rouge,

qu'il avait appelée pour se monter l'imagination, se griser, prendre congé de la vie, oublier les angoisses de la dernière heure.

LOUISE, riant.

Pour un louis, tout cela !... Et on prétend que tout augmente !...

RÉGINE

S'il est question de prix, c'est pour bien te montrer qu'il s'agissait d'une créature infime, rencontrée par hasard.

LOUISE

Passons l'éponge !... Ensuite ?...

RÉGINE

Je lui ai reproché son existence de noceur, le jeu, la fête, et tout ce qui s'ensuit... Le pauvre garçon a répondu avec une tendresse et une humilité si touchantes que, dans un moment d'enthousiasme dont je reste, après coup, stupéfaite, j'ai déballé mes secrets : que je l'aimais depuis longtemps et que j'étais allée chez lui avec des projets fous.

LOUISE, triomphante.

J'avais parié avec moi-même que tu le dirais... J'ai gagné !... Lui, naturellement, est tombé dans tes bras...

RÉGINE

Tu ne le connais guère !... Je lui demandais de m'épouser. Il a refusé net. En dépit de la morale courante, il prétend qu'un mari entretenu par sa

femme est déshonoré... Tu parles !... Exaspérée, j'ai répondu : « Déshonorez-vous carrément, je vous jure que mon amour n'en sera pas amoindri... Est-ce que, si je venais me jeter à vos pieds, flétrie, déchue, vous auriez le courage de me repousser ?... » Cette question a produit sur lui un effet déconcertant. D'abord, une explosion de sentiments exquis... Il voudrait que je fusse misérable et vilipendée pour être moins indigne de moi... Dans ma bouche, cela paraît un peu égoïste, mais, dans la sienne, c'était tendre et touchant au possible... Oui, s'est-il écrié en terminant, si je pouvais vous conquérir par un dévouement inouï, je vous ferais mienne au prix de mon honneur et de mon sang.

LOUISE

Sentiments admirables qui ne mènent à rien, puisque tu n'as besoin ni de son sang, ni de son honneur.

RÉGINE

Cette prodigalité de douces choses me faisait cependant un plaisir que je ne songeais pas à dissimuler... Mon contentement a mis le feu aux poudres. Soudain une idée méchante lui a traversé l'esprit et tu ne peux pas t'imaginer les gracieusetés qu'il m'a servies !... Ironiquement il m'a complimentée sur l'art prodigieux avec lequel je l'avais conduit au point que je souhaitais. Puis, sur le ton d'un homme qui fait un sublime effort de volonté, il a déclaré qu'il m'épouserait. « Soyez tranquille, je tiendrai mon engagement, » a-t-il répété comme pour me rassurer...

LOUISE

Rassurer contre quoi ?...

RÉGINE

Eh ! que sais-je ?... Il a prétexté qu'il se trouvait à bout de forces pour filer sans autre explication. Au moment de sortir, il m'a priée d'aller chez lui demain et de lui dire une bonne fois la vérité, si douloureuse qu'elle puisse être. C'est absolument fou !... Je n'ai pas menti une seconde... Pourquoi m'accuse-t-il de faire l'innocente et d'être pressée d'arriver à une solution ?

LOUISE

Il a dit pressée ?

RÉGINE

Dit et répété sur tous les tons... Il avait l'air, en prononçant ce mot, de trépigner sur moi.

LOUISE

J'y suis ! C'est simple comme bonjour ! Suppose que toi et moi prenions le thé chez une amie et qu'un monsieur bien informé raconte l'histoire suivante : « Le jeune Z... faisait la cour à Mlle X... Ils semblaient fort occupés l'un de l'autre, mais pas une parole décisive n'avait été échangée... Un beau soir, Mlle X... court chez le jeune Z..., résolue à tout. Elle surprend Z... en galante compagnie et s'éclipse. Le lendemain elle apprend que Z... est ruiné, a voulu se suicider, s'est raté, et reste sur le

pavé, misérable, ridicule, réduit à coucher sous les ponts. Que fait Mlle X... ? Sans hésiter, sans perdre une seconde, elle supplie Z... d'accepter sa main. Un point, c'est tout ! » Le monsieur bien informé se tait. Autour de lui, il n'y a qu'un cri...

RÉGINE

C'est que Mlle X... aime éperdument le jeune Z...

LOUISE

C'est que Mlle X... est grosse, qu'il faut un responsable et que, fine mouche, elle a jeté son dévolu sur Z...

RÉGINE, *poussant une longue exclamation.*

Oh !!! Comment n'y avais-je pas songé ?...

LOUISE

A ton âge, ce n'est pas ce côté de la question qui apparaît le premier... Bréan a plus d'expérience.

RÉGINE

Il met donc sur mon compte une énormité pareille ?

LOUISE

D'après ton propre récit, cela saute aux yeux... Votre entretien avait commencé de la façon la plus pacifique. Ce qui a tout gâté, c'est ta sacrée invention d'interroger Bréan sur l'accueil qu'il te réserverait si tu te jetais à ses pieds, flétrie, déchue... Dans ta

bouche ce n'était qu'une fleur de rhétorique, une fantaisie éloquente ; il en a fait le commencement d'un aveu et conclu qu'ayant commis une faute qui a des conséquences palpables, tu es allée chez lui pour racoler un père à ton futur enfant. Le coup a été terrible !... Pour lui, tu n'es que mensonge et fourberie !...

RÉGINE, furieuse.

Tais-toi !... Je t'arracherais les yeux !... Et t'écoutant on se demande si je ne suis pas vraiment une fille perdue à la chasse d'un mari... et cet imbécile de Bréan qui croit cela !...

LOUISE, riant.

Dame, tu n'es pas loin d'y croire toi-même, puisque te voilà furieuse tant mon récit a un air naturel.

RÉGINE

Furieuse, oui, parce qu'en ne montrant qu'un côté de l'histoire tu en fais une fable grotesque. Bréan, lui, a des raisons que les autres n'ont pas d'être clairvoyant.

LOUISE

Non, par exemple !... Songe au calvaire que vient de gravir ce malheureux, pense aux déceptions, aux tromperies, aux insultes qui l'ont réduit au désespoir. Après cela, peux-tu lui en vouloir d'être méfiant ?

RÉGINE

C'est donc en vain que, pendant des mois, il a vu dans mon regard la muette supplication d'une jeune fille implorant un trop discret ami, en vain que tout à l'heure je lui ai dévoilé le secret de mon âme, en vain que j'ai pardonné. Tout ce que j'ai imaginé de bon et de charmant pour le tirer d'affaire se retourne contre moi.

LOUISE

Une ingénue qui s'offre, qui va même s'offrir à domicile, n'est pas, tu l'avoueras, une ingénue de tout repos.

RÉGINE

Mais si on veut tout éplucher et trouver aux actes les plus touchants un motif intéressé, que dirons-nous de Bréan ? Qu'est-il venu faire ici ?... M'apporter un dernier adieu, prétend-il... Ah ! ouiche !... C'était hier, avant le plongeon dans la Seine, qu'il devait dire adieu... A présent qu'il a tâté du suicide, il n'a pas envie de recommencer. Gagner sa vie par son travail n'est pas non plus de son goût... Si tu avais vu sa tête lorsque j'ai parlé de lui trouver une occupation ! Reste alors une unique et suprême ressource : le mariage riche. Ma visite lui a prouvé que je suis une amoureuse capable de tout, même de l'épouser...

LOUISE

Puisqu'il refuse...

RÉGINE

Se faire prier est un coup de maître...

LOUISE

Il ne se fait plus prier dès qu'il croit te venir en aide.

RÉGINE

Un misérable qui se vend peut avoir son orgueil. Je ne serais pas infiniment étonnée, si, au fond, il se réjouissait de ma prétendue faute, parce qu'en acceptant ma fortune, il se crée des droits à ma reconnaissance.

LOUISE, tristement.

Dire qu'en ce moment il pleure devant son idole brisée !

RÉGINE

Oui, tout de même... Et je le déchire !...

LOUISE

Réfléchis à ce qu'il dépense d'héroïsme pour te racheter en se croyant dédaigné.

RÉGINE

Certainement, s'il fait cela, je ne l'aimerai jamais trop pour le dédommager de mes vilains soupçons... Mais le fait-il ? J'en doute... Oh ! je ne douterai pas longtemps... Je vois un moyen très simple de sortir d'incertitude... Pour Bréan, je suis dans une position intéressante. Soit ! Respectons son erreur... Il veut que demain j'aille chez lui : j'irai... Il exige une humble confession de ma faute : je me frapperai la poitrine. Je ferai semblant d'avoir été séduite...

LOUISE

Par qui ?...

RÉGINE

Il ne va pas réclamer le nom, j'imagine !

LOUISE

Encore faut-il que tu puisses expliquer pourquoi l'auteur du méfait ne le répare pas en t'épousant.

RÉGINE

C'est ma foi vrai ! S'il me posait la question, je serais collée ! Que répondre ?

LOUISE

Bah !... Le séducteur est marié...

RÉGINE, *avec une grimace.*

Cet homme marié, et, sans doute, plus très jeune, ne me plaît guère !...

LOUISE, *riant.*

Stupide enfant !

RÉGINE

Décidément, au lieu de me confesser, je brûle de me disculper...

LOUISE

Et combien j'approuve !

RÉGINE

Oui, mais tu oublies que Bréan refuse de m'épou-

ser s'il n'a pas la satisfaction de donner plus qu'il ne recevra. Qu'il soit mené par l'amour, l'orgueil ou l'intérêt, je n'en suis pas moins forcée de le maintenir dans l'illusion qu'il m'impose.

LOUISE

Tu veux donc à tout prix l'épouser ?...

RÉGINE

A tout prix, non, certes !... S'il n'est qu'un triste sire sous le masque d'un héros, je renoncerai à lui... pas sans larmes... enfin, je renoncerai... Mais rien ne prouve qu'il ne soit pas digne d'être aimé, et je lui ménage l'occasion de le montrer.

LOUISE

De quelle façon ?...

RÉGINE

Par sa douleur !... Depuis que j'ai vu cette femme dans ses bras, je sais quelle horrible crise on traverse... Dès que ma confession aura donné à Bréan une certitude, il souffrira comme j'ai souffert moi-même et le laissera voir comme je l'ai laissé voir !... Alors je n'aurai plus aucun doute sur sa sincérité.

LOUISE

C'est barbare !...

RÉGINE

Tu trouves !... (Réfléchissant.) En effet, je me demande comment j'aurai la force de lui dire l'horrible chose... Mentir n'est déjà pas commode, mais

mentir contre un visage adoré qui se crispe d'angoisse!... Comment aller jusqu'au bout?... Les mots dont il faudra se servir me resteront dans la gorge... Il y a des expressions qu'une jeune fille n'a jamais employées pour désigner les femmes qui attendent un enfant, et ce sont celles-là que je devrai m'appliquer devant l'homme qui est tout pour moi!... Je songe au regard qu'il me jettera!... Non, décidément, je faiblirai!... (Un silence.) Louise, je te prie, je te supplie, d'aller chez lui un quart d'heure avant moi et de lui faire ma confession.

LOUISE

Merci!... Je n'ai pas plus que toi la vocation de mentir devant une pauvre figure qui transpire d'angoisse.

RÉGINE

Ne comprends-tu pas que le coup donné par toi est beaucoup moins rude... C'est l'humiliation de m'entendre, moi, constater la victoire d'un rival qui serait la partie la plus cruelle de son supplice... Avec toi, la question change d'aspect... Rien ne t'empêchera de me traiter sévèrement... Comme il ne sera pas disposé à l'indulgence, entre vous l'accord sera parfait. Vous direz du mal de moi, et le temps passera, le temps qui console!...

LOUISE

Si j'étais sûre de lui rendre service...

RÉGINE

Je t'envoie lui porter le bonheur et tu en doutes?...

LOUISE

Le bonheur, oui, peut-être, mais à quel prix !...

RÉGINE

Celui qu'il a fixé lui-même... Un mauvais quart d'heure à passer et il est heureux jusqu'à la fin de ses jours.

LOUISE

Un quart d'heure seulement ?...

RÉGINE

Pas davantage... Lorsque je jugerai ton œuvre accomplie, je viendrai vous rejoindre... Aussitôt tu nous laisseras seuls... Son accueil m'apprendra bien vite quelle opinion je dois avoir de lui... J'espère, je veux être certaine, que je me trouverai face à face avec le héros de mes rêves... Alors, je proclamerai la vérité... Il saura que je suis sans tache et que je n'ai jamais aimé que lui...

LOUISE

Et si, n'ayant plus à te sauver, il ne veut plus t'épouser ?...

RÉGINE

Je serai dans ses bras...

LOUISE, riant.

J'y suis, j'y reste !... Hum !... La formule ne se vérifie pas toujours !

RÉGINE

Pour moi elle fonctionnera... Tu verras... N'aura-

t-il pas beaucoup à se faire pardonner ?... Sera-t-il assez penaud quand je lui reprocherai l'injustice, la stupidité de ses visions ?... Sois tranquille, il n'aura plus guère envie de résister.

LOUISE

Eh bien, soit !... Je t'aiderai...

RÉGINE, sautant à son cou.

Ma bonne Louise !... Que je voudrais être à demain soir !... (Un silence.) Que fais-tu d'ici au déjeuner. Est-ce que tu comptes sortir ?...

LOUISE

Je n'ai aucun projet. Pourquoi ?

RÉGINE

Si cela ne te dérange pas, je te prierai de faire une petite course.

LOUISE, riant.

Encore une commission !... Pas chez Bréan, je suppose ?

RÉGINE, gaiement.

Non, mais pour lui... Il n'a pas le sou et garde probablement bon appétit... Veillons sur sa table !... (Allant ouvrir un tiroir de son secrétaire où elle prend une liasse de billets de banque.) Tiens, voici trois billets de mille francs que tu glisseras dans une enveloppe à l'adresse de Bréan, avec ces simples mots écrits au crayon pour déguiser ton écriture : *Restitution anonyme.*

Pauvre garçon, on a tant dû le gruger, il se perdra dans les suppositions.

LOUISE, prenant les billets.

Régine, tu es tout de même une bonne fille !... Je vais cacheter l'enveloppe avec le cachet de ma grand'mère dont les initiales n'apprendront rien à Bréan, et puis je cours à la poste pour que la lettre parvienne de bonne heure.

RIDEAU

ACTE II

Un salon chez Paul Bréan. Reste d'un ameublement luxueux. Absence complète de bibelots et de tableaux. Garniture de cheminée jurant par sa mesquinerie avec l'ensemble du mobilier. On devine que le maitre du logis a fait argent de tout ce qui était facile à déménager.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, LOUISE

Paul est étendu sur un canapé, les yeux grands ouverts regardant le plafond. Louise entre, s'approche sans attirer son attention et l'examine. Enfin il tourne la tête, l'aperçoit, et, d'un bond, se trouve debout devant elle.

PAUL, tout à fait homme du monde, s'inclinant et lui baisant la main.

Mille pardons, Mademoiselle, je ne vous avais pas entendue... (Souriant.) En ce moment la tenue de ma maison laisse un peu à désirer...

LOUISE

Allons, ne perdons pas notre temps à jouer aux belles manières... Traitez-moi en amie, je le mérite... Mon affection pour Régine, ma sympathie

pour vous, le désir de mettre d'accord ces deux sentiments, voilà d'excellentes raisons pour que vous me donniez votre confiance... D'abord, comment allez-vous ?...

PAUL, *avec un soupir.*

Aussi bien que possible.

LOUISE

C'est-à-dire très mal ?...

PAUL

Au moral, oui, franchement, très mal.

LOUISE

Vous avez mauvaise mine.

PAUL

Un peu de fatigue... J'en suis quitte à bon compte. Il y avait de quoi tuer un bœuf et je n'ai même pas un rhume.

LOUISE

Le corps a été plus résistant que l'âme... J'ai eu le temps de vous observer, étendu là, sur ce canapé, broyant du noir... Réagissez, voyons !...

PAUL

Trouvez-vous que j'aie beaucoup à me réjouir ?...

LOUISE

Mais oui, plutôt !... Régine m'a fait part de son

mariage... Mes compliments!... Vous n'êtes pas à plaindre!...

PAUL, l'observant et tâchant de lire sa pensée sur son visage.

Parlez-vous sérieusement?...

LOUISE, souriant.

Cela dépend... je ne le sais pas moi-même...

PAUL

D'abord êtes-vous au courant de ce qui s'est passé entre Régine et moi?

LOUISE

Oui.

PAUL

De tout?...

LOUISE

Tout!

PAUL

Alors vous devez comprendre que, pour me mettre à l'aise, vous avez quelque chose à dire.

LOUISE

Vous êtes un homme discret, mais je vais vous délier la langue... Régine vous a offert sa main que vous avez refusée d'abord, puis acceptée un instant après... Vous avez eu, pour revenir sur la première détermination, un motif sans doute très grave...

PAUL

Ce motif, vous le connaissez?...

LOUISE

Je le devine... Régine vous recherche avec une opiniâtreté que rien ne rebute... Cette persistance étrange à vouloir se faire épouser, en même temps qu'elle flattait votre vanité, vous a inspiré un soupçon.

PAUL

C'est cela même !... Oui ou non, ce que je crains est-il vrai ?

LOUISE

Quel avantage trouvez-vous à sortir d'incertitude ?... Vous avez promis d'épouser Régine... C'est un engagement sur lequel il n'y a plus à revenir... Ne vaut-il pas mieux ignorer ?

PAUL

Ignorer !... C'est donc vrai !... (Il se cache la figure.)

LOUISE

Allons, courage !...

PAUL

Elle n'a pas osé venir elle-même et vous a envoyée...

LOUISE, rectifiant avec un sourire.

En avant-garde...

PAUL

Hier, en la quittant, je ne me faisais plus guère d'illusions... C'est atroce de se représenter qu'elle a été à un autre, qu'elle est, sans doute, encore à

lui !... Et les belles paroles que pendant notre entrevue elle m'a prodiguées !... Comme elle a, par tous les moyens, essayé de m'aveugler !... Que de mensonges, que de bassesses !...

LOUISE, cherchant à le calmer.

Mon ami !...

PAUL, larmoyant.

J'ai pleuré toute la nuit... J'étais donc bien malheureux !... Eh bien, depuis que vous avez parlé, je sens combien j'étais encore loin d'admettre la vérité... A présent tout s'effondre !... (Il éclate en sanglots.) Ah ! j'ai du chagrin !... Terriblement !... C'est trop !... Je l'aime !... (Il sanglote, la figure enfouie dans les coussins du canapé.)

LOUISE, lui relevant doucement la tête.

Consolez-vous !... Rien de ce qui vous désole n'est vrai !... L'autre n'a jamais existé... Régine vous aime du plus profond de son cœur !...

PAUL

Vous ne vous moquez pas ?...

LOUISE

Je serais un monstre !... D'ailleurs, à quoi servirait de mentir ?... Si Régine était grosse, fatalement viendrait la révélation finale.

PAUL

Pourtant cette persistance à m'épouser...

LOUISE, souriant.

Ne soyez pas trop modeste... Qui dit passion dit acharnement.

PAUL

Elle a été jusqu'à m'interroger anxieusement sur l'accueil que je lui ferais si elle était coupable.

LOUISE, souriant.

Elle n'était anxieuse que dans votre imagination. Qui donc le premier avait parlé de déshonneur ?... Vous !... Elle a rendu la monnaie... Allons ! balayez toutes ces fantasmagories d'amant jaloux... Régine est parfaitement pure, vous êtes son unique amour.

PAUL

Alors, pourquoi vous envoie-t-elle ?

LOUISE

J'ai mission — il n'y paraît guère — de confirmer vos pires soupçons, d'avouer tout ce qu'il vous plaira de croire, de la couvrir de boue...

PAUL

C'est extravagant !...

LOUISE

Mon Dieu oui, mais nullement de la part de Régine... Vous avez réclamé la satisfaction de la sauver et juré de ne l'épouser que si elle était écrasée par l'adversité... Or, son inclination la porte à vous épouser et nous prenons pour vous décider

les moyens que vous indiquez vous-même... Malgré cela vous ne paraissez pas ravi...On dirait vraiment que vous prenez plaisir à pulvériser sous le poids de vos objections la vertu de Régine. Oui, ma parole! vous avez l'air consterné...

PAUL

Je le suis... Certainement il m'est très doux de croire à l'innocence de Régine, mais très douloureux de penser que je dois renoncer à elle.

LOUISE

Qui vous y force?... Vous n'allez pas retomber dans cette folie de renoncer à elle parce qu'elle est trop riche!...

PAUL

Cette folie m'enchaîne!... Je n'ai pu résister à l'envie de jouer le *Roman d'un jeune homme pauvre*, vieille rengaine, mais d'un effet magique... A mesure que je m'exaltais, le regard de Régine se remplissait d'admiration, et vous ne pouvez pas vous figurer l'emballement que produit en moi le rayonnement de ces yeux-là. Je me transforme en héros, je deviens Dieu!... Les misères d'ici-bas ne comptent plus! Le froid, la faim, bagatelles!... Renoncer au bonheur, la belle affaire!... Régine est là qui s'attendrit... Je fais la roue... C'est délicieux!...

LOUISE

Si bien qu'en cinq minutes vous sabotez votre existence, et le lendemain, que ne donneriez-vous

pas pour avoir été moins chevaleresque... C'est cela, n'est-il pas vrai, que vous ruminiez sur votre canapé quand je suis entrée ?

PAUL

Hélas ! oui !... Les jours de gloire ont un lendemain... Tenez, je n'ai rien à cacher à vous qui venez d'être compatissante. Hier, en allant trouver Régine, je rêvais tout le long du chemin que ce serait une chance inouïe si je pouvais l'amener à m'épouser... Je ne puis pas dire que j'espérais, mais enfin elle était venue si hardiment la veille chez moi... Il y avait quelque chose à tenter.

LOUISE

Et, au lieu de tenter, vous commencez par vous jeter dans la Seine!...

PAUL

Elle m'avait surpris avec une grue, comment avoir l'audace de recourir à elle ? Il a fallu, pour me pousser jusqu'à sa porte, l'horreur de ce suicide manqué. Je garde d'une éducation chrétienne la terreur de l'au-delà. Le moment où on se lance dans l'inconnu de la tombe est terrifiant... Aujourd'hui j'ai devant moi un peu de répit... Après avoir lu mon aventure dans les journaux, un voleur repentant m'a restitué une assez forte somme... Il est vrai que j'en ai déjà donné la moitié.

LOUISE

A qui donc?...

PAUL

Aux braves gens qui m'ont repêché...

LOUISE, souriant.

Ce n'était peut-être pas tout à fait l'intention du voleur...

PAUL

Avec le reste j'ai de quoi durer péniblement quelques semaines, et puis recommencera l'agonie... Mon Dieu! Mon Dieu! Quel supplice!... Que devenir?...

LOUISE

Pensez-vous de bonne foi que je vais vous laisser retourner au supplice?... Je vous marierai de force!... Oui, ce que vous venez de m'avouer je le dirai plutôt à Régine... Elle apprendra que vous n'êtes pas un héros mais un grand amoureux... J'imagine qu'elle préfère le second au premier.

PAUL

J'ai promis les deux, elle a droit aux deux... Si vous exécutiez votre menace, je le jure, ce serait m'envoyer le jour même à la mort.

LOUISE

Ainsi, après vous être engagé à épouser Régine, vous allez vous dédire?...

PAUL

Il faut bien!...

LOUISE

Vous ne ferez pas cela !... Vous dédire !... Je serais dans de beaux draps !...

PAUL

Je ne vois vraiment pas...

LOUISE

Quelle raison donnerez-vous ?... Elle ne se contentera pas de paroles en l'air !... Vous lui direz donc que je me suis laissé attendrir par vos larmes et qu'au lieu de confirmer vos soupçons je vous ai copieusement rassuré...

PAUL

Je ne puis pourtant pas, pour vous épargner une gronderie, continuer à la traiter comme une coupable !

LOUISE

Si !... C'est ce que je demande... Comme une coupable !... Et, puisque vous ferez semblant de la croire enceinte, vous serez bien forcé de tenir votre engagement et d'épouser...

PAUL, dont la figure s'éclaire.

C'est très ingénieux, mais...

LOUISE

Ingénieux !... Dites impérieux !... Si Régine vous perd et m'attribue la responsabilité de sa déception, nous serons elle et moi irrémédiablement

brouillées... Vous ignorez peut-être ma situation chez elle. Je suis une parente pauvre qu'elle entretient très généreusement... Si elle me chasse de son foyer, ma vie est gâchée...

PAUL, très content au fond.

Vous me mettez dans un grand embarras... Je serais navré de briser votre avenir... D'un autre côté, ma conscience proteste un peu.

LOUISE

Faites-la taire!... Me croyez-vous capable de risquer légèrement le bonheur de Régine ?... moi qui lui ai servi de grande sœur, qui la soigne et la chéris depuis sa plus tendre enfance... Si vous êtes le mari que je lui souhaite, c'est que plus je vous étudie, plus je sens à quel point votre cœur s'est donné. Un amour pareil ne se rencontre pas deux fois dans l'existence... Je le saisis au passage, et je le livre à ma cousine.

PAUL

Vous le livrez légèrement fardé.

LOUISE

Tranchons le mot : vous rougissez de cette comédie, comme si vous n'étiez pas acteur depuis le premier jour où vous avez parlé à Régine et comme si Régine m'envoyait ici avec mission de ne dire que la vérité... Enfants trompeurs et sincères, tous deux vous déclamez des rôles...Mais d'où vient qu'à tout bout de champ vous vous évadez du pro-

gramme?... Quel personnage invisible traverse la scène et vous fournit des répliques si belles que, si vous avez l'audace de les prendre, le reste de la pièce ne paraît plus qu'une farce grossière... Oui, décidément, deux comédiens, mais avec un mystérieux associé... Votre amour, un vaudeville avec l'idéal pour souffleur!...

PAUL

Et c'est lui, ce maître divin, qui invente ce que nous ne faisons que réciter?

LOUISE, riant.

Oui, depuis mon adolescence je suis une de ses meilleures élèves et m'en trouve on ne peut mieux.

PAUL, riant.

Voilà qui me décide: je ferai de même!...

LOUISE

Bravo!... Désormais, aux yeux émerveillés de Régine, vous êtes un personnage incomparable... Vous sacrifiez ce qu'un homme a de plus précieux au monde: son honneur. Vous mettez votre orgueil aux pieds d'une femme qui semble ne mériter que le mépris... Vraiment, si tout cela était arrivé, vous seriez un martyr sublime de l'amour!...

PAUL, vivement.

C'est arrivé!... Quand j'ai cru que Régine était enceinte, ai-je hésité à offrir mon nom?...

LOUISE, riant.

Faire semblant d'être ce qu'on deviendra si les circonstances l'exigent, ce n'est pas mentir... C'est... Je cherche le mot...

PAUL

Au diable les mots !... Dans le regard de Régine va s'allumer cette flamme d'enthousiasme qui me rend fou !... Je serai son sauveur, son mari, son amant, son Dieu !...

LOUISE, gagnée par sa joie.

Oui ! Oui !... Tout cela !

PAUL

Vous riez !... Si vous aviez traversé les épreuves que je viens de subir, vous seriez stupéfaite de n'avoir pas à payer cette joie par un redoublement de peines.

LOUISE

Cela fait plaisir de vous voir content !

PAUL

Ah ! c'est qu'enfin pénètre un rayon de soleil dans cet appartement où j'ai agonisé !... Il y a une heure j'étouffais : c'était ma prison, mon enfer... Pourtant, autrefois, je l'avais si bien arrangé... Impossible, avec les restes que vous voyez, de se faire idée... Sur la cheminée trônait un marbre de Rodin à se prosterner devant... Disparu !... J'ai comblé le vide avec cette infecte garniture prise

dans une chambre à coucher... Dans tous les coins scintillaient des bibelots rares, aux murs vibraient des tableaux admirables... A chaque objet qui s'en allait mon intérieur me devenait plus odieux... Vous êtes celle qui ramène ici le sourire, vous, ma Providence !... (Il lui baise chaleureusement la main.)

LOUISE, retirant sa main.

Laissez, laissez ! La Providence à qui vous devez tout c'est l'amour !...

PAUL

Vous m'apprenez à tirer parti de ma chance, et si gentiment, avec une bonté et un tact !... Vous opérez des prodiges de diplomatie pour m'obliger à mentir... Convenez-en !...

LOUISE, riant.

Je ne conviens de rien !...

PAUL

Je riais en moi-même, car, dès le premier mot vous m'aviez décidé... Et, cependant, vous vous donniez un mal pour m'introduire de force dans le paradis... A présent, grâce à vous, j'y suis !...

LOUISE

Pas encore !... Vous n'êtes qu'à la porte et vous racontez des sornettes pendant que Régine est en route, monte l'escalier peut-être...

PAUL

Je vais la voir ?...

LOUISE

D'un instant à l'autre... Elle vient vérifier que vous êtes bien le martyr que vous avez annoncé. Tout est convenu, n'est-ce pas?... Jouez proprement votre comédie... Vous me faites un peu peur... Je vous vois si insouciant, si gai... Lorsque je suis entrée, vous étiez si bien dans le ton!... Reprenez-le: ce sera parfait... Si une grande explosion de douleur vous paraissait trop difficile, soyez très froid... très digne... Une douleur contenue... Si on vous félicite, ne faites pas le glorieux...

PAUL, riant.

Voyons, je ne suis pas un enfant!... Si on me félicite, ce sera d'être cocu avec noblesse... Je prendrai une figure de circonstance... Si je ne comprenais pas cela!...

LOUISE

Voilà un ton qui me désole!...

PAUL, riant.

Mais, nom d'une pipe!... Régine vient et je le sais depuis une minute à peine. Laissez-moi reprendre mon équilibre!...

LOUISE

L'épreuve ne sera pas de longue durée... Aussitôt que Régine vous aura contemplé dans vos fonctions de héros, elle proclamera son innocence et vous vous livrerez sans contrainte à la joie... (Ecoutant.) Voici quelqu'un... Changez-moi donc cette figure,

elle est effrontément joyeuse !... Songez à ce qu'on vous révèle : cela n'est pas drôle !...

PAUL, riant.

Ah ! bigre non !... si c'était vrai !... (Entre Régine.)

SCÈNE II

PAUL, LOUISE, RÉGINE

RÉGINE, violemment émue, s'appliquant à dire des choses banales qui contrastent avec sa voix défaillante.

J'arrive peut-être trop tôt ?... Dans ce cas, indiquez-moi un coin où je pourrais me réfugier ?...

LOUISE

Tu viens très à propos... (Avec un regard sévère du côté de Paul dont l'air content fait frémir.) Régine, j'avais bien deviné que monsieur Bréan se représentait exactement ta situation. Il se montrera, comme nous l'espérions, le modèle des amis.

RÉGINE

Cela, je n'en ai jamais douté... Pourtant, je garde une inquiétude...

LOUISE, se dépêchant de répondre pour devancer Paul.

Laquelle ?...

RÉGINE, avec un demi-sourire.

Je la confierai non pas à toi (montrant Paul), mais à qui peut m'en délivrer.

PAUL, étourdiment.

Je sais ce qui vous tourmente. Pardi !... Cela crève les yeux !... Ce n'est pas assez d'avoir un ami compatissant qui vous sauve, il faut qu'il vous sauve de bonne grâce, ne reste pas boudeur et n'assombrisse pas votre existence par des récriminations incessantes... Eh bien, sur ce point, rassurez-vous !... Je suis sans la moindre rancune... Hier, vous m'avez trouvé maussade, mais n'en concluez pas que je serai toujours ainsi... Mon parti est pris... Je suis résigné... et la résignation, mon Dieu ! n'est-elle pas facile ?... Nous ne nous quitterons plus, je vivrai près de vous !... Ce qui devrait nous séparer nous réunit... Alors, comment ne pas s'en accommoder un peu? Je serais plutôt tenté de bénir cette affliction !...

RÉGINE, suffoquée.

La bénir !...

LOUISE, en même temps.

Aïe !...

PAUL, bon enfant et lyrique.

C'est idiot !... Mais le chagrin et la joie font l'un et l'autre délirer, et en ce moment le chagrin et la joie affluent dans mon âme en proportions égales... Impossible de savoir lequel l'emportera !...

RÉGINE, avec une ironie mauvaise.

Le soleil dans l'averse !... Le diable bat sa femme... Signe de pluie, dit-on...Le proverbe n'est pas toujours vrai, car votre visage annonce que le soleil triomphe.

PAUL

Eh bien, oui! Mon bonheur est de ceux qui ne supportent aucun voisinage morose... Aussi, le côté triste de la question, moins on en parlera...

RÉGINE, ironiquement.

Mieux cela vaudra... (D'un ton sec.) Malheureusement il y a des sujets qui s'imposent... (Se reprenant.) que la nature impose... (Après un court silence, d'une voix apaisée, comme si elle faisait effort pour paraître douce.) Paul, ce coin que je réclamais pour y attendre la fin de votre conversation avec Louise, je vous engage à y faire une petite retraite. (Montrant Louise.) Elle et moi avons deux mots à échanger sans témoins. (Paul sort, assez inquiet.)

SCÈNE III

LOUISE, RÉGINE

RÉGINE

Le pleutre!...

LOUISE

Oh! chérie!...

RÉGINE

Il bénit ma faute!... Content, ravi, jubilant de m'épouser!... M'épouser!... Compte là-dessus, mon ami!...

LOUISE

Calme-toi!...

RÉGINE

Voilà un homme qui devrait me traiter comme la dernière des filles!... Moi, rien que de rentrer ici, où je l'ai trouvé avec cette femme, je vois rouge!... Lui, à peine si tu achèves de lui apprendre que j'ai un amant... et déjà le voilà gaillard!... Il devient gaiement mon mari!... Après la pluie, le beau temps!... La route est belle!

LOUISE

Il pardonne: c'est pourtant ce que tu voulais!...

RÉGINE

Son pardon, je m'en moque!... Il n'a jamais été question de pardon!... Il a été question d'un amoureux qui devait me conquérir par la sublimité de son sacrifice, et je tombe sur un intrigant qui, certain de tenir sa proie, me donne d'avance le spectacle répugnant de la curée...

LOUISE

Tu admettras bien que, se voyant appelé à devenir ton époux, il n'ait pu contenir un mouvement de joie.

RÉGINE

C'est monstrueux ce que tu dis!... Il croit me ramasser dans la boue et se réjouit!...

LOUISE, avec résolution.

Eh! non, il ne te ramasse pas!... Il a le droit de bénir ta faute, il sait qu'elle n'existe pas... Je l'ai

trouvé tellement accablé sous le poids de son infortune que j'ai eu pitié!... Je lui ai révélé le complot que nous avions formé, j'ai trahi!...

RÉGINE

Ainsi, quand je me suis présentée, humble et la rougeur au front, il savait que je n'avais aucun sujet de honte?...

LOUISE

Oui.

RÉGINE

Je soulevais le voile qui cachait l'âme de mon fiancé... Allais-je contempler une pure beauté?... Mon trouble était visible... L'émotion m'étranglait... et lui, que je croyais crucifié, se tordait de rire à mes dépens!... Il me parlait sur un ton protecteur, daignait me rassurer, protestait qu'il était sans rancune!... Sans rancune!... Une perle!...

LOUISE

Il se sentait si mauvais acteur qu'il avait hâte de rentrer dans le naturel, et le naturel c'est, en ce moment, pour lui, une joie sans bornes!... De là un déluge de paroles conciliantes pour permettre à son visage de s'épanouir... Je l'avais averti qu'il se ferait pincer...

RÉGINE

Voilà!... Il se payait ma tête pendant que je jouais la coupable pour sauver sa vie!...

LOUISE

Tu sauvais vraiment sa vie!... Oh! si, Régine, je

le jure!... Quant je suis entrée, il n'en pouvait plus!... Une infernale jalousie lui tordait le cœur... Tout saignait en lui: amour, orgueil, honneur!... Un homme qu'on retire de la Seine et qu'on jette sur la berge, ruiné, vaincu, désemparé, admet facilement qu'on ose lui proposer les plus honteux marchés, et qui soupçonnait-il de le traiter ainsi?... toi qu'il adorait entre toutes les femmes!... Ah! ce qu'il a souffert!... Pas plus que moi tu n'aurais supporté un pareil spectacle.

RÉGINE

Quand il a été détrompé, pourquoi consentir à se parer d'une belle action qu'il ne commettait pas?... J'ai offert de l'épouser... Ne pouvait-il accueillir le bonheur avec simplicité, sans complications, sans histoires?

LOUISE

Il ne l'a pas voulu pour une raison vraiment délicieuse... Si seulement il pouvait te l'expliquer lui-même.

RÉGINE

Commence d'abord...

LOUISE

Épouser une riche héritière, à laquelle on doit tout, de son chapeau jusqu'au talon de sa botte, pour un homme qui n'a rien, c'est une veine très appréciable, mais sans prestige... Bréan ne supporte pas l'idée d'être à tes yeux un médiocre. S'il accepte ta main il est ton obligé, s'il la conquiert par une

action touchante il devient un héros... Il veut à tout prix paraître un héros...

RÉGINE

Une grande passion ne s'affuble pas de clinquant pour briller... Bréan pouvait ne pas être un héros, je l'admirais quand même!... Je ne lui demandais qu'une chose : de m'aimer !...

LOUISE

Il le fait avec frénésie... C'est précisément ce qui t'indigne qui devrait te rassurer... Si tu lui étais indifférente il n'arborerait pas de panache... La magnificence des mots accompagne l'amour comme le tonnerre suit l'éclair...

RÉGINE

Mentir, mentir tout le temps, non, l'amour ne peut consister en cela !...

LOUISE

Est-ce mentir que se faire belle pour accueillir celui qu'on préfère ?... Voilà toi... Tu devais venir chez Bréan... Avec quel art tu as su te rendre encore plus jolie que de coutume... Était-ce dans le noir dessein de mentir ?... Pourquoi veux-tu que cet instinct de la parure se restreigne au seul physique ?... Ton amoureux est attendu, en même temps que sur ta nuque se tortille un irrésistible frison, dans ta cervelle s'élaborent des phrases qui donneront à ta psychologie l'agrément d'un brin de toilette... Qu'en résulte-t-il ?... Une personne

vraiment éprise en dit toujours un peu plus qu'il n'y en a... Mon Dieu, elle ne fait que se soumettre à une loi qui gouverne jusqu'aux plantes... Regarde la fleur : elle se fait belle, elle aime, et dans l'espace d'un matin la voilà décolorée... Accuseras-tu son fragile calice d'avoir menti ?... Bréan n'est pas plus répréhensible que la fleur !...

RÉGINE

La fleur n'a pas d'âme pour y cacher la trahison... Bréan, lui, en a une !...

LOUISE

Respecte son mystère !... L'âme ressemble à une forêt qui, de loin, forme un bloc verdoyant et superbe ; essaie d'y pénétrer, et les ronces t'arrêtent, les lianes t'entravent, les épines te déchirent, tu vas, tu viens, dans le dédale des sentiers boueux... Tu es perdue !...

RÉGINE

Il existe pourtant des personnes que l'on connaît !...

LOUISE

Oui... A la rigueur on déchiffre ses parents, son confesseur, un bonhomme quelconque, mais espérer connaître son amoureux, c'est folie !...

RÉGINE

C'est tout de même fort qu'on puisse connaître le premier venu pendant que le seul dont on se soucie reste impénétrable !...

LOUISE

C'est tellement simple,au contraire !... Tu conserves ton sang-froid pour étudier un indifférent ; tandis que ton amoureux tu ne le vois pas tel qu'il est, mais tel que tu rêves qu'il est... Sous son agréable visage, tu établis une âme de ta façon, dont pour te plaire il s'empresse de faire parade. Paul, en dissimulant sa personnalité sous ton idéal, accomplit, j'en suis convaincue, le vœu de la nature.

RÉGINE

Qui est, selon toi ?

LOUISE

Que les amants se chérissent.

RÉGINE

Mais ils ne font pas autre chose !

LOUISE

Ils se désirent ! Désirer est presque l'opposé de chérir.

RÉGINE

Oh !

LOUISE

Vois-tu,il n'y a pas de sentiment plus égoïste que l'amour, puisqu'on tue la personne aimée plutôt que de la savoir heureuse avec un autre. Eh bien, la nature demande l'impossible !... Elle prétend, à la férocité de nos désirs, mêler un brin de

tendresse, une ombre d'affection et, grâce à une ruse charmante, elle y parvient.

RÉGINE

En se servant du besoin que les amoureux ont de se déguiser ?

LOUISE

Précisément !... Ces déguisements ne s'improvisent pas au hasard. La femme qui veut ravir un soupirant lui sert la maîtresse de ses rêves, pendant que le soupirant la fascine en brodant sur les thèmes qu'elle a dictés... Devant celui qu'on aime, on contemple son propre idéal qu'un être, jaloux de vous plaire, vous offre plus ou moins bien imité... Lorsque l'accord de deux amants est parfait, chacun d'eux se voit dans un miroir, se prend pour l'autre et se contemple avec ivresse, sans s'apercevoir qu'il est seul !...

RÉGINE, ironiquement.

Instant divin où le poète proclame que les âmes se fondent l'une dans l'autre !

LOUISE

Oui, la nature, pour arracher un peu de tendresse au féroce égoïsme de chacun des amants, offre à son adoration... quoi ?... Lui-même !

RÉGINE, riant.

Tiens ! Ce n'est déjà pas si bête !

LOUISE

Oh, la nature a du génie !...

RÉGINE

Et la bête c'est moi qui me laisse prendre aux attitudes romanesques de Paul sans me douter que je danse devant mon miroir.

LOUISE

Dame, oui !...

RÉGINE

A moins que je ne surprenne Paul caressant une fille ?

LOUISE, riant.

Ce jour-là, pas d'erreur, c'est bien lui que tu contemplais... Mais le miroir n'a pas été cassé... Dérangé seulement...Une fois remis en place, la danse a recommencé; malheureusement les violons jouent faux... Tu devines, sous le miroir, tout un monde inconnu... Il faut t'en détourner soigneusement et t'appliquer à poursuivre la danse... Admire-toi en Paul pendant que Paul s'admirera en toi et vous ferez un délicieux petit ménage.

RÉGINE

Fondé sur le mensonge !

LOUISE

Beaucoup moins qu'on ne croirait, pour la bonne raison que nous avons tous à peu près le même idéal. Aussi, lorsque Paul te présente le tien comme

le sien et que tu lui offres le sien comme le tien, du choc de vos mensonges jaillit l'éternelle vérité de l'idéal humain.

RÉGINE

A condition que nos deux passions soient également sincères... Mais si Bréan ne m'aimait pas... S'il n'était qu'un imposteur?...

LOUISE

Tu rougirais de ta question si tu l'avais entendu parler du délire qui s'empare de lui aussitôt que tu fais mine de l'admirer... Dès que tes yeux brillent en le regardant aucun sacrifice ne l'arrête... Imposteur!... Mais je l'ai trouvé pleurant de rage et pourtant soumis à tes volontés dans l'espoir que tu serais fière d'inspirer un pareil sentiment.

RÉGINE

Nous verrons bien!... Tu entends toujours des choses merveilleuses, c'est à mon tour d'avoir le même régal.

LOUISE

Que comptes-tu faire?...

RÉGINE

Dis-moi d'abord à quoi il s'attend... Sans doute il ne suppose pas que pendant des semaines, je vais continuer à faire la coupable?

LOUISE

Je lui ai promis que tu le tranquilliserais avant la

fin de ta visite... J'ai ajouté que mieux il réussirait à prendre un air lamentable, plus tu lui servirais tôt le bienheureux coup de théâtre.

RÉGINE

Parfait!... Mon plan est alors tout tracé... Tu vas partir sans l'avoir revu... Seule avec lui, je m'appliquerai à dire exactement l'inverse de ce que tu viens de lui annoncer.

LOUISE

Tu diras des bêtises... Ton innocence de jeune fille éclatera sous chaque mot.

RÉGINE

Je suis sûre que non, car, dans ma peur d'avoir l'air trop godiche, j'ai passé la nuit à piocher un roman où il est question d'une jeune fille qui va faire des couches clandestines en Italie. Le temps de lui servir toute chaude cette belle documentation et l'heure sonnera pour moi de rentrer au logis. Gare à lui s'il perd la tête et veut à tout prix m'arracher une parole réparatrice... C'est alors que, son coup de théâtre, il l'aura!

LOUISE

Je l'ai prémuni contre tes artifices.

RÉGINE

Non, si je prouve que tu es une idiote.

LOUISE

Grand merci! mais tu n'y arriveras pas.

RÉGINE, riant.

On réussit des choses plus difficiles et si j'y parviens notre homme passera un vilain quart d'heure.

LOUISE

C'est moi qui l'ai mal conseillé et c'est lui qu'on punit!...

RÉGINE

Je ne cherche pas à le punir, mais à le connaître.

LOUISE

Ne le torture pas longtemps.

RÉGINE

Jusqu'à ce que je le connaisse.

LOUISE

J'espère alors que, ce soir, il sera hors de peine, car il ne faut pas causer cinq minutes avec lui pour acquérir la conviction qu'il t'aime.

RÉGINE

Cinq minutes, ce n'est pas long! Tant mieux... Je tremblerais de prolonger l'épreuve... Un homme qui ne pense qu'à mourir!

LOUISE

Mourir!... Ah! il n'en a guère envie!... Très ingénument il vient de m'avouer qu'il gardait de son aventure une prodigieuse terreur de la mort... Je puis te garantir que, s'il menace de se tuer, ce sera du battage et rien d'autre...

RÉGINE

Bien, me voilà prévenue!... Du battage!... Attends un peu, mon ami!...

LOUISE

Je retourne à la maison.

RÉGINE

La voiture est en bas... Fais-toi conduire et renvoie-la-moi.

LOUISE

Entendu... Au revoir... (Au moment de sortir.) Sois douce! (Elle sort. A peine seule, Régine marche résolument vers la porte par laquelle s'est retiré Paul. Elle ouvre cette porte et à plusieurs reprises appelle.)

RÉGINE

Paul! Paul!... (Aussitôt on entend un bruit de pas qui traversent la chambre voisine et Paul entre.)

SCÈNE IV

RÉGINE, PAUL

RÉGINE, s'apercevant que le regard de Paul cherche Louise.

Partie!... Oui, elle a pensé qu'il vous serait agréable de causer sans témoin. Je ne l'ai pas retenue... C'est pourtant ma meilleure amie... Je ne lui cache rien ou plutôt presque rien.

PAUL, avec un timide sourire.

Il me semblait que vous lui disiez tout.

RÉGINE

Pour qui n'a-t-on pas de secrets puisqu'on en a pour soi-même! (S'asseyant.) Vous permettez que je m'installe... Il n'est pas tard, nous avons le temps de faire un bout de causette... Le moment est favorable... Chacun de nous vient d'échapper à un désastre. Nous nous aidons mutuellement à reprendre pied dans la vie : c'est fraternel et touchant.

PAUL, tendrement grondeur.

Fraternel!...

RÉGINE

Quel terme plus doux pourrais-je employer?...

PAUL

Hier,nous en avons employé d'autres...

RÉGINE

Nous étions hier dans des circonstances particulièrement délicates... Nous jetions entre nous des mots et encore des mots, comme des coussins épais qui amortissent les chocs... Le moyen était bon, puisque nous voici en train de bavarder dans une paix profonde, mais nous serions insensés si nous ne profitions pas de cet accord pour considérer les choses telles qu'elles sont et nous servir d'expressions appropriées à nos sentiments.

PAUL

Fraternel ne caractérise pas les miens.

RÉGINE

Je ne me mêle pas de peser les sentiments que renferme une autre âme... Je ne puis juger que sur des apparences.

PAUL

Eh bien !... Les apparences, je ne les crains pas... Mon dévouement...

RÉGINE, très légèrement ironique.

Est apparent, oui, c'est incontestable !... Seulement...

PAUL

Quoi encore ?...

RÉGINE

Tenez, il est fâcheux que nous causions justement ici... Je n'ai qu'à ouvrir les yeux... Là, justement là où vous êtes, m'apparaît un vilain tableau...

PAUL

Nous nous sommes expliqués là-dessus.

RÉGINE

Chez moi !... Ici l'optique est différente !... Ne m'en veuillez pas de ce petit incident... L'air qu'on respire dans cette chambre monte à la tête... (Riant.) Il grise !... Et, d'ailleurs, j'aurais dû réprimer ce mouvement de... de jalousie... oui, positivement, cela ressemble à de la jalousie... puisque sous ce rapport vous me donnez une magnifique leçon...

PAUL, d'un ton dégagé.

Dans le premier moment j'ai eu besoin de toute mon énergie...

RÉGINE

Ce qui vous a aidé à vous contenir, c'est de n'avoir pas vu... (Avec une rancune contenue.) Voir est une chose atroce !... Aussi ne puis-je me défendre d'une certaine frayeur pour l'avenir... Le jour approche où, vous aussi, vous verrez !

PAUL, plus sombre.

Que verrai-je ?...

RÉGINE, baissant les yeux avec hypocrisie.

Mon Dieu, mon ami, ce qu'on voit lorsqu'un petit enfant se prépare... C'est alors que vous me remercierez d'avoir exclu de notre vocabulaire les mots trop ambitieux... Fraternel adoucit bien des angles...

PAUL

Comme vous voudrez... mais s'il n'y avait que les trois syllabes d'un mot pour corriger l'horreur d'une situation pareille, nous serions à plaindre !...

RÉGINE

Bien entendu, je compte principalement sur votre affection.

PAUL

Moi sur votre amour !... Aussi je ne partage pas vos appréhensions pour l'avenir ; j'espère qu'il nous réserve des surprises !...

RÉGINE, souriant,

Dans tous les cas pas avant quelques mois, puisque je suis obligée de me dorloter, et que l'existence à mes côtés risque d'être assez monotone. A mes côtés, oui, Monsieur, car il faut que dans quelques semaines nous soyons mariés... En attendant, si vous n'y voyez pas d'objections, nous irons nous installer dans une jolie propriété que je possède en Normandie... L'habitation est confortable. Il y a un grand parc, avec un étang et tout plein de fleurs, au milieu d'un charmant pays... Nous ferons souvent ma promenade préférée à travers bois, jusqu'à la mer qui étincelle tout à coup à travers les arbres, alors qu'on la croyait encore très loin... Les jours passeront trop vite... Par égard pour les convenances, nous emmènerons la cousine Louise... Vous connaissez son tact... Elle ne nous rasera pas, et si jamais un nuage passait entre nous, ferait diversion... Après le mariage, notre séjour à la campagne ne pourra pas se prolonger longtemps... Nous émigrerons à l'étranger sans emmener de domestiques... Ma cousine elle-même ne sera pas du voyage... Rien que vous et moi... Nous ne reviendrons qu'au bout d'un an, et alors nous serons trois... Le tout petit aura environ sept mois; nous pourrons en escamoter quelques-uns... L'extrait de naissance ne sera pas épinglé sur son berceau.

PAUL, qui trouve que la plaisanterie dure trop

Est-ce que vraiment il faut tant de précautions ?...

RÉGINE

Pensez donc!... Si autour de nous on était à même de comparer les dates, ma réputation serait à jamais perdue et on suspecterait la vôtre... Les gens sont si méchants !... J'espère avoir tout prévu, car j'ai soigneusement médité notre affaire...

PAUL

J'attribuais plutôt à votre cousine l'invention de ces sages mesures.

RÉGINE

Louise!... Grand Dieu, elle ignore absolument dans quelle situation je me trouve et je mourrais de honte si elle s'en doutait!...

PAUL

Elle ignore?... Ah ! non, par exemple ! puisqu'elle est venue il y a une heure exprès pour m'annoncer la chose.

RÉGINE

Oui, mais elle ne croyait pas si bien dire... Pour ménager mon amour-propre et le vôtre, j'ai traité vos soupçons de folles visions... Bref, elle vous a raconté pour vraie une histoire que je lui ai donnée pour fausse.

PAUL, au comble de l'émotion.

Elle n'est pas fausse !... J'ai bien compris?... Pas fausse?...

RÉGINE, souriant.

Question bizarre dans la bouche de mon sau-

veur !... Mais oui, mon ami, vous me rendez un fier service... Aussi ai-je un remords : c'est, en entrant ici, d'avoir subi l'obsession de souvenirs qui m'ont empêchée de vous remercier comme il fallait... Je le fais de tout cœur !... Et, maintenant, disons-nous au revoir, je vous quitte tout à fait réconfortée.

PAUL, d'une voix altérée.

Régine !... Pas encore !...

RÉGINE

Mais je ne peux pas m'éterniser ici... Ce n'est pas convenable... Venez chez moi tant que vous voudrez, demain et même ce soir... (Elle sourit gentiment et lui tend la main.)

PAUL, sans prendre sa main.

Mon calme fait illusion... En partant ainsi vous me livrez au désespoir... Consolez-moi !... Remuez ciel et terre !... Accomplissez un prodige !...

RÉGINE

Le prodige est sous mes yeux : Louise vous révèle ma faute et je vous trouve la mine épanouie... mais j'annonce que je rentre chez moi, et cet événement si simple vous trouble à l'extrême...

PAUL

Tant pis, je dirai tout !... Votre cousine affirmait que vous étiez innocente et qu'avant de sortir vous m'auriez rassuré...

RÉGINE

Qu'elle affirme cela, rien de plus naturel, puisqu'elle en est convaincue. Hein vous voilà pris, voleur de ma reconnaissance !... et si ce n'était pas si triste, je rirais devant la figure que vous faites... Quelle douche, mon garçon !

PAUL

Une douche !... Ce mot-là vous trahit !... Vous avez deviné que je trichais ! et vous me punissez... Dites oui... Dites !... Oh ! je vous en supplie, faites revivre pour moi la jeune fille que j'ai adorée...

RÉGINE, durement.

Elle n'est plus. Nous voici l'un devant l'autre, également misérables.

PAUL, brutalement.

Qui a été votre amant ?...

RÉGINE, avec une ironie mauvaise.

Un danseur du Moulin-Rouge.

PAUL

Je souffre et vous riez !...

RÉGINE

Je donne un contrepoids à la môme...

PAUL

Au moment où vous m'avez surpris avec elle,

je me demande lequel, de vous ou de moi, était le plus méprisable... Je salissais ma dernière heure, et vous l'exploitiez !...

RÉGINE

J'exploitais ?...

PAUL

Vous étiez au courant de ma détresse... Un homme qui a faim doit être lâche... Vous veniez m'acheter !... Oh ! sans même avoir la brutale franchise de proposer un marché à ma misère... Non !... Il était plus élégant de rançonner mon amour... Vous appelez ça se donner !...

RÉGINE

Quand je me donne vous dites : elle m'achète, et moi, devant votre parodie de sacrifice, si je disais : il se vend !...

PAUL

Dites-le donc !... C'est votre pensée !...

RÉGINE

Vous êtes venu à moi fouetté par la misère, et je vous ai tendu les bras... Sans écouter ni prudence ni raison, j'ai laissé parler mon cœur... Dans votre réponse il n'a été question que d'argent. J'étais riche, vous pauvre : deux races différentes... Ah ! combien différentes !... Pas un instant nous n'avons tenu le même langage. Le vôtre n'était qu'argent, et le mien que passion. Il faut vous rendre justice : à peine avez-vous eu l'intuition que

mon passé n'était pas sans reproche, que votre dignité, prenant un point d'appui sur mon abaissement, vous a permis d'accepter ma main, à grand fracas de sacrifice... Or, nous découvrons que vous aviez la parfaite conviction de n'accomplir aucun sacrifice... A présent je vous laisse juge ! est-ce moi qui achète, ou vous qui vendez ?

PAUL, accablé.

Vous piétinez sur moi et je me venge en vous sauvant !... C'est le seul moyen de prouver que j'ai été sincère... Prenez mon nom et mon honneur puisqu'il vous les faut... Je serai votre mari... J'ai promis, je livre !...

RÉGINE, subitement apaisée.

Merci !... Je vous retrouve et vous rachetez vos torts. Oubliez ma cruauté.

PAUL

Je la méritais... Quelle foi pouvez-vous avoir en moi désormais ?... Si j'exprime un noble sentiment à quoi le reconnaîtrez-vous ?... Toujours vous verrez en moi celui qui combinait de paraître extraordinairement généreux en ne donnant rien !

RÉGINE

Non, mais je vous cherche avec angoisse !... Qu'êtes-vous ?... Qu'y a-t-il sous ce masque ? Se poser une question pareille devant l'homme auquel on s'est donnée... si... si... donnée, le cœur, la volonté, l'élan, tout y était !... Je me suis abandonnée

corps et âme, j'ai engagé ma vie, et j'en suis réduite à m'écrier : je ne sais rien de lui !...

PAUL

Moi je sais tout de vous !... Et quand vous venez me dire : je me suis abandonnée corps et âme, je vous vois dans les bras d'un autre !... C'est lui qui a mangé de baisers la bouche qui me parle... lui qui ce soir même vous aura s'il vous désire !... Tenez, jamais la honteuse réalité ne m'est apparue d'une façon plus poignante... Je vous vois dans la posture qui vous convient : femelle agrippant le mâle !... Ah ! misérable créature, sortez !... Je tiendrai ma promesse !... N'en demandez pas plus !... Sortez ! Sortez !... (Il tombe sur le canapé la figure enfouie dans un coussin.)

RÉGINE, à elle-même.

Voilà le cri que j'attendais !... Il m'aime !... (Elle s'agenouille le visage contre celui de Paul et lui parle comme à un enfant dont on sèche les pleurs.) Paul !... Mon pauvre petit Paul !... Vous ne voulez pas m'entendre ?... (Il se redresse, s'assoit et réfléchit sans la regarder.) Ce n'est pas bien cruel ce qui me reste à dire...

PAUL, se levant, très digne.

Excusez-moi... Je n'ai pas été maître de mes nerfs... C'est fini !... Ma résolution est prise ; elle me donnera la force de vous voir et, si vous le jugez nécessaire, de vivre dans votre intimité le temps des fiançailles. Le lendemain des noces me direz-vous enfin qui a été votre amant ?...

RÉGINE

Jamais!

PAUL

Il saura, lui, ce que j'accepte en vous donnant mon nom!

RÉGINE

Il ignore dans quelle situation difficile il m'a mise...

PAUL

Qu'il vive donc puisque vous y tenez!... Je comptais le tuer et me tuer ensuite. Je serai seul à mourir!...

RÉGINE, froidement.

Non! vous n'avez pas la moindre intention de vous tuer... Si vous croyez m'épater, vous perdez votre temps... Vos larmes m'ont vaincue... Nous sommes sur le point de nous entendre... Dites un simple oui... Un oui qui signifiera : « Vous m'aimez trop pour vouloir mon déshonneur; je vous épouse sans conditions. » Prononcez ce oui-là, vous ne regretterez pas!...

PAUL

Je n'ai plus rien à regretter ni à souhaiter sur cette terre... Hier, je me jetais à l'eau; en me repêchant on m'a condamné à recommencer... Je l'aurais fait dans une heure, je le ferai dans un mois, puisqu'en prolongeant ma vie je vous ouvre un meilleur avenir.

RÉGINE, glacée.

C'est possible! mais je vous ai pris à jouer au

héros et je me demande si la représentation continue.

PAUL

Dans un mois je vous fournirai la réponse.

RÉGINE

Oh! d'ici-là!... En attendant, vous allez me suivre en Normandie... Nous partirons vers la fin de la semaine... Puisse la paix des champs se communiquer à nos âmes! Dans quelques jours nous serons en avril... le mois où chaque fleur qui s'ouvre est une promesse. Toute la nature vous conseillera d'espérer...

PAUL

Comment espérer lorsqu'en voyant les fleurs on sait qu'on ne verra pas les fruits?

RÉGINE

Vous vivrez!... Je voudrais tant être miséricordieuse et vous m'y aidez si peu!... Lorsque nous habiterons ensemble il se trouvera bien un jour, une heure, où vous descendrez des étoiles, et alors je réponds de vous enchaîner à cette terre. A bientôt! (Elle sort. Paul tombe sur le canapé où il reste dans un morne abattement.)

RIDEAU

ACTE III

A la campagne. Chambre de Régine, au rez-de-chaussée. A droite, au premier plan, porte ouvrant sur le vestibule. A gauche, dans un pan coupé, large baie vitrée, encadrée de plantes grimpantes, montrant au bout d'une prairie les futaies du parc, éclairé par la lune. En arrière de cette baie, porte qui conduit dans l'appartement de Paul. Au fond, lit préparé pour la nuit. La chambre, peu éclairée, est envahie par le clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉGINE, LOUISE

La chambre est vide. La porte de droite s'ouvre. Louise entre la première et se range pour livrer passage à Régine qui vient d'un pas rapide jusqu'au milieu de la chambre. Pendant ce temps, Louise se précipite pour barrer le passage à des gens restés dans le vestibule.

LOUISE, aux assiégeants.

Mesdames, Messieurs, on ferme !... Vous n'êtes pas invités au coucher de la mariée ! (En riant, elle donne un tour de clef, tandis qu'au dehors lui répondent des protestations mêlées de rires.) Bonsoir, oncles, tantes, cousins et cousines !... (Revenant à Régine.) La famille a le grand défaut de ne nous entourer que les jours où on voudrait être seul !...

RÉGINE

A toi aussi le moment approche de dire bonsoir, ma vieille Louise !

LOUISE, riant.

Façon polie de m'envoyer rejoindre le gros des gêneurs !

RÉGINE

Oh ! non, je t'assure !... Depuis un mois que nous vivons tous trois ensemble, on pourrait croire que je n'ai plus rien à t'apprendre. Eh bien, c'est le contraire. J'aurais plusieurs choses graves à te dire.

LOUISE

A propos de Bréan ?

RÉGINE

Oui.

LOUISE

Parle, tu as le temps. (Riant.) Toute la bande joyeuse est à ses trousses et se fait un point d'honneur de retarder le plus possible son entrée chez sa femme.

RÉGINE

J'ai remis de jour en jour... J'attendais une solution.

LOUISE

Laquelle ?... Une fois pour toutes tu m'as appris que votre accord était complet... La cérémonie d'aujourd'hui en est la consécration... Qu'est-ce qui te tracasse ?...

RÉGINE

Rien et tout!... Entre lui et moi s'est établie une situation tellement étrange... Tu vas en juger...

LOUISE

Je ne cesse de l'observer depuis des semaines, et la bonne opinion que j'avais de lui n'a fait que croître... Il est charmant!...

RÉGINE

Qui le sait mieux que moi, puisqu'il m'a ensorcelée ?...

LOUISE

S'il y a un reproche à lui faire, c'est de trop t'aimer.

RÉGINE

Il m'aime, je n'ai plus aucun doute à cet égard depuis l'entrevue où notre mariage a été décidé, lorsque tu m'as laissée seule chez lui... Il a eu ce jour-là des cris de passion vraie qui m'ont profondément remuée.

LOUISE

C'était, Dieu merci, assez visible!... Dans quel état tu es rentrée!... Tu tremblais comme la feuille en racontant ce qui s'était passé.

RÉGINE

Oui, mais j'ai eu peur de le diminuer à tes yeux et ne t'ai pas dit qu'au moment où j'allais proclamer ma parfaite pureté, il m'a coupé la parole pour annoncer qu'aussitôt après le mariage il comptait

se tuer... Cette menace a produit sur moi une impression désastreuse. On ne claironne pas un suicide qu'on a sérieusement résolu.

LOUISE

Non, généralement pas.

RÉGINE

Alors j'ai renoncé à me réhabiliter... Les jours, les semaines ont passé, et nous en sommes toujours au même point.

LOUISE

Il croit encore à ton déshonneur?

RÉGINE

Oui.

LOUISE

On ne dirait pas... Il est si gai!

RÉGINE

Là, tu y viens! Sa sérénité te paraît renversante... Que sa fiancée soit un fruit véreux, voilà qui lui est égal!... Si tu étais tentée de me gronder de ce que je le laisse dans la croyance qu'il épouse une coquine, je te répondrais qu'il est content comme cela... Dieu me préserve de troubler son bonheur!...

LOUISE

Mais, enfin, le chagrin dont j'ai été témoin n'était pas simulé. Je l'ai vu dans une rage folle.

RÉGINE

Le chagrin que tu as observé, Paul l'éprouvait lorsque nous sommes venus nous installer ici. Tu ne peux pas te faire idée, pendant les premiers jours, des scènes que j'ai eues à subir.

LOUISE, souriant.

Si, je m'en doutais!... Lorsqu'après déjeuner je me retirais discrètement pour vous laisser libres jusqu'au soir, j'entendais souvent s'enfler des voix courroucées... Je me disais : « L'orage gronde mais l'arc-en-ciel n'est pas loin... »

RÉGINE

Eh bien, tu devinais juste; l'orage grondait avec des éclaircies et parfois même de joyeux coups de soleil... Ah! quels après-midi!... Nous nous faisions l'un à l'autre beaucoup de peine, le soir on avait les yeux gros comme le poing, à force d'avoir pleuré, et pourtant que ces journées de fièvre me paraissent belles et me laissent de regrets!... Moi toujours prête à pardonner, lui arrivant à point pour me glacer par de trop généreux discours... Mille fois j'ai voulu dire la vérité, mille fois il a trouvé ce qu'il fallait pour me réduire au silence... Presque toujours sa fureur tournait en désolation, et alors je devenais si gentille!... Sans compter que lui trouverait moyen d'attendrir des pierres!... Lorsqu'un mot de moi le heurte, je vois dans son regard un étonnement douloureux comme si je troublais le dernier festin d'un condamné!

LOUISE

Je veux bien que sa menace de se tuer ne semble pas sérieuse, à ta place j'y ferais tout de même attention.

RÉGINE

Pas de danger qu'il se tue!

LOUISE

Comment peux-tu parler avec tant d'assurance?...

RÉGINE

Il y a quinze jours, pendant une promenade avec Paul, je me suis sentie fatiguée et j'ai annoncé que je rentrais pour terminer une lecture dont nous venions de causer. Il m'a répondu qu'il avait emporté mon livre dans sa chambre et a offert de rentrer avec moi pour le rendre. Je l'ai engagé à continuer sa promenade, ajoutant que j'irais chercher le livre chez lui. A ces mots, Paul a tellement rougi que j'ai demandé en riant s'il y avait indiscrétion à violer son domicile. Sur ce, nous nous sommes séparés, je suis allée droit à sa chambre, et, en prenant le livre, je n'ai pas pu ne pas remarquer, bien en évidence à côté du livre, un revolver posé contre un portefeuille, lequel n'était pas fermé... Tu aurais fait comme moi... J'en ai retiré une lettre cachetée... Sur l'enveloppe cette ligne : *A ma femme, pour ouvrir après ma mort.*

LOUISE

C'est tout ce qu'il y a de plus grave!... Tu racontes cela d'un ton léger!...

RÉGINE

Ecoute la suite... La journée s'est achevée paisiblement... Bien qu'assez troublée, j'ai gardé vis-à-vis de Paul une attitude parfaitement naturelle... Le soir, tu causais avec lui sur la terrasse lorsqu'on m'a remis le courrier renfermant, comme d'habitude, les correspondances de nous trois. En triant les miennes, j'ai retiré une carte postale venant d'Italie à l'adresse de Paul... Carte postale illustrée représentant un chalet suspendu à un repli de la montagne, au-dessus du lac de Lugano. D'ailleurs, je l'ai confisquée, la voici. (Elle va à son secrétaire, l'ouvre, et en rapporte une carte, qu'elle remet à Louise.) N'est-ce pas que l'endroit est merveilleusement choisi pour passer le temps d'une lune de miel ?

LOUISE, lisant.

Monsieur, je réponds à votre lettre que ma villa est à louer en ce moment. C'est, en effet, chez moi que votre ami, le comte Robert de Fléville, est venu loger avec sa jeune femme. Les conditions seront les mêmes que pour lui...

RÉGINE, reprenant la carte et la jetant sur une table.

Pauvre Paul !... Pas de chance !... Le renseignement qu'il demande prouve net qu'il compte survivre à son union avec l'infâme Régine, et on lui répond sur papier ouvert ! Il n'avait pas prévu ce coup-là !...

LOUISE, riant.

L'animal, il ne fait que des bévues !...

RÉGINE

Tout cela est bel et bien, mais tu dois comprendre que ces histoires de revolver et de cartes postales m'irritaient et me bloquaient dans mon mensonge. Pourtant, comme je m'y trouvais mal à l'aise et que mon compagnon, malgré ses rodomontades, m'inspirait infiniment de tendresse, j'étais résolue à en finir... J'avais fixé le jour et l'heure que je ne dépasserais pas sans avoir parlé... Je guettais l'occasion, lorsqu'un beau matin, une semaine environ après notre arrivée, sans motif apparent, Paul a tout à coup changé d'attitude. Plus de fureurs ni de chagrins, et aussi plus de cabotinages. Il est devenu le garçon spirituel, plein d'entrain, très content de son sort, que, pendant ces derniers temps, nous avons contemplé avec stupeur... En présence d'une transformation pareille, mes projets de franchise se sont évanouis. Avec un homme qui ne questionne pas, le mieux est de se taire.

LOUISE

Tu ne lui pardonnes pas de ne plus souffrir !...

RÉGINE

Le supporterais-tu, toi ?... Quand on pense à ce qu'il croit !... Oui, quand on pense !...

LOUISE

C'est, en effet, très étrange... Hier, à la mairie, ce matin, à l'église, il paradait, le front haut, la mine épanouie.

RÉGINE

Et les regards d'heureux conquérant qu'il me jetait pendant la cérémonie !... Cela m'agaçait au point que j'en arrivais à souhaiter un scandale. J'avais des visions d'un être éperdu trouant la foule pour s'échapper. Lorsque, d'une voix posée, il dit le oui définitif, un nuage a passé sur mes yeux.

LOUISE

Pourtant ce oui, c'est toi qui le lui arrachais !...

RÉGINE

J'ai voulu, avant de l'épouser le connaître et jamais je ne l'ai moins connu qu'au moment où il prononçait ce formidable oui...

LOUISE

Tu admets qu'il t'aime... Pour toi c'était la principale, l'unique affaire.

RÉGINE

C'est vrai, j'ai cru qu'en dehors de son amour rien ne m'intéressait.

LOUISE

Et tu découvres qu'en face de son amour se dresse ton orgueil.

RÉGINE

Si tu entends par orgueil tout ce que mon cœur contient de beauté et de noblesse, oui, j'ai un orgueil qui s'alarme et qui souffre... N'ai-je pas le

droit d'exiger que l'âme de mon mari soit à la hauteur de la mienne... Et cela, qu'en sais-je?... Suis-je aimée par un héros?... Suis-je aimée par un intrigant?

LOUISE

Est-il aimé par une vierge?... Est-il aimé par une coureuse?... Est-il aimé seulement?... Depuis qu'il est ton élu tant de femmes diverses lui ont tendu les bras!... Peut-être, désespérant de rencontrer la véritable Régine, ferme-t-il les yeux sur son rêve!

RÉGINE

Non, il rit!

LOUISE

Est-ce lui qui rit ou un des nombreux personnages dont il emprunte le masque?...

RÉGINE

Ah ce masque, si seulement, ne fût-ce qu'un instant, il tombait!

LOUISE

Il y a pas mal de siècles, Psyché, pour l'avoir fait tomber, a perdu, non pas seulement un amoureux, mais l'amour lui-même.

RÉGINE

Bah! Une fable!...

LOUISE

Elle est d'accord avec les légendes de ma province: dans les rafales de tempêtes se poursuivent

encore les ombres des amants qui se sont en vain cherchés pendant la vie...

RÉGINE, prêtant l'oreille.

Entends-tu ?... On remue dans sa chambre... Il est là...

LOUISE

Je me sauve... Mieux vaut qu'il te trouve seule.

RÉGINE

Oui, s'il vient.

LOUISE

Comment !... Lui, ton mari, le soir de tes noces, n'entrerait pas dans ta chambre !...

RÉGINE

Il a tant répété qu'il se tuerait au moment d'être mon mari...

LOUISE, récitant avec emphase.

Que le tombeau soit mon lit nuptial !... (Montrant le lit dont les draps ouverts promettent une généreuse hospitalité.) Après avoir annoncé une catastrophe, venir gentiment quêter une place auprès de toi dans ce lit... Je comprends qu'il hésite.

RÉGINE, ironiquement.

A moins, tout simplement, qu'il ne soit en train de passer la revue de ses tiroirs pour vérifier où les domestiques ont rangé ses effets, puisque c'est la première fois qu'il occupe cet appartement voisin du mien.

LOUISE

Ne sois pas méchante!...

RÉGINE

Ce n'est qu'un mot!... Je voudrais l'encourager... Que faire?...

LOUISE

S'il n'entre pas dans ta chambre, va dans la sienne... Rien que cette porte à ouvrir... Tu as traversé la moitié de Paris pour aller le trouver...

RÉGINE

Oh! ce jour-là, j'aurais franchi l'Océan!... Il y a un mois et que c'est loin!... Enfin, j'irai, sans enthousiasme, mais avec cœur... Sais-tu quelle est toute ma crainte?

LOUISE

Non!

RÉGINE

Cet homme a le sentiment qu'il a une grande scène à jouer... Après tout ce qu'il a juré il ne peut guère s'en dispenser. Le revolver qui s'étalait chez lui va être de la fête... Ah! pourvu qu'il ne me force pas à lui arracher une arme que je sais n'être pas méchante! Lui rire au nez?... Les sanglots m'étoufferaient... Me faire complice de son mensonge, le supplier de vivre?... Ce serait le dégoût, la nausée... Comment sortir de là?

LOUISE

Ne le laisse pas prononcer un mot, parle avant

qu'il n'ait ouvert la bouche et que ce soit pour dire que vous avez été deux grands fous ; lui de te croire dans cette situation piteuse et toi d'encourager son erreur.

RÉGINE

Oui, je le lui dirai, et sans perdre une seconde!...

LOUISE

Mets dans ta confidence un peu d'humilité, laisse entrevoir que tu te repens, car, tout de même, se jouer ainsi d'un homme...

RÉGINE

Il comprendra que je ne le faisais pas pour me moquer... je serai si contente de redevenir moi-même!... Sûrement c'est le plus grand bonheur que m'apportera cette soirée.

LOUISE

Espérons, au contraire, que les bonheurs s'enchaîneront et que celui-ci te ramènera au bel enthousiasme d'autrefois... (Embrassant Régine.). Allons, bonsoir, chérie!... Demain matin tu te précipiteras chez moi pour raconter que les tourments ont fait place à une tranquille félicité !

RÉGINE

Dieu le veuille ! (Louise sort. Après un instant de réflexion. Régine se dirige vers l'appartement de Paul qui entre au même instant.)

SCÈNE II

RÉGINE, PAUL

PAUL

J'entendais qu'on parlait avec vous... Louise probablement... Je n'ai pas voulu vous déranger.

RÉGINE

Voyez, j'allais vous appeler.

PAUL

Vous pensiez donc que je ne viendrais pas ?

RÉGINE

Eh bien, oui, je n'étais pas certaine...

PAUL, ironiquement.

Pour que vous me jugiez capable de vous délaisser, ce soir, il faut que vous ayez de moi une triste opinion.

RÉGINE

Paul, je vous en prie, ne commençons pas à nous prêter mutuellement des sentiments que nous n'avons pas, pour avoir le plaisir de les combattre... Je voudrais sans perdre une minute m'expliquer avec vous.

PAUL

L'idée me plaît. Mais laissez-moi d'abord vous demander une faveur...

RÉGINE

Laquelle ?

PAUL

Un baiser !

RÉGINE, reculant, les yeux baissés, surprise et humiliée.

Paul !...

PAUL

Je suis votre mari, et si jamais un mariage a été préparé par l'amour, c'est le nôtre... Pourtant, depuis qu'il a été décidé, un cruel malentendu nous tient sur la défensive... Nous avons eu de mornes fiançailles... Il n'y a pas de baiser entre nous... Voulez-vous qu'il y en ait un ? (Il s'approche d'elle.)

RÉGINE

Vous êtes le maître !... (Elle tend vers lui son visage, masque immobile, les yeux fermés. Il l'embrasse longuement sur les lèvres. Lorsqu'il relâche son étreinte, elle se dérobe dans un mouvement non de pudeur, mais de révolte.)

PAUL, sans paraître discerner cette nuance.

A présent, dites ce que vous étiez si pressée de faire connaître.

RÉGINE

Je ne suis plus pressée.

PAUL

Vous regardiez cependant comme indispensable de m'apprendre certaines choses.

RÉGINE

Cela n'est plus d'aucune utilité.

PAUL, d'un ton résolu.

En effet, car j'en suis informé... Vous comptiez m'apprendre que vous n'êtes pas grosse... Depuis quinze jours je le sais.

RÉGINE

Comment ?

PAUL

Dans les conditions d'intimité où nous vivions, un homme puissamment intéressé à se renseigner en trouve le moyen, dût-il forcer les murs à parler.

RÉGINE

Ou les femmes de chambre !

PAUL

Comme il vous plaira !

RÉGINE, avec dépit.

J'étais si joyeuse d'avoir cette révélation à vous faire.

PAUL, ironiquement.

Il y paraît à l'empressement que vous avez mis à vous décider.

RÉGINE

Encore un bonheur que vousme volez !...

PAUL

A qui la faute si vous en avez laissé passer l'heure ?

RÉGINE

A vous, qui avez exigé ce baiser.

PAUL

Quel mal y avait-il ?

RÉGINE, indignée.

Oh !...

PAUL

Aucun... Réfléchissez !...

RÉGINE

A-t-on besoin de réfléchir quand on se sent blessée ?

PAUL

N'importe ! Réfléchissons ensemble... Depuis longtemps vous avez dans l'idée qu'au lieu d'être un ami prêt à tous les sacrifices, je suis un aventurier capable de toutes les bassesses. Votre doute est fondé sur ce que j'accepte une situation équivoque... Du moment que cette situation existe, pas de milieu : je suis un saint ou un bandit. Il y a un instant, lorsque j'ai réclamé ce baiser, vous étiez persuadée que je vous croyais enceinte ; aussi, c'est l'homme de toutes les compromissions, le bandit, qui vous est apparu. Vous avez frissonné à son contact. Rien de plus naturel. Mais à présent, vous découvrez que je savais à quoi m'en tenir sur votre prétendue faute. Délivré du soupçon d'être un bandit, plus de nécessité pour moi d'être un saint. Je

n'ai qu'à devenir un bon mari qui cède à une impulsion louable en embrassant sa femme... Néanmoins vous continuez à bouder... Je cesse de comprendre !...

RÉGINE

J'ai tort, je le reconnais.

PAUL

Voilà un aveu qui nous rapproche. A partir du jour où j'ai appris que vous étiez innocente, je me suis senti vraiment heureux.

RÉGINE

Je l'ai remarqué.

PAUL

Restait à bien établir qu'aucune cause de malentendu ne subsistait. Voilà qui est fait !...

RÉGINE

Plus le moindre malentendu ?... Cherchez bien.

PAUL

J'ai, au début, refusé votre main sous prétexte que j'étais pauvre, tandis qu'aujourd'hui, sans être devenu plus riche, je l'accepte. C'est cela, n'est-ce pas, que vous me reprochez ?

RÉGINE

Je ne reproche pas, mais je me souviens...

PAUL

Il faut oublier par charité pour moi.

RÉGINE

Ah !

PAUL

Vous montriez tant d'amour au moment où j'arrivais avec un si piètre bagage; j'ai essayé de rétablir l'équilibre par de grands sentiments !

RÉGINE

Des phrases au lieu de sentiments !

PAUL

Je n'étais évidemment pas résolu à périr de misère plutôt que de vous épouser.

RÉGINE

Et lorsque vous avez cru à ma faute, étiez-vous résolu à mourir après m'avoir épousée ?...

PAUL

Franchement non !... Le geste me séduisait par sa beauté... je m'en faisais une parure... Comme j'éprouvais un chagrin cuisant je l'annonçais avec des mots partis du cœur... mais il m'est resté une telle horreur du suicide que je n'aurais pas eu le courage d'aller jusqu'au bout.

RÉGINE

Je le savais... Vous êtes l'homme dans la chambre

duquel j'ai trouvé un revolver posé près d'une lettre adressée *à ma femme pour ouvrir après ma mort* et en même temps l'homme à qui était destinée la carte que voici. (Elle prend la carte restée sur la table et la lui remet.)

PAUL, après avoir parcouru la carte, souriant.

Cet aubergiste, quel gaffeur !...

RÉGINE

Je vous félicite sur votre bon goût. L'endroit semble charmant.

PAUL

Oui, et très retiré... Pas de témoins gênants !... Clientèle rare et pas française. Aucun danger d'être espionné.

RÉGINE

Est-ce là que vous allez m'emmener ?

PAUL

Cet endroit n'est plus si particulièrement désigné, puisque vous n'avez rien à cacher.

RÉGINE, avec indifférence.

Oh ! je demandais cela...

PAUL, riant.

Sommes-nous enfants de perdre cette heure

unique dans la vie à discuter où nous serons demain... Partons, restons, en quelque endroit que nous soyons, le bonheur s'installera !...

RÉGINE, succombant à l'émotion et jetant des phrases entrecoupées.

Ne partons pas !... Cela vaut mieux !... Je ne pourrais pas voyager !... Mes forces... (Perdant tout sang-froid.) Soyez généreux !... Laissez-moi... Ne me questionnez pas... Ce soir... la contrariété... la surprise... Vous êtes mon mari... je serai docile... Accordez-moi cette nuit, rien qu'une ! pour me ressaisir !...

PAUL, calme, triste, sans un mouvement vers elle.

Nous en sommes là !... Ma vue vous fait mal !...

RÉGINE, dans une crise de larmes.

Oui !... Très mal !... Où sont vos comédies, vos bravades, vos mensonges ?... C'est cela que j'aimais !... J'étais amoureuse d'un fantôme !

PAUL

Non ! Vous m'aimiez, moi ! Un écervelé qui, très jeune, avait gaspillé sa vie, mais qui gardait au fond de sa pauvre âme, comme un diamant pur enchâssé dans du plomb, un grand amour... Ce garçon, qu'en avez-vous fait ?... Pendant des semaines vous avez épié son agonie, et c'était un jeu !... Un jeu où vous trichiez !... Mes colères, mes jalousies, mes renoncements servaient à divertir madame !... Avant d'accepter mon nom elle trouvait joli de me

déshonorer !... A mes résolutions désespérées, elle répondait par un sourire !... Je suis pourtant capable d'aller jusqu'au suicide ! je l'ai prouvé... Bah !... Se suicider quand le bonheur et la fortune vous sont offerts... Pas si bête !... Se tuera-t-il ?... Ne se tuera-t-il pas !... Votre opinion est faite : il ne se tuera pas !... Cette pensée vous arrache un soupir de regret... Est-il pour une femme un plus beau trophée que le cadavre d'un amoureux roulant à ses pieds ?... Ce trophée, l'aurez-vous ?... Se tuera-t-il ?... (Longue hésitation, puis très lentement.) Une fois !... Deux fois ! (Sa main droite se crispe sur un objet placé dans la poche de son veston.)

RÉGINE, dans un cri d'effroi.

Non ! non ! Paul ! non !

PAUL

Quoi ? que croyez-vous ? Qu'il va sortir une arme et se brûler ?... Allons donc ! Vous avez bien jugé ! Il est lâche ! il a peur !

RÉGINE

Vous me prenez pour un assassin !...

PAUL

Vous me prenez pour un souteneur !... Vous avez mis sur moi une tache ineffaçable, et, quand je vous ai demandé un baiser, ce n'était pas dans l'espoir d'obtenir une caresse, mais pour faire éclater votre mépris... et aussi pour autre chose, Régine... c'était pour vous témoigner le mien. Oui,

ce n'est pas impunément qu'une jeune fille porte un masque de honte... Vous resterez toujours à mes yeux la fille coupable que vous avez trop bien incarnée.

RÉGINE

Qui m'y a forcée ?... Vous !... Vous dont le cœur de débauché n'a pas su comprendre mon cœur de vierge et qui avez apporté sous mon toit vos imaginations perverses...

PAUL

J'ai eu la loyauté de vous prévenir que j'étais indigne de vous.

RÉGINE

Je le reconnais...

PAUL

Toujours j'ai été sincère... ou plutôt non, une fois, une seule, j'ai été faux ! Quand tout à l'heure, j'étalais cyniquement ma sécurité de propriétaire satisfait.

RÉGINE

Dans ce cas ma révolte contre votre baiser n'a pas été plus sincère... Je suis prête à vous embrasser de bon cœur, si vous attachez encore un peu de prix à ma tendresse...

PAUL, la prenant dans ses bras.

Et moi qui avais fait le serment d'être de

glace !... (Il l'embrasse.) Que peut une volonté d'homme contre cela ?... (Il la retient dans ses bras.)

RÉGINE

Deux pauvres âmes qui se sont tant cherchées se rencontrent enfin !

PAUL

Il n'y a pas cinq minutes, nous nous insultions... Si je répétais à mon tour ce que vous me disiez une fois où je parlais de me tuer : est-ce la représentation qui continue ?...

RÉGINE

Ne me rappelez pas ces vilains souvenirs... Il n'y a jamais eu de représentation, jamais de comédie. Est-ce de l'artificiel, du convenu qui nous rend si tristes ?... Est-ce que deux cœurs ardents qui communiquent ensemble se parlent sur le ton de deux philosophes qui pèsent le moindre mot ?... Oui, vous avez été l'amant pauvre qui me charmait par sa délicatesse... le héros prêt à me sauver et à mourir !...

PAUL

Tout cela, je l'ai été, je le jure !... (La serrant contre lui.) A la bonne heure ! Les yeux bien contre les miens... Tout ce que vous avez rêvé et admiré, je le suis !... Avec un regard pareil, vous m'obligez à l'être !...

RÉGINE, blottie contre sa poitrine.

Votre regard qui descend lui aussi jusqu'à mon cœur le remplit d'une joie sauvage... Vois-tu mon-

ter le délire dans mes yeux?... Sotte Louise qui prétend qu'entre deux amoureux s'élève un double miroir qui rend à chacun sa propre image... On serait seuls alors?... Seule, moi, dans tes bras?... Seul, toi, dans les miens?... Rions!... Non! L'instant est sacré... Nous sommes deux créatures qui se livrent le mystère de leurs âmes... Je veux te laisser le plaisir d'explorer la mienne! tu n'y découvriras que des trésors d'amour... La tienne, enfin, je la pénètre... Tu me chérissais tellement que ta bouche se refusait à exprimer les sentiments d'un fiancé quelconque... Me faire la cour comme un brave garçon qu'aucune fatalité n'opprime t'a paru d'une banalité navrante... Tu as voulu porter un idéal écrasant pour la faiblesse humaine... Tes épaules ont fléchi... Mais il n'est pas donné au premier venu de succomber sous de trop hauts désirs... L'idéal, lorsqu'il meurtrit un front, y laisse un rayon... Tu es beau!... Beau par ton orgueil, ton martyre, ta défaite... Tu rêvais deux choses qui n'allaient pas ensemble : te tuer pour m'éblouir et vivre pour m'avoir... Eh bien, ne meurs pas... Tu m'éblouis quand même et tu m'as!... (Leurs lèvres s'unissent dans un long baiser.)

PAUL

Je t'ai!... C'est la minute exquise, l'instant incomparable où il faudrait avoir le courage de mourir!...

RÉGINE, souriant.

Parce qu'enfin tu touches au bonheur!

PAUL

Un jour viendra bientôt où le divin délire ne t'aveuglera plus...

RÉGINE, incrédule.

Oh ! quant à cela !...

PAUL

Un vaincu embelli par la défaite !... Le rayon oublié sur un front meurtri !... Avant longtemps je retrouverais dans ton regard l'expression qu'il avait lorsque tu m'as tendu cette carte. Cela, vois-tu, ce serait trop atroce !...

RÉGINE

Quelle folie !... Je suis à toi du plus profond de mon âme !...

PAUL, l'attirant de nouveau à lui avec une passion désespérée.

Tes yeux... plus près... encore plus près !... que j'y contemple le héros de ton cœur !...

RÉGINE, lui obéit en souriant.

Décidément, toi aussi, tu es pour le miroir !...

PAUL

J'y suis superbe !... O cher et capricieux miroir !...

RÉGINE, souriant.

Surtout n'aie pas la tentation de le briser sur ta

belle image, comme on brise le verre où a bu le roi !... (Pendant qu'elle parle, Paul, les yeux obstinément fixés sur ceux de Régine, sort de sa poche un revolver et le porte doucement à sa poitrine.)

PAUL

Non, pas le miroir !... Qu'il conserve ma belle image !... (Il fait feu. Régine s'arrache de ses doigts crispés avec un cri, pendant qu'il tombe la face contre terre.)

RIDEAU

HISTORIQUE

DE

« LA FIGURANTE »

HISTORIQUE

DE

« LA FIGURANTE »

L'idée de la Figurante m'est apparue pendant que je prenais congé de la femme d'un de mes amis chez lequel je venais de déjeuner. Il se disposait à sortir avec moi, et sa femme qui nous avait accompagnés jusque dans le vestibule plaisantait avec moi, pendant que je mettais mon pardessus. Je ne sais quelle bêtise j'ai pu dire, mais trois minutes après, dans la rue, aux côtés de mon ami, je ruminais l'histoire de *la Figurante*.

J'ai commencé par en tirer une pièce déplorablement construite, qui, déposée à l'Odéon et au Théâtre-Français, fut, dans chacun de ces théâtres, refusée d'emblée. Cependant M. Levoix, lecteur attitré de la Comédie-Française, eut la bonté de

m'écrire que cette œuvre, quoique ratée, lui semblait intéressante et qu'il m'invitait à venir en causer avec lui. Jugez si je courus à l'adresse qu'il me donnait. Il demeurait dans un vieux bâtiment, appartenant à l'État, situé à l'angle des rues Colbert et Richelieu. Là je me trouvai en présence d'un aimable vieillard qui me tint ce langage :

— Votre pièce ne vaut rien... absolument rien... Le public se refuserait à l'écouter pendant cinq minutes... D'abord vous ignorez l'art de faire des mots et de les placer à propos. Vous ne soupçonnez pas ce qu'avec une réplique paradoxale et imprévue on peut faire avaler aux spectateurs. Lisez et relisez nos grands auteurs, Dumas fils, en particulier, et observez avec quelle désinvolture ils se tirent des situations les plus difficiles en se conciliant tout le monde par une plaisante boutade. Et là-dessus, M. Lavoix, qui était lui-même homme de beaucoup d'esprit, se mit à me conter une foule d'anecdotes qui toutes se dénouaient par une heureuse repartie. Lorsqu'il pensa, grâce à ce choix judicieux de bons exemples, m'avoir victorieusement prouvé le pouvoir irrésistible de l'esprit, il revint à ce qui m'amenait chez lui.

— Le sujet de votre pièce la classe entre deux comédies de Scribe : *Une Chaîne* et *Bataille de Dames*. Suivant que vous irez à droite ou à gauche, vous referez l'une ou l'autre.

— Je ne connais ni l'une ni l'autre, répondis-je avec une grimace.

— Dépêchez-vous de les lire, et allez du côté vers lequel vous penchez.

— C'est que je tiendrais beaucoup à rester moi-même, objectai-je timidement.

— *Une Chaîne* ou *Bataille de Dames*, répondit l'inflexible Lavoix. Si vous êtes vraiment doué pour l'art dramatique, vous ne sortirez pas de là. Remettez-vous au travail et quand vous aurez fini, revenez me voir. Si votre pièce me satisfait, j'espère la placer, non pas au Théâtre-Français où vos grands aînés vous barrent la route, mais dans un théâtre du boulevard dont le directeur a confiance en mon jugement.

On voit que j'avais affaire à un excellent homme. Malheureusement nous n'avions pas la même façon d'envisager les choses. J'étais alors bien trop ignorant de polémiques littéraires pour trouver cocasse le conseil d'adopter Scribe pour modèle. Ce qui me déplaisait, c'était de choisir un modèle quel qu'il fût. Je me mis donc au travail, mais en me gardant de lire une ligne de Scribe et, quelques semaines plus tard, je me présentais de nouveau devant Lavoix, auquel j'avais envoyé au préalable une *Figurante* modifiée suivant une méthode à moi, en y joignant, ô comble d'imprudence ! le manuscrit de *Sauvé des Eaux*. Je vécus ce jour-là une des heures les plus cruelles de ma carrière. Au lieu du spirituel bavard qui m'avait si paternellement accueilli, je fus assailli par un énergumène qui me reprocha durement de n'être bon à rien. Plus de talent, plus d'avenir !... Il était certain maintenant que je n'avais pas le don !... Ma place n'était marquée nulle part... Antoine lui-même, prisonnier de l'école naturaliste, ne m'ou-

vrirait jamais les portes de ce lieu de perdition qu'était le Théâtre-Libre.

Sous ce déluge d'anathèmes, je dégringolai l'escalier, découragé pour longtemps et les larmes aux yeux... Dame oui... Moi que l'on accusait de n'être propre à rien, songez que j'étais sur le point de produire, dans l'espace d'une année, *l'Envers d'une Sainte*, *les Fossiles*, *l'Invitée*. La conscience que j'avais de renfermer une puissance créatrice, me faisait plier sous le poids de l'aveugle injustice.

J'ai revu le père Lavoix le soir de la première de *l'Envers d'une Sainte* au Théâtre-Libre. Je lui avais envoyé une place, moitié par reconnaissance et moitié par défi. Je l'ai aperçu de loin pendant un entr'acte, isolé dans la rangée de fauteuils où il était assis, avec l'apparence d'un homme accablé. Il n'a pas jugé devoir me faire un compliment qui, dans son esprit, eût été certainement de condoléance.

Je serais à mon tour injuste pour la mémoire de ce juge bienveillant et passionné, si je n'avouais pas que d'autres ont également reculé devant les étrangetés de mon sujet. Voici le rapport de M. de Lapommeraye, lecteur de l'Odéon, rapport dont Porel m'a fait cadeau par la suite. Je le donne ici d'autant plus volontiers qu'il renferme une analyse assez précise de ce qu'était cette première version de *la Figurante*.

Paris, le 25 avril 1890.

Rapport à M. le Directeur du Théâtre national de l'Odéon. (N. 259). *La Figurante : Comédie en 3 actes et 5 tableaux.*

« Monsieur le Directeur,

« Cela ne me semble guère jouable, mais enfin il y a des qualités, et ce n'est pas l'œuvre du premier venu. En tous cas, le sujet n'est pas banal, il est même quelque peu bizarre, et l'auteur nous montre des exceptions, qui ne seraient probablement ni comprises, ni admises par la masse du public. Tout cela paraîtrait fort invraisemblable.

« Voici le sujet :

« M. Henri de Ternay est un jeune député de 35 ans, actif, intelligent, ambitieux, qui veut se pousser dans la politique. Il a pour maîtresse une femme mariée, Hélène de Givernis, dont il est très aimé et qu'il aime aussi : elle n'est plus toute jeune : leur liaison dure depuis quelques années déjà, mais sans lassitude. Mme de Givernis est ambitieuse pour son amant : elle comprend qu'il a besoin d'être marié, il aurait ainsi un état de maison, pourrait recevoir plus aisément, étendrait le cercle de ses relations ; c'est donc nécessaire.

« Mme de Givernis lui cherche une femme, et elle jette son dévolu sur une jeune institutrice, Françoise, pauvre, intelligente. Françoise aime un jeune journaliste, Pierre Laforge, et en est aimée, mais Pierre qui ne veut point d'une femme sans fortune,

lui fait savoir un peu brusquement qu'il ne l'épousera pas.

« C'est ce moment que choisit Hélène de Givernis pour faire ses propositions à Françoise. Veut-elle épouser un député de 35 ans, ambitieux, dont elle sera l'associée, rien de plus, pas la femme : entre eux il n'y aura qu'une vague amitié, point de relations intimes, car ce député aime une femme mariée et en est aimé ; ils resteront fidèles l'un à l'autre, et Françoise devra fermer les yeux, accepter cette bizarre situation.

« Et Françoise accepte. Deux minutes après on lui présente Henri de Ternay et l'affaire est bâclée. Tout cela est un peu rapide, un peu étrange, demanderait des développements qui n'existent pas ; il faudrait justifier ce point de départ anormal.

« Françoise est très fine ; elle a deviné que la femme mariée en question n'est autre que Mme Hélène de Givernis.

« Au 2e acte, le mariage a eu lieu depuis quelques mois. Françoise s'occupe avec activité et intelligence des affaires de son mari : elle s'y consacre tout entière : c'est bien une associée, une sorte de secrétaire très diplomate et très habile, qui étend très vite le cercle des relations de Ternay, lui crée des amitiés, intrigue de toutes façons. Mais, suivant le pacte convenu, elle n'est pas *sa femme*. Hélène de Givernis s'est éloignée pendant quelque temps, puis elle est revenue, et elle se montre satisfaite de voir les choses où elles sont : c'est bien ce qu'elle avait rêvé, voulu.

« Désormais nous allons assister à la lutte de ces

deux femmes qui vont se disputer Ternay, car Françoise, bien que très correcte, très froide en apparence, n'a pas du tout renoncé à l'amour de celui qui s'appelle son *mari* pour le monde. Elle poursuit ses desseins avec habileté, silencieusement. Bientôt, Mme de Givernis s'en est aperçue. Françoise n'a-t-elle pas été conter à une de ses tantes la réserve extraordinaire de Ternay à son égard ? Et la tante, furieuse, bavarde. Ternay, si l'on sait la chose, deviendra ridicule ! Françoise a parlé avec intention.

« Peu à peu elle a pris, par son intelligence, une grande influence sur son mari. Hélène sent que Ternay commence à lui échapper. Elle essaie de parer le coup, et elle dépêche Pierre Laforge auprès de Françoise. Elle a conté au jeune homme que Françoise est délaissée, malheureuse. Pierre va tenter d'en faire sa maîtresse. Hélène espère bien que Françoise se laissera aller à son ancien amour pour Pierre.

« Elle s'est trompée, car Françoise, au premier mot d'amour, chasse Pierre.

« Peu après, Henri Ternay est nommé sous-secrétaire d'État, grâce à une habile intrigue de Françoise. Henri est tout à fait séduit. Hélène est perdue et part, les larmes aux yeux, comprenant sa défaite. Françoise triomphe ! elle a beaucoup souffert, en silence, car elle aimait son mari. Maintenant elle se jette dans ses bras, et le pacte de pure association est rompu. Elle ne sera plus une simple *figurante* du mariage. »

Cette même version de *la Figurante* faisait partie

de la fournée de trois pièces que j'avais envoyées la même année à Antoine. Voici en quels termes il en parlait dans sa première lettre, et Antoine n'était pas un timide !

« Malheureusement, je ne crois pas que le public accepte votre premier acte, votre point de départ. Notez bien que ce n'est pas la hardiesse qui m'effraie, c'est l'*invraisemblance*. Une fois la pilule avalée, je vois bien que la pièce marche et fort joliment même. Mais si l'auditeur ne se met pas en route ? Et il en aura le droit, au fond. »

Il n'est jamais bien difficile de me persuader qu'une de mes œuvres réclame un supplément de travail et, renseigné par tant d'avis venus de côtés différents, je consacrai quelques semaines du printemps de 1893 à refaire *la Figurante* en remédiant de mon mieux à l'invraisemblance qui m'était universellement reprochée. Cette version nouvelle fut reçue par M. Carré pour le Vaudeville dont le succès de *l'Invitée* m'ouvrait les portes. Cependant la direction au Vaudeville ne tarda pas à être modifiée par l'arrivée de Porel qui devenait codirecteur. Ce dernier montrait peu d'empressement à jouer une comédie refusée par lui à l'Odéon. C'était, il est vrai, une autre *Figurante*, mais le mot restait. Enfin, les mois succédaient aux mois et on ne parlait pas de répéter la pièce. M'autorisant des relations cordiales qui s'étaient établies entre M. Claretie et moi, je lui proposai de lire *la Figurante* et de me dire franchement s'il voulait s'employer à la faire passer du Vaudeville à la Comédie-Française. Il lut et se déclara chaudement en faveur de

mon projet. Je lui fis alors observer que retirer ma pièce d'une maison où elle était reçue pour la porter dans une maison qui resterait libre de ne pas l'accueillir serait de ma part une folie. En conséquence, avant de rompre avec le Vaudeville, je réclamai la certitude que ma lecture au Comité n'aboutirait pas à un échec. Il suffisait pour cela de communiquer mon manuscrit à quelques sociétaires qui, en connaissance de cause, prendraient position en ma faveur. Claretie m'ayant donné l'assurance que la réception ne souffrirait aucune difficulté, je retirai fièrement ma pièce du Vaudeville pour l'offrir à la Comédie-Française, où elle fut refusée à l'unanimité, moins les voix de Claretie et de Le Bargy. Claretie, se fiant à son prestige d'administrateur, avait-il négligé les précautions que je lui avais indiquées, ou bien les membres du Comité avaient-ils cédé à la tentation de jouer un bon tour à l'auteur de *l'Amour brode*? Je ne l'ai jamais su. Je ne mets toutefois pas en doute la bonne foi de Claretie, qui, plus tard, a fait inscrire au répertoire de la Comédie-Française *les Fossiles* et *la Nouvelle Idole*.

Quelques heures après la désastreuse lecture, je partais pour l'Autriche emportant le manuscrit de la pièce dédaignée, et, quelques jours après, je consacrais les loisirs d'une villégiature à Carlsbad à la refaire, en tenant compte de certaines critiques sur lesquelles les sociétaires avaient appuyé leur verdict. Je n'envisageais cependant pas la possibilité de faire jouer cette comédie. Les directeurs du Vaudeville affirmaient que, si je la leur rendais,

ils étaient prêts à l'accepter de nouveau, mais cette générosité ne les engageait pas beaucoup vis-à-vis d'un caractère comme le mien, et, encore meurtri par la chute de *l'Amour brode*, je ne supposais à aucun autre théâtre la volonté de m'accueillir. J'avais donc manifesté, dans les journaux qui m'interrogeaient sur mes projets, l'intention de publier purement et simplement *la Figurante*.

Mon séjour à Carlsbad allait prendre fin lorsque je reçus la lettre suivante :

« Paris, 15 juillet 1895.

« Monsieur, la décision prise par vous de faire imprimer *la Figurante* est-elle irrévocable et vous déplairait-il que nous parlions de représentation ? Excusez-moi d'entrer en relation avec vous par deux questions que je vous pose, mais elles ont leur importance.

« Recevez, Monsieur, avec toute l'admiration que j'ai pour ce que je connais de vos œuvres, l'assurance de mes sentiments distingués.

« LUCIEN GUITRY. »

Ayant répondu que mes décisions étaient trop liées aux événements pour être irrévocables, je reçus, étant encore à Carlsbad, cette seconde lettre :

« Paris, 19 juillet 1895.

« Monsieur, je suis tout heureux de voir que vos désirs sont les miens. Il ne me reste plus qu'à

souhaiter votre prompte rentrée à Paris afin qu'il soit causé et décidé de tout ceci. A bientôt, j'espère... »

Quelques jours après, je faisais à Paris la connaissance de Guitry et ce fut le début d'une longue amitié. Guitry avait entendu vanter les mérites de *la Figurante* par les artistes de la Comédie-Française, et il ne la trouva pas inférieure à ce qu'on en disait, et, plus conséquent qu'eux, il retint l'œuvre dont il apprécia le mérite. Sarah Bernhardt, qui partait en tournée, lui avait confié la direction artistique du Théâtre de la Renaissance et il me proposa d'y jouer ma pièce, avec l'assentiment de la grande patronne, laquelle, on s'en souvient, m'avait manifesté sa précieuse sympathie dans des circonstances critiques. Les répétitions de *la Figurante* durèrent un temps infini à cause du succès triomphal de la délicieuse comédie de Donnay, *Amants*, que Guitry venait de créer avec une incomparable maîtrise, et qui me barrait la route. J'eus, en outre, beaucoup de peine à trouver une *Figurante*, et ce n'est qu'après plusieurs infructueux essais que mon choix s'arrêta sur Mlle Thomsen, ce dont je n'eus pas à me repentir, car elle remporta un grand succès personnel. Antoine, en me demandant le rôle du vieux Monneville, me réservait le grand plaisir de retrouver, pendant nos laborieuses répétitions, mes impressions du Théâtre-Libre, qui restent les meilleures de ma carrière d'auteur dramatique.

La première représentation de *la Figurante* s'annonçait, dans la dite carrière, comme un tournant dangereux. Depuis *l'Amour brode*, je n'avais rien

donné et il s'agissait de savoir si je n'avais été qu'un simple blessé, ou si l'heure avait sonné de procéder à ma sépulture définitive. Je sortis vivant de l'épreuve, comme on peut s'en assurer en parcourant ces extraits de quelques articles.

« De plus en plus, la marque éminente de M. François de Curel, c'est de jouer la difficulté psychologique. *La Figurante* est encore une surprenante rencontre de cas exceptionnels, un adorable faisceau de raretés — un drame orchidien, si j'ose cette image... L'œuvre est cruelle et distinguée. Le théâtre de M. de Curel, c'est très souvent du Marivaux poignant. De combinaisons dramatiques non galvaudées et même volontiers un peu bizarres, il excelle à faire jaillir logiquement des cris de passion profonde et de douleur vraie, auxquels le caractère exceptionnel des situations et des états d'âmes ajoute seulement du ragoût et de l'intensité. Et j'ai dit, en d'autres occasions, la singulière beauté de ce dialogue si net et si souple, si agile et si coloré, si délicat et si robuste.

« Jules Lemaitre. »

« Le sujet que traite M. de Curel est d'une nature extrêmement rare et les sentiments dont sont animés ses personnages sont aussi peu simples que possible. On aurait tort de se plaindre de cela, car c'est bien dans l'examen des cas extraordinaires, l'étude des caractères compliqués, des âmes raffinées, fatiguées et même un peu malades, que l'observation de l'auteur de *l'Invitée* est le plus

souverainement maîtresse de soi. D'ailleurs, il faut en prendre son parti ; si, à l'heure actuelle, la haute comédie a des chances d'exister encore, c'est à la condition, précisément, de renoncer à peindre des caractères connus et classés pour s'attacher exclusivement à la peinture des caractères d'exception. A cet égard, les personnages de *la Figurante* ne laissent rien à désirer et c'est par ce qu'ils ont d'imprévu et de spécial qu'ils nous intéressent.

« Bernard Derosnes. »

De Faguet dans la *Revue Encyclopédique :*

« Une œuvre de M. François de Curel vaut toujours qu'on la voie, même qu'on l'étudie de près. Elle n'est jamais indifférente. Esprit très compliqué et amoureux de complication, ayant l'horreur de la banalité jusqu'à avoir horreur de la vérité générale, par conséquent aimant ce que la foule appelle « le faux », c'est-à-dire l'exceptionnel, M. de Curel a, en même temps, par une singularité de sa nature, l'amour du théâtre; et cela fait l'antinomie la plus amusante du monde, puisqu'on sait bien que le théâtre ne peut vivre que de vérités assez générales ou tout au moins d'exceptions qui, devant être comprises très rapidement de tout un public, ne sauraient être très exceptionnelles.

« Et c'est ainsi qu'il y a, depuis cinq ou six ans, ce que M. de Curel a appelé spirituellement lui-même un « malentendu » entre le public et lui. Selon le caractère plus ou moins exceptionnel des personnages que M. de Curel met en scène, il est plus ou

moins loin du public et l'ahurissement du public devant lui, ou est énorme, comme dans *l'Amour brode*, ou n'est plus qu'un léger étonnement, et dans ce cas est un plaisir mêlé encore d'inquiétude, mais un plaisir assez vif, comme dans *l'Invitée* qui, à la scène, fut à peu près comprise et assez goûtée, et qui, dans le volume, est un chef-d'œuvre.

« Et il est certain que ce duel de M. de Curel avec le public doit l'intéresser infiniment ; mais il intéresse encore plus le critique, qui s'y apprend à mesurer au plus juste ce qui est possible au théâtre et, quand on s'approche de l'impossible théâtral, de quel redoublement d'habileté il faut user pour le faire admettre !

« C'est la même chose qu'avec Dumas fils. Seulement, voici la différence, qui est grande : avec Dumas fils, c'était une *idée*, une *question*, avec sa solution désagréable au public, qu'il s'agissait de faire passer, à quoi Dumas était grand maître. Avec M. de Curel, c'est un caractère extraordinaire et quelquefois deux ou trois comme dans *l'Amour brode* qu'il s'agit, dans le peu de temps dont on dispose, d'imposer au public qui n'en a jamais observé de pareils. La difficulté est très grande. Après tout, rendre le théâtre capable de ce à quoi vient à bout le roman psychologique le plus raffiné, voilà — merci du peu ! — la gageure que s'est proposée une fois pour toutes M. de Curel. Avec cela, il a tant de talent, tant de précision puissante dans certaines définitions et certaines formules, un dialogue si net et jetant brusquement de telles clartés

sur des fonds obscurs d'âmes ténébreuses que, cette gageure, il l'a gagnée quelques fois. »

En octobre 1915, *le Coup d'Aile* était en répétitions au Théâtre-Français, et sur le point d'être joué, lorsqu'il fut interdit par la Censure. Très généreusement, et à titre de compensation, alors que la Comédie, lésée autant que moi, ne m'en devait aucune, M. Carré, d'accord avec le Comité, me proposa de reprendre *la Figurante*. Il ne fut même pas question d'une lecture officielle, celle qui avait eu lieu en 1895, et avait provoqué un refus presque unanime, étant tenue pour bonne. Je profitai de l'occasion pour introduire dans la pièce de notables changements qui portent surtout sur le second acte. Pendant que je me livrais à ce travail, M. Carré avait été remplacé par M. Fabre dans les fonctions d'administrateur, et c'est sous la direction de ce dernier que ma pièce fut merveilleusement interprétée par Mlles Leconte et Cerny, MM. de Féraudy et Duflos. L'accueil du public marqua un notable progrès sur celui de 1895. La situation qui, autrefois, effrayait tout le monde, de Lavoix à Antoine, fut franchement acceptée.

Versailles, décembre 1918.

LA FIGURANTE

Comédie en trois actes,
représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Renaissance, le 5 mars 1896.

PERSONNAGES

	A la Renaissance en 1896.
THÉODORE DE MONNEVILLE, 70 ans . . .	MM. ANTOINE.
HENRI DE RENNEVAL, 36 ans	GUITRY.
FRANÇOISE DE BONNEVAL, 20 ans	Mmes THOMSEN.
HÉLÈNE DE MONNEVILLE, 35 ans	LEGAULT.

A la Comédie-Française en 1914.

MM. R. DE FÉRAUDY, DUFLOS, Mmes MARIE LECONTE, CERNY.

LA FIGURANTE

ACTE PREMIER

A la campagne, chez Monneville. Grand salon au rez-de-chaussée. Il communique avec le parc par l'intermédiaire d'un perron sur lequel ouvre une large baie vitrée placée au fond. Ce perron est lui-même pourvu de sièges rustiques. Dans le parc, sous un bouquet d'arbres, on distingue un banc.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, HÉLÈNE. (Hélène, maussade et impatiente, attend seule dans le salon. Henri arrive en tenue de cavalier.)

HÉLÈNE, allant au-devant d'Henri.

Enfin !

HENRI, l'embrassant.

Pas moyen de venir plus vite ; j'avais le sous-préfet à déjeuner. Dès qu'il a été parti, j'ai fait seller mon cheval, et au galop jusqu'ici !... Votre billet m'a mis sur des charbons ardents. Quel danger courons-nous ?

HÉLÈNE

Danger, c'est peut-être beaucoup dire...

HENRI

Votre mari, que j'ai aperçu dans le parc, m'a fait un bonjour amical...

HÉLÈNE

Il ne s'agit pas de lui... Hier, j'étais dans ce salon, en train de vous écrire ; ma lettre presque finie...

HENRI, *agacé.*

Il y en avait long ?

HÉLÈNE

Très long... Tout à coup, je me rappelle avoir oublié une clef sur la cheminée de ma chambre.

HENRI

Pan !... Ça y est ! On a tripoté dans votre armoire à glace !... Combien de fois vous ai-je suppliée de brûler vos archives !... Mais vous gardiez ce fatras pour amuser votre femme de chambre.

HÉLÈNE

Ma femme de chambre n'a rien à voir dans cette affaire... Votre correspondance est d'ailleurs sous un certain nombre de clefs, qu'il faudrait du temps pour démêler... Non, vos lettres sont intactes... c'est à la mienne qu'on a touché...

HENRI

Celle que vous m'écriviez ?

HÉLÈNE

Je n'ai fait qu'aller à ma chambre, et revenir... en tout, une petite minute...

HENRI

Pendant laquelle votre tartine restait exposée sur le buvard ?

HÉLÈNE

Hélas ! oui.

HENRI

Adroit !... Enfin, cette lettre ?

HÉLÈNE

Disparue !

HENRI

Tout à fait ?

HÉLÈNE

Fondue... volatilisée... disons : volée ! On a profité de mon absence pour la prendre.

HENRI

Bah ! Avez-vous bien cherché ?

HÉLÈNE

Remué ciel et terre... Rien !

HENRI

Cré nom de nom ! votre prose court le monde ! Voyons.... Votre mari ?

HÉLÈNE

Sûrement pas lui... Il était à la ville.

HENRI

Qui ?

HÉLÈNE

Françoise !... Pendant que j'écrivais, elle lisait, assise là-bas, sur ce banc, d'où on distingue parfaitement mon bureau !

HENRI

A votre retour ?...

HÉLÈNE

Elle s'éloignait à petits pas, dans la direction du bois, très attentive à sa lecture.

HENRI

L'avez-vous questionnée ?

HÉLÈNE

J'ai demandé qui était entré au salon pendant mon absence... j'aurais forcément rencontré le voleur, s'il était venu par cette porte... Il n'a pu s'introduire que par le perron, c'est-à-dire sous les yeux de Françoise.

HENRI

L'a-t-elle vu ?

HÉLÈNE

Elle prétend que, depuis un moment, elle marchait en tournant le dos. Vous voyez la malice.

HENRI

S'est-elle enquise de ce que vous cherchiez ?

HÉLÈNE

Ah ! Vous ne connaissez guère ma nièce ! Elle est de ces gens qui observent tout, les yeux levés au ciel.

HENRI

Pourtant, je ne la crois pas méchante... chaque fois qu'il m'arrive de causer avec elle, je la trouve bienveillante à l'égard de tout le monde.

HÉLÈNE

Parce qu'elle a besoin de tout le monde. Orpheline, recueillie chez nous par charité, elle est beaucoup trop fine pour rien hasarder. A sa sortie du couvent, je la trouvais, au contraire, assez mauvaise langue, mais il ne lui a pas fallu six mois pour apprendre à écouter, voir et se taire !

HENRI

Tant qu'à être confisqué, mieux vaut que ce papier le soit par une personne silencieuse. Seulement, pourquoi garder un objet que, par prudence, elle est forcée d'ignorer ?

HÉLÈNE

L'objet, entre ses mains, nous met à sa merci. Françoise restera muette tant qu'elle jugera utile de l'être.

HENRI

Que gagnerait-elle à nous persécuter ?

HÉLÈNE

Rien pour le moment. Par contrat de mariage, Théodore m'assure toute sa fortune après lui. Mon consentement est nécessaire pour que Françoise ait un semblant de dot. Elle a donc tout intérêt à gagner mes bonnes grâces.

HENRI

Ne lésinez pas ! Arrondissez la dot et mariez l'espion !... Dites donc, pour que vous soyez dans un tel émoi, la lettre est donc bien compromettante ?

HÉLÈNE

Oh ! absolument !

HENRI, *haussant les épaules.*

Nous demeurons à cinq kilomètres l'un de l'autre, à portée de nous voir quand il nous plaît... quelle rage d'écrire des horreurs !

HÉLÈNE

Horreurs ?... Il n'y a pas d'horreurs !

HENRI

Enfin, c'est tout de même fort !

HÉLÈNE

Pas dans le sens où vous l'entendez. Ce que j'ai écrit, je le trouvais délicat et difficile à dire !

HENRI, ironiquement.

Je vous intimide à présent !... Tout arrive !

HÉLÈNE

Henri, je prends mon courage à deux mains... Ce sont mes tourments, mes remords, qui ont dicté cette lettre.

HENRI

Hélène! Oh ! Hélène... Depuis cinq ans que cela dure, nous devrions au moins être débarrassés de vos remords.

HÉLÈNE

Mes remords ne sont pas ce que vous croyez... je me reproche d'être pour votre carrière politique un obstacle. Vous attribuez, je le sais, vos déceptions récentes à l'absence d'un intérieur qui faciliterait vos relations et augmenterait vos chances de réussite.

HENRI

Je devais être ministre, oui, c'est vrai... on m'a manqué de parole... Mais que vous soyez, jusqu'à un certain point, responsable de mon échec, jamais je n'ai prétendu cela.

HÉLÈNE

Rappelez-vous notre dernière conversation à propos du Président du Conseil des ministres.

HENRI

Que vient faire Clairaut dans votre élégie?

HÉLÈNE

Cette excellente mémoire qui ne vous trahit jamais devant la Chambre, pourquoi se dérobe-t-elle sur un sujet qui vous touche infiniment plus que les inconséquences du budget ?

HENRI

En bloc, je me rappelle que nous avons beaucoup médit de Clairaut. C'est mon grand rival ; le jour où il ne sera plus ministre je le remplacerai, avec avantage, espérons-le ! Nous avons souhaité sa perte... Est-ce le crime dont vous avez des remords ?

HÉLÈNE

Vous m'expliquiez avec beaucoup d'amertume, en quoi votre rival est mieux partagé. Il a une femme très habile. Si Mme Clairaut n'existait pas, vous auriez depuis longtemps culbuté son mari.

HENRI

Seul contre deux !...

HÉLÈNE, d'un ton de reproche.

Seul !...

HENRI

Officiellement ! (L'embrassant.) Lorsque le ministre est d'humeur tendre, il n'est pas plus fortuné que moi, tant s'en faut !... Mais dans la mêlée politique, je ne puis pas vous opposer à Mme Clairaut.

HÉLÈNE

Je me rends bien compte de ce qui manque à votre existence !... Clairaut a une femme incomparable pour convertir les mauvaises têtes, ramener les indécis, et glisser dans la conversation une menace que son mari n'oserait se permettre. Petites lâchetés, promesses qui n'engagent pas, trahisons qu'on doit trouver adorables, tout un arsenal dont une femme seule peut avoir les clefs... Sans aller plus loin, votre dîner de jeudi, aux membres du Conseil général, il était lugubre ! Par ici, les conservateurs n'ont pas compris votre évolution vers la République. On vous fait bonne mine, grâce à votre nom, mais je tremble pour les prochaines élections !... Réellement, l'autre jour, on sentait une hostilité sourde. Par la pensée, je me figurais être maîtresse de maison, et trouvais tout de suite ce qu'il aurait fallu dire, quels personnages on aurait gagnés par un sourire placé à propos ! O que j'enrageais de n'y rien pouvoir, moi, simple invitée ! Ce soir-là, je suis rentrée désolée !

HENRI

Bien à tort, chère amie. Sans doute, j'écraserais plus facilement l'adversaire si j'avais une moitié pour déjouer les perfidies de madame, pendant que je tiendrais tête à monsieur. Mais je triompherai quand même, j'en réponds. Et vous, ne soyez pas si modeste !... Votre rôle, dans ma carrière, a été admirable. Lorsque, malgré ma famille et mes relations, je me suis rallié au gouvernement, sans vous,

que serait devenue ma situation mondaine? C'est vous qui m'avez maintenu, imposé, remis à flot dans les salons; et c'est cela qui, à l'heure présente, fait ma singularité et ma force... je suis un des députés les plus écoutés sans qu'on m'en veuille à mort parmi les miens. J'ai des origines plus qu'honorables, un passé sans tache, et les mains nettes... Tôt ou tard, on s'apercevra en haut lieu que, si on veut garder une ombre de prestige à l'étranger, je suis le seul Président du Conseil possible. Vous avez créé cet état de choses et ma reconnaissance est profonde !

HÉLÈNE

Elle ne vous empêche pas d'être mécontent. Je vous ai consacré ma vie, et je m'aperçois que je deviens un fardeau. Je ne me trompe pas, allez !... La femme jetée hors du droit chemin voit comment son ami sera conduit à la quitter, note le progrès de ses lassitudes et prédit l'heure des adieux sur le plus faible indice. J'en suis là. Ma lettre n'était qu'un cri d'alarme. Elle vous suppliait d'être franc, de me dire ce qui vous blesse, vous irrite, vous rend parfois brusque et cassant avec moi.

HENRI

Parfait ! Voilà votre nièce fort au courant de l'aventure !

HÉLÈNE

Laissons Françoise et répondez honnêtement... Vous voyez dans notre liaison une entrave, n'est-ce pas, un danger pour votre avenir ?

HENRI, très tenté de répondre : oui.

Non... Seulement, étant données mes hautes visées, je ne saurais trop accentuer le côté sérieux de mon caractère. Un mariage m'apporterait ce qui me manque un peu : le prestige, l'autorité... Mais, à quoi bon le constater ? Nous n'en sommes partisans ni l'un ni l'autre, hein ?... Ah ! si vous étiez une autre femme !

HÉLÈNE

Quel genre de femme ?

HENRI

Une personne sage.

HÉLÈNE

Parlez-moi comme si j'étais sage... Il y a un degré où le découragement tient lieu de raison !

HENRI

Allons ! Allons ! n'envenimez pas une explication de pure fantaisie... Cette idée de mariage, je l'ai retournée sur toutes ses faces, vous pensez bien !... Il m'est arrivé de rêver quelquefois à une solution qui contenterait tout le monde : vous, moi, et une jeune fille pauvre à laquelle on ferait un sort !

HÉLÈNE

Une jeune fille !... Quel sort lui réservez-vous ?

HENRI

Supposez qu'on lui tienne ce discours : « Vous con-

naissez M. de Renneval, le député, il voudrait prendre femme. Voici les conditions : La candidate doit consentir à n'être dans le ménage qu'un mannequin, une figurante, donnant bonne apparence à la maison, associée de son mari pour les affaires politiques, résignée à ne tenir aucun rang dans sa vie intime, à cause d'une liaison à laquelle il restera fidèle. Voulez-vous mener une existence... simplifiée, mais facile, plutôt que de croupir dans le célibat ? Voulez-vous être cette figurante ? » Eh bien ! je parie que quatre-vingts pour cent des jeunes filles sans dot à qui on s'adresserait accepteraient avec reconnaissance. Le tout est de placer à propos mon petit boniment.

HÉLÈNE

Henri, vous avez quelqu'un en vue !

HENRI

Ma foi non ! Inutile, ne cherchez pas !

HÉLÈNE

Je sais qui...

HENRI, ironiquement.

Alors !...

HÉLÈNE

La petite de Gommeuil. Sans le sou, l'air prêt à tout... Vous l'avez rencontrée dernièrement chez les Frangon ; on m'a dit que vous sembliez très fort l'apprécier.

HENRI

J'ai été près d'elle à table ; elle est drôle ; deux ou

trois plaisanteries, et puis crac! je l'épouse! Vrai, c'est assommant, à la fin, ce perpétuel système d'inquisition! Non! non! mille fois non! Je ne pense pas plus à la petite Gommeuil qu'à aucune autre.

HÉLÈNE

Eh bien, tant mieux! parce que ce n'est pas du tout cette folle qui vous convient. Mais je vais me mettre en campagne et chercher la jeune fille froide et sensée qui pourrait occuper chez vous le rôle de figurante, sans essayer de changer d'emploi.

HENRI

Comment, vous prenez au sérieux quelques paroles dites en l'air?

HÉLÈNE

En l'air? Ce petit boniment si lestement troussé!

HENRI

Vous savez qu'à la Chambre j'improvise continuellement.

HÉLÈNE

N'insistez pas. Lorsqu'il s'agit de vous, je suis moins gobeuse que la majorité. Oui, je vous donnerai la femme qui vous manque. En apparence, c'est une maladresse insigne. J'introduis le loup dans la bergerie. Mais nous choisirons un loup qui n'ait pas les dents trop pointues!... Et puis, que faire? Je vous vois malheureux et maussade, je constate que, d'heure en heure, vous vous éloignez de moi... Si, comme je l'espère, la cause de ce ma-

laise est dans votre ambition déçue, en vous offrant de quoi la satisfaire, j'ai chance de vous ramener à moi. Si, au contraire, vous êtes complètement rassasié de votre amie, qu'elle vous perde un peu plus tôt ou plus tard, qu'importe !... Donc, c'est résolu... Je vous marierai... Une partie que je risque! L'enjeu est mon bonheur, car je rends les trois quarts des points. Mais si je ne joue pas, ma défaite est certaine.

HENRI

Vos pressentiments tournent à la maladie noire, ils sont absurdes.

HÉLÈNE

Mon opinion est faite !... Et maintenant, cher Henri, que vous êtes certain de ma bonne volonté, redevenez, si c'est possible, un gentil camarade. N'écoutez plus le mauvais génie qui vous excite contre moi.

HENRI

Quel mauvais génie ?... Je ne le connais pas.

HÉLÈNE

Cherchez !... Chacun a parmi ses intimes, un philosophe, un envieux... que sais-je ? Mais un esprit pénétrant qui empoisonne son bonheur en lui montrant par où il pèche. Ce bourreau existe pour vous plus que pour tout autre.

HENRI

Si vous faites allusion à quelqu'un, nommez-le !

HÉLÈNE

Mon mari !

HENRI

Quelle absurdité !

HÉLÈNE

Depuis longtemps je suis convaincue qu'il se doute...

HENRI

Alors, il est bien nigaud, car nous ne sommes, ma foi, pas difficiles à pincer. La vérité est qu'il ne soupçonne rien. Il appartient tout entier à ses travaux de paléontologie... C'est un savant trop minutieux, pour ne pas être le plus distrait des maris !

HÉLÈNE

Distrait, lui ! Pas un homme n'est aussi clairvoyant et retors.

HENRI

Retors, on peut le lui accorder. Ses collègues de l'Institut le regardent comme un ergoteur dont il ne faut affronter la chinoiserie que si on est prodigieusement ferré sur la question. Quant à sa clairvoyance, n'en parlons pas. Il est aussi absorbé par ses vieux coquillages que moi par ma politique. S'il se doute, qui l'empêche de vérifier ?

HÉLÈNE

Son orgueil, sans doute, et peut-être aussi son bon cœur... Car il a du cœur... il me l'a prouvé. A

l'époque de mon mariage, on était loin de prévoir que la mort d'une de mes cousines me ferait hériter d'une grosse fortune. J'étais pauvre, j'approchais de vingt-huit ans et appelais de tous mes vœux un épouseur laid ou beau, brun ou blond, jeune ou vieux... M. de Monneville s'est présenté, et, malgré ses soixante ans j'ai été trop heureuse de le prendre. Mais le soir où, pour la première fois, il m'a tenue dans ses bras et où il m'a fallu recevoir de cet ancêtre la révélation de l'amour, j'ai été prise d'un accès de frénésie et alors je lui ai dit : que j'étais vendue ! qu'il me faisait horreur ! que je subirais l'humiliation, puisque j'étais en son pouvoir mais qu'il devait s'attendre à une haine mortelle !.. Au fond, c'était mal agir, car j'avais accepté mon nouveau sort avec toutes ses conséquences. Le matin même, j'envisageais paisiblement la corvée qui m'attendait.

HENRI

La tête de Monneville devait être bonne pendant ce compliment !

HÉLÈNE

Sa réponse a été généreuse et digne : « Mon enfant, je devine ce qui se passe en vous J'espérais que vous pourriez m'offrir la soumission amicale qui se transforme parfois en attachement sérieux. Je me suis fait illusion. Rassurez-vous, cette pénible scène ne se renouvellera plus. Je vous pardonne d'avoir accepté des obligations que vous ne remplirez pas. Excusez-moi d'avoir oublié mon âge... Vous êtes absolument libre.. Jusqu'à pré-

sent, l'étude m'a tenu lieu de tout; elle continuera. Pour vous, n'appelez pas le ridicule sur un nom que j'ai rendu glorieux... C'est ma seule exigence... »

HENRI

Libre! Et vous avez eu le front, lorsque je vous faisais la cour, de m'opposer des montagnes de scrupules!

HÉLÈNE

C'est justement parce que Théodore m'avait rendu ma liberté que ma conscience m'enchaînait. Faut-il tout dire? Encore à l'heure actuelle, mon mari m'impose d'une façon singulière. L'âme de cet homme renferme un redoutable mélange de grandeur, de curiosité et de mépris pour toutes les conventions. Je ne puis pas en parler légèrement et vous m'obligerez en faisant de même.

HENRI

Un mot?... A quoi jugez-vous que Monneville se doute?

HÉLÈNE

A mille niaiseries, toute une série de rabâchages conduits avec méthode et persévérance. Est-ce vrai? Se passe-t-il un jour sans que mon mari déplore pour vous l'absence d'un intérieur? Vous dites qu'il radote, et moi, je suis d'un œil inquiet la trace du poison qui s'infiltre. Oui, Théodore est l'âme charitable qui vous a plaint avant que vous

ayez souffert, et qui vous aigrit, maintenant que vous souffrez.

HENRI

Je persiste à croire qu'il se répète parce que c'est un vieux bonhomme... (Au dehors, on aperçoit Théodore gravissant le perron.) Votre mari !

HÉLÈNE

Je n'oublierai pas ma promesse.

HENRI, montrant Théodore.

Vous avez eu tort de m'apprendre qu'il se doute. Je vais être tout gauche. (Il va au-devant de Théodore.)

HÉLÈNE

Une habitude à prendre !

SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI, THÉODORE. (Théodore revient d'une promenade. Vieillard très cassé, mais l'expression de son visage est très vivante.)

THÉODORE, à Henri.

Eh bien ! cher ami, comment cela va-t-il ? A peine si j'ai eu le temps de vous dire bonjour, tout à l'heure. Votre cheval piaffait avec tant d'impatience... Est-ce le même qui vous a si bien décroché l'autre jour ?

HENRI

C'en est un plus doux... je suis encore endolori

de ma chute, et il faut avoir tous ses moyens pour monter Minerve.

THÉODORE

Quelle idée de donner la déesse de la sagesse pour patronne à une jument !... Eh bien ! votre sagesse a la croupe légère. Méfiez-vous !

HENRI

Le fait est que j'ai manqué d'avoir la tête cassée.

HÉLÈNE

L'épaule démise, le genou en confiture ! Voilà déjà qui compte. Cinq minutes de plus et j'assistais à l'accident. Quand on vous a rapporté, j'étais en train de mettre mon chapeau pour aller à votre rencontre... Réellement, j'aurais été présente, je me serais trouvée mal.

THÉODORE

Une qui ne perd pas facilement la tête, c'est Françoise... Je me promenais avec elle et, au détour d'une allée, nous distinguons dans un nuage de poussière Renneval venant sur nous, bride abattue, cramponné à la selle, adressant à son coursier des interjections conciliantes. Comme il nous dépassait, paf ! une ruade et notre législateur s'aplatit à nos pieds. J'ai fermé les yeux pour ne pas le voir passer de vie à trépas. Je les ai rouverts en m'apercevant qu'on riait aux éclats.

HENRI

Vous exagérez...

THÉODORE

Comment pouvez-vous savoir? vos oreilles et vos yeux étaient remplis de terre... Oui, on riait aux éclats... C'était Françoise qui trouvait ce spectacle drôle!

HÉLÈNE

Elle riait?

THÉODORE

C'est tout juste si elle ne battait pas des mains!

HÉLÈNE

Petite peste!... Vous avez raconté le jour même qu'elle n'était guère empressée à secourir Renneval... mais battre des mains! Cette fille n'a pas de cœur!...

THÉODORE

Peuh! Ne la condamnons pas trop vite! A son âge, avoir du cœur, cela consiste à effeuiller des marguerites : il m'aime, un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout... Il m'aime et non : je l'aime! Dame! La jeunesse est personnelle... Plus tard, le cœur prend une allure plus généreuse... de l'égoïsme, il y en a toujours un léger ferment; néanmoins, on arrive à dire : « je l'aime » souvent avec l'assurance de ne pouvoir ajouter : « il m'aime! »

HENRI, souriant.

J'ignorais qu'en reconstituant des squelettes de mégathérium, on apprenait à si bien connaître les femmes.

THÉODORE

Numéroter des ossements, classifier des sentiments sont des besognes un peu parentes : la mémoire d'un vieillard ressemble à un musée de fossiles... des monceaux de débris, aux dates incertaines, si anciens qu'on ne s'apitoie plus sur les désastres passés... Pour en revenir à Françoise, ne la jugeons pas trop sévèrement. Elle a un moral peu sensible, voilà tout.

HÉLÈNE

Un morceau de bois !

THÉODORE

Soyons justes ! Notre ami n'est peut-être plus précisément un homme à émouvoir les fillettes... Que leur fait l'éloquence ? Un sous-lieutenant avec de belles moustaches les enthousiasme plus que Napoléon avec son génie. Renneval, vous êtes joli garçon, distingué, prenant de la carrure et un front qui s'élargit. A la tribune, votre prestance couronne l'assemblée et cette blancheur du crâne qui remue sur la boiserie sombre, produit bon effet. Contez fleurette à une jeune fille, vos qualités deviennent des défauts. Il y a prestige et prestige. On ne peut les réunir tous. Désormais vous dompterez plus d'interrupteurs que de chevaux, et séduirez plus d'électeurs que de vierges.

HENRI

Eh bien ! merci. Ne venez plus me conseiller le sacrement, vous seriez bien reçu.

THÉODORE

Je vous le conseille, au contraire, et chaudement! Pour faire un excellent mari, pas besoin d'être un Apollon ! Celle que vous choisirez vous aimera fort, vous verrez ! Elle sera fière de son maître, et cela suffit ! Est-ce du délire que vous cherchez? Non, pas vrai ?... Une affection durable et profonde, à l'abri des tempêtes... on peut vous trouver ça... seulement, dépêchez-vous... il est temps !

HENRI

L'éternel refrain.

THÉODORE

Delenda est Carthago. Allons, réfléchissez !... Moi, j'achève de lire une note sur l'homme tertiaire, la question du jour, et je suis à vous. (Il va s'installer sur le perron après s'être muni d'une brochure. On le voit à travers l'une des fenêtres, peu attentif à sa lecture, et jetant de fréquents regards sur sa femme et son ami.)

SCÈNE III

HENRI, HÉLÈNE

HENRI

Vous avez raison, il se doute !

HÉLÈNE

Qu'a-t-il dit en latin ?

HENRI

Il faut détruire Carthage.

HÉLÈNE

Carthage, c'est notre amour ?

HENRI

Je le crains.

HÉLÈNE

Vilain homme ! Il ne se plaît qu'à tourmenter les gens !

HENRI, ironiquement.

Exigez-vous qu'il protège nos amours ?

HÉLÈNE

Pourquoi s'en occuper ? A-t-on médit de sa femme ? Jamais ! Nous y avons mis toute la discrétion possible. Suis-je libre, oui ou non ? Savez-vous une chose ? Que je me conduise mal, ça lui est fort indifférent. Il nous trouble pour s'amuser. Sa nièce et lui se valent.

HENRI

Pauvre fille ! de combien de crimes la voilà chargée !... elle applaudit quand je m'effondre et vole vos lettres... Cela crie vengeance !

HÉLÈNE

Ce cri est entendu... Henri, puisque la présence d'une Mme de Renneval paraît indispensable, que diriez-vous de Françoise ?

HENRI

Comment, encore ?

HÉLÈNE

Je m'étais engagée à chercher, c'est trouvé !... Sans le savoir, nous avions sous la main la perle souhaitée...

HENRI

Permettez !... Un mariage me rendra de tels services qu'en principe je m'arrête à l'idée d'une figurante, va pour le mot, puisque la chose vous convient... Pourtant, je réserve mon droit de délibérer sur le choix de cet auxiliaire... Je connais à peine votre nièce.., Laissez-moi le temps de l'étudier. Elle ne paraît pas sotte, mais est-elle capable de résignation ? Je ne veux pas d'une coureuse, je vous en préviens, et comme elle ne sera guère bien partagée, il est à craindre que...

HÉLÈNE

Soyez tranquille. Il suffira de faire comprendre à Françoise, qu'à la moindre incartade on la chasse. Après une pareille déclaration, pratique comme elle est, je garantis qu'elle mourra en odeur de sainteté.

HENRI, avec un sourire qui encourage la persécution.

Vous me persécutez avec votre Françoise !

HÉLÈNE

Je n'en permettrai pas d'autre !... Pendant que Théodore parlait, je me disais : comment n'y avons-nous pas songé ? Laide, raisonnable, sans cœur ni tempérament, de la cervelle, excellente famille,

pas un liard de dot, mais nous y pourvoirons : voilà notre affaire !

HENRI

Il faut convenir que Françoise présente un avantage : grâce à la lettre confisquée, rien n'est plus facile que de lui expliquer l'emploi négatif qu'aura ma femme.

HÉLÈNE

L'explication est complète. Ma lettre contient tout ce qu'on peut dire sur mes angoisses. J'y entrevois jusqu'à la possibilité d'un mariage de pure formalité. Jamais, de vive voix, je n'oserais mettre aussi vigoureusement les points sur les i, parlant à une jeune fille.

HENRI

Bien ! Je suis trop honnête pour vouloir la tromper. Qu'elle sache à quoi elle s'engage !

HÉLÈNE

N'ayez aucun scrupule. Pas de déception possible... Le seul obstacle pourrait venir de mon mari.

HENRI

Lui ! M'ayant si souvent prêché le mariage, il serait ravi de m'avoir converti.

HÉLÈNE

Il n'est pas assez simple pour croire que je patronne un mariage de l'espèce ordinaire, et comme

il adore sa nièce, je crains qu'il n'accepte pas pour elle une aventure pleine d'inconnu !

SCÈNE IV

HÉLÈNE, HENRI, FRANÇOISE. (Françoise entre. — Figure intelligente et fine, ni laide ni jolie, elle est mise avec une entière simplicité. A la vue d'Henri aucun signe de surprise ou de plaisir. Elle vient à lui avec une parfaite aisance.)

FRANÇOISE, serrant la main d'Henri.

Bonjour, Monsieur !

HENRI

Aïe ! pas si fort, mademoiselle Françoise ! Le bras me fait encore mal.

FRANÇOISE

Je vous soupçonne d'être un peu douillet.

HENRI

Je vous soupçonne de n'avoir pas grande pitié des éclopés.

FRANÇOISE

Bah ! pour le moindre bobo, les hommes gémissent !... Ainsi, mon oncle, avec ses rhumatismes...

HÉLÈNE

Ce n'est pas généreux de t'en prendre à ton oncle... lui qui ne perd jamais l'occasion de te dorloter.

FRANÇOISE, paisiblement.

Oh ! j'aime bien mon oncle, ma conscience ne me reproche rien !

HÉLÈNE

Peut-être pas exigeante, ta conscience !

FRANÇOISE

Possible ! (Un silence. Françoise va à une table, en ouvre le tiroir et y fouille longuement.)

HÉLÈNE

Que cherches-tu ?

FRANÇOISE

Le dessin de ma broderie. Je l'avais laissée dans ce tiroir et n'en trouve plus trace !

HÉLÈNE, froidement.

Rien d'étonnant, la maison n'est pas sûre ! (Nouveau silence. Françoise affecte un redoublement d'attention et plonge le nez dans le tiroir.)

FRANÇOISE

Ah ! le voilà ! (Elle prend un papier et va s'asseoir à l'autre bout du salon, où elle se met à travailler avec acharnement.)

HÉLÈNE, bas à Henri.

Vous l'avez vue rougir ?

HENRI, bas.

Cramoisie ! Elle a la lettre !

HÉLÈNE, bas.

J'en étais bien certaine ! Mais je tenais à vous

convaincre. Vous a-t-elle vraiment fait mal au bras?

HENRI, bas.

Ma foi, oui!

HÉLÈNE, bas.

Et pas un mot de regret! Vilaine créature sans âme... (Avec un sourire triste.) La vraie femme pour vous!

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉODORE

THÉODORE, rentrant, sa brochure à la main.

Hélène, vous avez demandé à être prévenue quand un essaim partirait. Je vois de loin, auprès du rucher, le jardinier qui s'agite en faisant de grands signes. Dépêchez-vous, les abeilles n'attendent pas!

HÉLÈNE

Vite! Je n'ai jamais vu d'essaim! (A Henri.) Êtes-vous de l'expédition?

HENRI

Certainement. Trouverons-nous des masques au rucher.

HÉLÈNE

Le jardinier a tout ce qu'il faut. Viens-tu, Françoise?

FRANÇOISE

Merci ! Je crains d'être piquée malgré les voiles et les gants.

HÉLÈNE, sur le seuil du perron.

Ceux qui rient des maux du prochain ne sont pas les premiers à courir au-devant du danger. (Hélène et Henri sortent.)

SCÈNE VI

FRANÇOISE. THÉODORE. Françoise quitte brusquement le coin où elle travaille, et vient droit à son oncle.

FRANÇOISE

J'ai à vous parler, mon oncle !

THÉODORE, insouciant.

Qu'y a-t-il ?

FRANÇOISE

Ne me questionnez pas, je vous en supplie. Je voudrais quitter la maison.

THÉODORE

Quelle maison ? Celle-ci ?

FRANÇOISE

Tout le monde est bon pour moi. Ne cherchez pas.

THÉODORE

Françoise, je remplace tes pauvres parents, tu es

ma fille... j'ai des devoirs envers toi, je les remplirai. Pourquoi veux-tu partir ?

FRANÇOISE

Appelez cela caprice ou lubie, je vous assure, rien ne m'y force...

THÉODORE

Pas d'enfantillage... donne-moi une raison... j'attends !

FRANÇOISE

Ma résolution n'est pas soudaine... Il y a longtemps que je la médite.

THÉODORE, incrédule.

Sans me rien dire ?

FRANÇOISE

Je reculais devant un aveu pénible à vous faire, vous, mon seul ami ! Ici, je m'ennuie... J'espérais m'accoutumer à la solitude... j'essayais de me distraire en travaillant... Vos leçons d'histoire naturelle et de physique m'ont été d'un grand secours... Mais il est trop triste de renoncer aux camarades de son âge, quand on est habituée à la vie de pensionnaire. Toute petite, on m'a mise au couvent... Je voudrais y retourner...

THÉODORE

Pas un mot de vrai dans tout ce papotage... Tu ne t'ennuies pas ici... les leçons, la lecture, les promenades, tout t'amuse, car tu es des plus faciles à

distraire... D'ailleurs, ici, nous n'y sommes que trois mois sur douze. Le reste du temps se passe à Paris ou aux eaux. Soutiendras-tu qu'à Paris tu regrettes le couvent où te ne fais pas une visite par mois, tandis qu'il n'y a pas besoin de t'emmener de force au bal? Tu ne peux plus vivre sans camarades? Allons donc! Avec une nature concentrée comme la tienne, on se console à merveille d'être privée de quelques petites pécores.

FRANÇOISE

En effet, mon oncle, ce n'est pas le besoin de camarades qui m'entraîne au couvent... j'hésitais à vous révéler un motif plus grave... Je me crois appelée à la vie religieuse... c'est un examen définitif de ma vocation que je vais tenter!

THÉODORE

Ta vocation! Ah! ma chérie, nous allons l'examiner ensemble.

FRANÇOISE

Non, mon oncle, c'est une affaire entre Dieu et moi!

THÉODORE

Dieu me pardonne, si je me mêle de vos affaires... Devenir nonne, toi! Mais tu es à peine pieuse!... Le sanctuaire ferait une singulière recrue d'une pareille dévote! D'abord, est-ce qu'une vocation éclate comme un coup de pistolet?

FRANÇOISE

La mienne est moins subite...

THÉODORE

Pourquoi, hier matin, formais-tu le projet de suivre mon cours du Museum, l'hiver prochain ? Dis-moi la vérité, mon enfant, qu'est-ce qui t'a bouleversée en si peu de temps ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas...

THÉODORE

Cherchons... Pour commencer, je vais t'apprendre, moi, quelle est ta vocation... Épouser Renneval.

FRANÇOISE, affolée.

Mon oncle !... non ! non ! Je vous en prie... J'obéirai... je resterai... ma fantaisie est passée !

THÉODORE

Tu aimes Renneval !... J'ai vu naître et grandir ton sentiment. C'est donc que j'envisageais un dénouement favorable comme une chose possible. Il y a de quoi t'encourager !

FRANÇOISE

Il ne m'épousera pas !

THÉODORE

Évidemment, si tu te caches au couvent ! Sinon qui l'en empêche ?

FRANÇOISE

Je suis sans fortune...

THÉODORE

Renneval en a pour deux. Je crois qu'il réclame des qualités... particulières, plutôt qu'une belle dot.

FRANÇOISE

Il ne m'épousera pas ! Je sais à quoi m'en tenir.

THÉODORE

Que sais-tu ?

FRANÇOISE

Mais rien de précis, rien. Les nuances de sentiment ne se décrivent pas... On les sent !

THÉODORE

Hier matin, tu avais ta sérénité habituelle. En vingt-quatre heures, des nuances de sentiment sont venues t'affecter d'une façon tellement vive que tu parles de prendre le voile... Des nuances comme celle-là ressemblent fort à un immense désastre... Quelque chose t'a frappée au cœur... Achève !... (Long silence.) Françoise, la chose que tu as découverte, je la connais depuis des années. (Françoise fond en larmes ; Théodore la prend dans ses bras et la câline.) Ma pauvre petite !... Mon enfant !... ma chère enfant ! Je souffre avec toi !... De pareils chagrins... c'est trop ! Tu as une nature ardente... tes airs de froideur ne m'ont pas donné le change... Ne pleure pas tant... Ils vont venir... Sois forte ! Relève la tête !

FRANÇOISE, d'une voix entrecoupée.

Vous comprenez à présent que je ne puis pas rester...

THÉODORE

On peut ce qu'on veut. Voilà, moi... je suis resté.

FRANÇOISE, dont les sanglots redoublent.

Je deviendrais folle!... j'ai passé la nuit à me rouler... à mordre le tapis de ma chambre pour ne pas crier.

THÉODORE, l'embrassant.

Ma chère petite enfant... C'est fini! Assez de larmes!... Ne nous laissons pas surprendre! Ainsi, tu ne soupçonnais rien?

FRANÇOISE

M. de Renneval n'était plus le même quand nous causions devant ma tante. Instinctivement je me cuirassais de banalité pour endormir toute jalousie... Mais je n'avais qu'une vague appréhension... je ne comprenais pas tout!... (Elle se remet à pleurer.)

THÉODORE

Je voudrais tant te consoler et j'ai peur d'être maladroit, car mon vieux cœur n'a plus la faculté de souffrir avec la même intensité que le tien. En revanche ton jeune cœur renferme l'espérance!

FRANÇOISE, ironiquement.

Je ne m'en doutais pas!

THÉODORE

As-tu constaté une barrière infranchissable ? Devient-il absolument impossible que tu sois aimée ?

FRANÇOISE, hésitant.

...Non !... (Un silence.) Toute réflexion faite... (Sa figure s'éclaire.) Au contraire...

THÉODORE

C'est bien ce que je pensais !... Françoise, oublie un instant ton infortune pour t'occuper un peu de moi. Il est utile que tu saches où j'en suis, pour entrevoir où j'ai idée de te conduire. Tâche d'abord de ne pas trop comparer l'âme d'un vieillard de soixante-dix ans à la tienne. A la veille d'être jugé soi-même, on est plus préoccupé de justice que de vengeance... J'ai commis la faute d'épouser une jeune femme, quand mes cheveux blancs commandaient la solitude. J'ai résolument supporté les conséquences de ma faute... en y mettant même une certaine bonté. Mais un membre de l'Institut n'est pas bon de la même manière que le bon Samaritain. Au lieu de s'oublier à panser des plaies, il exerce sur elles sa manie d'expérimenter. Ma douleur, — à supposer que j'aie eu quelque chagrin, — s'est tout doucement créé un allégement à vérifier l'angoisse des deux êtres qui poursuivent leur bonheur à mes dépens. Rien ne m'échappe de leurs querelles, ni des reproches qu'ils se font l'un à l'autre. J'éprouve une joie malicieuse à semer la discorde, à propager le trouble... Tu ouvres de grands yeux ?... Est-ce que je t'indigne ?

FRANÇOISE

Non, parce que je commence à comprendre.

THÉODORE

Tu saisis le côté intéressant pour toi ! J'y viens ! Dès le premier jour, j'ai discerné dans la pensionnaire méfiante qui nous arrivait, une personne curieuse. Tu t'es occupée de Renneval, et aussitôt ton petit manège est devenu très divertissant. Tu as éteint ton regard, amorti ta voix, pris des airs séraphiques. La jalousie la plus pointilleuse ne pouvait rien reprendre à ton détachement. De mon côté, je m'exténuais à mettre en relief ta froideur. Ai-je assez fait mousser ta présence d'esprit lors de l'accident ? Nous ne nous étions pas donné le mot, et pourtant tu me secondais à merveille. Tellement que nous arrivons à nos fins. On te considère comme une petite chipie, égoïste, positive, incapable d'aimer... Quand le moment sera venu... et il approche ! où Renneval jugera indispensable de s'associer une femme, tu seras la seule que la censure autorisera !

FRANÇOISE

Si pourtant vous disiez vrai !... Et il y a des apparences !... si j'en crois un renseignement... dû au hasard...

THÉODORE

Mon enfant, il ne tient qu'à toi d'épouser Renneval. Mais n'échafaude pas des merveilles sur cette seule promesse. Le lendemain du mariage commencera pour toi une existence difficile. La ma-

tinée d'aujourd'hui en est un échantillon. A force d'adresse, de patience et d'audace, il faudra conquérir ton mari. La jeunesse, l'amour, la grandeur politique, le bon renom sont de ton côté. Tu triompheras, mais la victoire coûtera cher !

FRANÇOISE

Alors, vous me conseillez d'attendre ?

THÉODORE

Tu es armée pour la lutte... Si je n'en étais pas persuadé, je ne t'y encouragerais pas. Oh ! oui, je l'avoue, malgré ma philosophie, j'ai des heures de dégoût profond, mais tu n'es pas entre mes mains une simple machine de guerre, je le jure. Tu me rendras le repos, c'est vrai, mais tu seras heureuse, c'est forcé.

FRANÇOISE

Adieu le couvent, alors ! Fermeté, patience, audace, on en a ! Souffrir, on a fait ses preuves ! Ah ! mon oncle, comme je vais être glaciale, insensible, revêche, fausse du matin au soir... fausse abominablement... Car l'aimer comme je l'aime et faire la sans-cœur, peut-on se figurer une tartuferie plus grande ?

THÉODORE, souriant.

Quelle ardeur !

SCÈNE VII

THÉODORE, HÉLÈNE. (Hélène revient par la porte de l'appartement. Aussitôt Françoise ramasse son ouvrage et va s'installer sur le banc qui se trouve en face du perron, d'où elle ne cesse d'observer ce qui se passe.)

THÉODORE

Eh bien, les abeilles ne se sont pas montrées trop féroces ?

HÉLÈNE

Très douces... Il paraît que la préoccupation d'essaimer leur enlève, pour un instant, toute méchanceté.

THÉODORE, souriant avec bonhomie.

Ce sont de petites bêtes... Les grosses, lorsqu'elles cherchent à fonder une famille sont moins inoffensives. Qu'est devenu votre compagnon ?

HÉLÈNE

Il est allé avec le garde examiner un nouveau chien d'arrêt.

THÉODORE

Reviendra-t-il ?

HÉLÈNE

Dans cinq minutes. Il doit dîner avec nous. (Jetant un coup d'œil sur Françoise qu'elle a bien dévisagée à sa sortie.) Françoise a une drôle de mine. On dirait qu'elle a pleuré. S'est-il passé quelque chose ?

THÉODORE

Nous venons d'avoir une conversation sérieuse et j'en sors peiné. L'avenir ne lui dit rien qui vaille.

HÉLÈNE

C'est clair... pauvre comme Job... sans compter que sa figure ne s'arrange pas du tout.

THÉODORE

Elle n'est guère jolie et s'en désole !... Nullement par coquetterie, mais elle n'entrevoit pas comment prendra fin la situation actuelle qui pèse à sa délicatesse.

HÉLÈNE

C'est évident ! Se sentir à la charge d'étrangers !

THÉODORE

Justement je l'ai grondée, moi, son oncle, de nous prendre pour des étrangers. Nous sommes si contents de l'avoir, n'est-ce pas ? Elle est d'un entêtement déplorable. On ne lui fera pas admettre que notre bonne petite vie puisse durer. Elle accepterait n'importe quel sacrifice d'où sortirait un peu d'indépendance. J'ai parfaitement vu qu'elle épouserait un vieillard, un infirme.

HÉLÈNE, énergique.

Bien ! Très bien !... Elle remonte dans mon estime. Quand on a du sang dans les veines, on ne se résout pas à manger le pain d'autrui. Du moment

qu'elle est prête à n'importe quel sacrifice, cela donne envie de lui venir en aide... C'est vrai, je n'éprouvais pour Françoise qu'une médiocre sympathie et voilà que je vais m'intéresser à elle.

THÉODORE

Ce sera une bonne action ! Malheureusement, ni vous ni moi n'avons, pour le quart d'heure, de vieillard disponible.

HÉLÈNE

Théodore, voyons, vous devriez rêver mieux pour votre nièce, son cas n'est pas absolument désespéré.

THÉODORE, avec une indulgente malice.

On peut être femme d'un vieux et s'arranger assez agréablement de ce bas monde... D'ailleurs, si vous trouvez quelqu'un dans les âges moyens, moi, j'en serai ravi.

HÉLÈNE

J'ai une chose en vue... une chose stupéfiante...

THÉODORE

Vous me faites venir l'eau à la bouche... De quoi s'agit-il ?

HÉLÈNE

J'ai lieu de supposer que Renneval épouserait Françoise.

THÉODORE, levant les bras au ciel.

Oh ! oh ! la bonne plaisanterie ! Renneval l'ambi-

tieux !... C'est à pouffer de rire ! Vous n'y allez pas de main morte !... Me donner un neveu sur le point d'être ministre !

HÉLÈNE

Je réponds presque du succès !

THÉODORE

Vous avez sondé le terrain ?

HÉLÈNE

Depuis longtemps !... Je voyais combien le sort de Françoise vous tourmentait, et je savais vous faire plaisir en m'occupant d'elle.

THÉODORE, *lui serrant la main.*

Hélène, c'est gentil ! Mais je n'en reviens pas... Renneval avoir des prétentions si modestes !

HÉLÈNE

Son évolution politique lui fait des ennemis dans la société ! Une fille de bonne maison, assez riche pour choisir, hésiterait à le prendre... Comme il tient beaucoup à la famille, il est réduit à des concessions... Françoise n'a pas de fortune, mais elle est parente de tout le faubourg. Renneval, s'il demande sa main, ne sera pas si mal avisé.

THÉODORE

Vous avez ma foi raison ! Françoise est absolument ce qui lui convient. C'est égal, je tombe des nues ! Renneval, se marier !

HÉLÈNE

S'il est un homme auquel un intérieur soit indispensable, c'est Renneval. Il montera très haut, le jour où on verra sa situation bien correcte !

THÉODORE, ingénument.

Elle ne passait pas pour l'être et je le plaignais sincèrement. Cela me dépitait de le voir compromettre une belle carrière...

HÉLÈNE, brusquement.

Enfin, mon projet a votre approbation ?

THÉODORE

Vous me prenez un peu au dépourvu... Cependant, il ne me vient pas d'objections... Vraiment non !

HÉLÈNE

Je puis attaquer rondement l'affaire ?

THÉODORE

Il faudrait d'abord consulter Françoise puisque Renneval n'est pas douteux.

HÉLÈNE, montrant Françoise.

Laissez-moi seule avec elle... Voulez-vous ?... Je veux avoir tout le mérite de ma bonne œuvre !

THÉODORE

Rien de plus juste, ayant eu l'idée, que vous ayez la gloire. Je doute qu'il faille grande éloquence pour

la convaincre ! Elle serait bien sotte de ne pas accepter !

HÉLÈNE

Il ne faut jurer de rien avec les jeune filles... On se heurte parfois à des refus inexplicables !

THÉODORE, faisant signe à Françoise.

Tenez, elle nous regarde ; je lui fais signe de venir. (Françoise se lève avec nonchalance et semble ennuyée d'être dérangée.) Elle arrive d'une allure de tortue. Si les pressentiments existaient, espérons qu'elle se dépêcherait un peu plus.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOISE

THÉODORE, à Françoise.

Mon enfant, ta tante va t'offrir une surprise à laquelle tu ne t'attends guère... Sache seulement que j'approuve son projet qui t'ouvre de belles perspectives d'indépendance... (Il sort par le jardin.)

SCÈNE IX

HÉLÈNE, FRANÇOISE

HÉLÈNE

Françoise, tu n'es guère expansive. Nous vivons

ensemble et je ne te connais qu'à la surface. Pourtant, je me suis formé, tant bien que mal, une opinion. Je vais t'en faire part... Tu la rectifieras s'il y a lieu !

FRANÇOISE

Oui, ma tante.

HÉLÈNE

Intelligente et froide. Beaucoup plus de cervelle que de cœur. Pratique avant tout. Tu serais incapable d'un grand dévouement, d'une folle équipée, mais tu exécuteras très bien une manœuvre après en avoir comparé les profits et les risques. Peu scrupuleuse sur le choix des moyens, pourvu que le but soit enviable.

FRANÇOISE, riant

Vite, retournez mon portrait contre la muraille. Ressemblant, pas flatté.

HÉLÈNE

Je ne cherche pas à te faire de mauvais compliments, mais à établir que ta vertu dominante c'est la... prudence... Ton oncle prétend que tu es découragée, je le conçois. Il y a des jours, m'a-t-il dit, où tu échangerais ton existence auprès de nous, contre la vie la plus bornée, pourvu qu'elle te donnât une situation.

FRANÇOISE, riant.

Allez-vous me confier un agonisant, après m'avoir démontré que je n'ai pas une âme de sœur de charité ?

HÉLÈNE

Je t'ai trouvé un mariage grâce auquel, avec ta nature positive, tu t'arrangeras une existence assez confortable.

FRANÇOISE

De qui s'agit-il ? Quels sont les *mais* ?

HÉLÈNE, très troublée.

M. de Renneval.

FRANÇOISE, sans s'émouvoir.

C'est bien !

HÉLÈNE

Tu n'es pas surprise ?

FRANÇOISE, froidement.

Vous savez que je ne puis pas l'être.

HÉLÈNE

Je te découvre une qualité : tu es franche !

FRANÇOISE, souriant.

Dans une maison si peu sûre, à quoi servirait de dissimuler ?

HÉLÈNE

Acceptes-tu ?

FRANÇOISE

Oui.

HÉLÈNE

Comme je le désire... sans arrière-pensée ?

FRANÇOISE, sur un ton d'amicale fâcherie.

Oh ! ma tante !... après m'avoir accordé que je suis franche.

SCÈNE X

HÉLÈNE, FRANÇOISE, THÉODORE, HENRI. Henri et Théodore reviennent ensemble du parc.

HÉLÈNE, à Henri.

Renneval, vous m'aviez chargée d'un mission dont je me suis rapidement acquittée. Françoise dit oui, sans hésitation.

THÉODORE, serrant la main d'Henri.

Et je vous fais mon bien sincère compliment, cher ami. Hélène m'avait consulté et j'approuvais de toutes mes forces. Vous voilà maître du monde ! Le public ne croit qu'à ceux qui sont deux !

HENRI, allant à Françoise, pendant que Théodore retient sa femme à l'écart.

Mademoiselle, depuis un an, nous nous rencontrons presque chaque jour... Je viens à vous avec la conviction que vous êtes la femme intelligente et forte qui me soutiendra dans la lutte.

FRANÇOISE

Vous me faites crédit et j'en suis reconnaissante. A mon tour, puis-je dire ce que j'espère ?

HENRI

Je vous en prie.

FRANÇOISE

Je compte sur un ami.

HENRI, embarrassé.

Cela, je vous le promets. Vous me voyez sérieusement résolu à entourer de respectueuse amitié une existence que je voudrais tout à fait riante. Mais vous savez, Mademoiselle, vous prenez un député très batailleur, d'une ambition féroce, absolument distrait par les intérêts du pays...

FRANÇOISE

Ses dîners sont ennuyeux, ses réceptions mesquines, ses partisans tièdes, ses protecteurs indécis, et ma destinée sera d'égayer ses dîners, d'organiser ses réceptions, de réchauffer ses partisans, de décider ses protecteurs.

HENRI

Tenez, Mademoiselle, j'ai l'air d'un sot, parce que j'hésite à dire hardiment les choses. Il en résulte que vous vous méprenez sur ma pensée, qui n'est certes pas de marchander mon amitié. Si je me suis exprimé de façon à vous blesser, c'est que je cherchais à être loyal avec plus de bonne volonté que d'adresse. Avant tout je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de vous avoir trompée.

FRANÇOISE

Voilà un ton qui me donne confiance. Tant de

pauvres créatures se marient sans plus de chances de bonheur et on leur promet monts et merveilles... Au moins, je sais à quoi m'en tenir... Mais l'amitié qui m'est garantie, je l'exige, et mon plan est déjà fait pour m'en rendre digne.

HENRI

Il m'intéresse énormément. Puis-je le connaître ?

FRANÇOISE

Vous le devez. Pour trouver le courage dont j'aurai besoin... on m'en prévient... je tâcherai de grandir ma mission. Je ne veux pas être seulement une femme de parade : distribuer des sourires et des poignées de mains, donner le bras et présider des dîners, est-ce une vie ?... Je suis infiniment plus ambitieuse.

HENRI

Un don inestimable pour s'allier à moi !..

FRANÇOISE

Ambitieux, soyons-le ensemble. Je réclame le droit de partager vos idées, vos espérances... que je sache vers quel but vous marchez... que je connaisse vos alliés et vos ennemis. Si j'ai conscience d'être de moitié dans vos succès, allez, je ne serai jamais complètement malheureuse.

HENRI

Je suis ravi... Jamais, Mademoiselle, je n'aurais osé tant espérer ! (Hélène impatiente revient suivie de son mari.)

HÉLÈNE

Les traités sont-ils signés ?

FRANÇOISE

Ils le sont.

THÉODORE

S'il y a des clauses secrètes, avec mon talent de confesseur, je ne tarderai pas à les savoir ! (Il embrasse Françoise et la tire à part.)

HENRI, à Hélène dont il serre la main.

Je suis franchement heureux !... Aimé d'une femme comme vous, c'était de quoi me dédommager d'une vie un peu décousue !... Eh bien, non, vous avez inventé une singulière enfant qui semble avoir été créée exprès pour ma convenance. Elle réalise exactement mon rêve ! J'ai tout, maintenant : une affection incomparable, une tenue régulière, tout enfin !

HÉLÈNE, tristement.

Votre joie est un peu cruelle.

HENRI

Mais non, puisqu'elle est votre ouvrage !

HÉLÈNE

Elle est bien plus visible depuis votre entretien avec Françoise !

HENRI

Oh ! jalouse ! jalouse ! Et de qui ? une fillette sans

conséquence, dont la seule perfection est d'être la logique même... Elle s'exprime comme le roi Salomon.

HÉLÈNE

Le roi Salomon s'entendait très bien à terminer les disputes de femmes...

HENRI

En coupant par le milieu l'individu convoité! Diable! c'est moi, l'individu! Je commence à trembler. (Théodore et Françoise remontent.)

THÉODORE, à Henri.

Mon futur neveu, m'accompagnez-vous jusqu'au village?... Françoise désire télégraphier l'heureuse nouvelle à la supérieure du couvent où elle a été élevée, et je vais expédier la dépêche. Nous serons de retour avant un quart d'heure.

HENRI

Volontiers! (Il baise la main de Françoise. — Les deux hommes sortent.)

SCÈNE XI

HÉLÈNE, FRANÇOISE

HÉLÈNE

Françoise, si tu as l'esprit de te garer des tentatives insensées, je te rends un fier service... Tu ne me dis même pas merci?

FRANÇOISE, après un silence.

Voici, ma tante ! (Elle tire une lettre de sa poche et la donne à Hélène.) Une lettre que vous avez perdue !

HÉLÈNE

Merci. (Elle sort.)

RIDEAU

ACTE II

Chez Renneval. Grand salon. Portes à droite et à gauche. Au fond, trois fenêtres ouvrant sur la rue. La fenêtre du milieu donne accès à un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

RANÇOISE, THÉODORE. (Françoise assise devant un petit bureau, classe des cartes de visite qu'elle pointe sur une liste. — Théodore entre. — Elle pousse un cri de joie et lui saute au cou.)

FRANÇOISE

Mon oncle !.... (Elle l'embrasse.)

THÉODORE, reculant d'un pas.

Voyons si elle est changée.

FRANÇOISE, pendant qu'il l'examine.

C'est vrai, pourtant !... vous ne m'avez pas vue depuis mon mariage... Trois mois ! on vieillit en trois mois !... Eh bien ?

THÉODORE, l'attirant de nouveau à lui et l'embrassant.

C'est à ne plus te reconnaître !... Où t'es-tu pro-

curé cette frimousse-là ?... Et des yeux !... On peut bien le dire, on ne savait pas trop autrefois si tu deviendrais jolie !... Bigre !... tu as pris du bon côté !...

FRANÇOISE, souriant.

Ah ! J'ai tellement désiré une figure capable d'émouvoir ce vilain homme !... oui, je l'ai tellement désirée que... la voici !

THÉODORE

Tout le darwinisme est là : l'animal a besoin d'être beau, il devient beau.

FRANÇOISE, riant.

Merci, mon oncle !...

THÉODORE, lui posant le doigt sur le front.

Ta figure s'améliore ; mais ce qui est dessous... Hum !... soigne-le.

FRANÇOISE

Ma cervelle se détraque ?

THÉODORE

Ma foi, j'en ai peur !

FRANÇOISE

A quoi le jugez-vous ?

THÉODORE

Je viens de rencontrer chez ta tante la plus in-

domptable bavarde qu'il y ait sous la calotte des cieux...

FRANÇOISE, interrompant.

Mme de Landier ?

THÉODORE

Juste !... Pourquoi ris-tu ?

FRANÇOISE

Allez toujours... Que vous a-t-elle raconté ?

THÉODORE

Rappelle-toi la dernière visite que tu lui as faite... L'entretien roulait sur les conversations absolument extravagantes que les jeunes femmes de nos jours ont entre elles. Ainsi, la petite duchesse du Perron, mariée depuis six semaines, donne à ses amies des détails inouïs... Mme de Landier te les communiquait, sans doute, lorsqu'est sortie de ta bouche une observation de première communiante. Impossible en l'écoutant de ne pas s'écrier : « Mais cette pauvre petite femme n'est mariée que de nom ! » Les personnes présentes n'en revenaient pas d'une aussi prodigieuse naïveté ! Il faut que je te procure un bon ouvrage de physiologie : tu y puiseras les connaissances que ton simulacre de vie conjugale ne te donne pas.

FRANÇOISE

O mon bon oncle, si subtil, comment ne voyez-vous pas que, sous ma candeur, il y a peut-être encore du darwinisme ?

THÉODORE

Hein ?

FRANÇOISE, riant et lui faisant la révérence.

L'animal a besoin d'être ingénu, il devient ingénu.

THÉODORE

Bravo ! Je m'en doutais, mais il fallait l'entendre de ta bouche. Eh bien ! mon enfant, tu as réussi... Mme de Landier s'apitoie et s'indigne... Elle gémit à travers les salons que ton mari est un monstre. De mauvaises plaisanteries, pas trop agréables pour lui, vont commencer à circuler... jusqu'à ce qu'un petit Renneval les fasse taire !... Pas mal !

FRANÇOISE, baissant les yeux.

Mon oncle, si nous parlions un peu de vous... Cette nuit en wagon ne vous a pas trop fatigué ?...

THÉODORE

Je me sens très dispos !

FRANÇOISE

Espérons que vous ne rapportez pas à Paris cette maudite goutte qui vous retenait à la campagne... Vous avez beaucoup souffert ?

THÉODORE

Non !...

FRANÇOISE

Pourtant un accès qui dure trois mois...

THÉODORE

Je n'ai pas eu le moindre accès... Ce mal qui nous exilait n'avait qu'un but : te laisser t'implanter sans algarade... Le médecin m'a guéri le jour où j'ai jugé que tu devais être en mesure de défier toute concurrence.

FRANÇOISE

Et vous pensez que j'en suis là ?

THÉODORE

Oui, les lettres que tu m'écris depuis deux mois sont d'un style qui sent la victoire... Et puis, tu dois avoir suivi mes recommandations...

FRANÇOISE

Surtout celle d'être dévouée, corps et âme, aux ambitions de mon mari... Je l'ai été avec entrain, car, outre la joie de plaire à celui que j'aime, je m'amuse infiniment des tours que nos honorables se jouent les uns aux autres...

THÉODORE

Ma foi, dans ce milieu d'intrigues, de caquets, de revirements, une femme est assez à sa place.

FRANÇOISE

Le poisson dans l'eau... Dès le premier jour je me suis mise à être aux côtés d'Henri la dactylographe attentive pianotant sous sa dictée... Peu à peu, j'ai hasardé de timides réflexions bien accueillies, de là j'ai passé à de petites initiatives qui ont

réussi... A présent j'ai mon mot à dire sur toutes les questions, et c'est parfois au tour d'Henri d'être mon secrétaire, lorsqu'il griffonne des lettres que je dicte.

THÉODORE

Vous irez loin, car on parle de Renneval pour un ministère.

FRANÇOISE

Nous l'avons... Vous arrivez juste à temps pour l'apprendre ! C'est fait depuis un quart d'heure à peine. Clairaut me quittait quand vous êtes entré.

THÉODORE

Clairaut, le président du Conseil ?...

FRANÇOISE

Lui-même... J'étais dans ma chambre lorsque j'entends sonner le timbre qui annonce les visites. Je me précipite croyant que c'est vous et je me trouve en présence du grand homme. Sans autre préambule, il me déclare deux choses : qu'il savait me trouver seule puisque mon mari est en train de présider la Commission des sucres et qu'il en profite pour venir me parler de l'interpellation qu'Henri se propose de lui adresser au sujet du canal de Gascogne...

THÉODORE

Heu !... Depuis Panama, les histoires de canaux...

FRANÇOISE

Aussi Clairaut ne m'a-t-il pas caché qu'il ne voyait

pas celle-ci d'un bon œil... et comme je le regardais en affectant la surprise, avec l'air de dire : « Cela ne me regarde pas!... Que voulez-vous que j'y fasse? » Il s'est écrié : — Vous pouvez tout!... Votre influence sur Renneval est énorme!... Devenez notre alliée, chère Madame. Poussez dans nos bras votre seigneur et maître! — Mais c'est tout ce que je demande, cher Monsieur!... La conciliation est une si belle chose!... Seulement il faut m'aider un peu!... Mon mari n'est pas en ce moment très maniable... Il serait aussi vraiment par trop bonne pâte, s'il soutenait un ministère dont il n'est jamais!... J'ai vu que ma riposte avait porté, car, lorsque je me suis tue, Clairaut s'est recueilli et j'ai eu tout de suite l'impression qu'il allait capituler.

THÉODORE

Capituler devant une femme, pour un galant homme, ce n'est pas humiliant, et, en attendant, le mari de la dame encaisse le triomphe.

FRANÇOISE

Enfin il se décide : — Allons bientôt vous connaîtrez les ennuis du pouvoir... Un remaniement ministériel est prochain... Les Affaires étrangères seront certainement vacantes... Voilà un poste qui conviendrait à Renneval! Quel dommage qu'il tienne tant à la Marine!

THÉODORE

Est-ce que vraiment Henri a pour la Marine une prédilection marquée?

FRANÇOISE

Oui, c'est sa marotte... Que voulez-vous, il est propriétaire d'un yacht ; tous les étés, au moment des courses, il fait escale dans les ports de Normandie, amarre son bateau le long des cuirassés, fraternise avec les états-majors, boit du champagne avec les amiraux, si bien qu'il se sentirait très à l'aise pour commander des loups de mer... C'est ce que j'ai gentiment expliqué à Clairaut qui m'a répondu sans s'émouvoir : — Je constate, Madame, que vous êtes pour le système des compétences parallèles... A ces mots, j'ai d'abord ouvert de grands yeux, puis, pour m'éclairer moi-même, j'ai hasardé un commentaire : — Les compétences parallèles, monsieur le Président, cela signifie peut-être que si Bossuet vivait encore, il se ferait nommer secrétaire d'État à l'aéronautique, sous prétexte que l'aigle de Meaux doit s'y connaître en navigation aérienne ?... Pendant que je parlais j'ai lu dans le visage épanoui de Clairaut qu'il était franchement ravi d'englober dans sa combinaison une personne ayant des vues si nettes sur le jeu de nos institutions, j'ai même distingué dans les yeux du brave homme qu'il avait une furieuse envie de m'embrasser... Pour n'y pas céder il a brusqué l'entretien en disant ! — Nous nous comprenons à merveille... Pour ce qui est de la Marine, il n'y faut pas songer ; le titulaire n'a pas envie de s'en aller... — Qu'à cela ne tienne, monsieur le Président, Henri s'arrangera tout aussi bien des Affaires étrangères... Clairaut n'attendait que cet aveu pour se répandre en bénédictions : — Que ne le disiez-vous tout de suite ! Votre mari

avec sa fortune, sa position de famille est tout désigné pour loger au quai d'Orsay... Évidemment c'est énorme le nom!... Lorsqu'un souverain, en débarquant dans la gare du Bois de Boulogne, nous présentera les ducs et les comtes de sa suite, marquis de Renneval ne sonnera pas mal dans la bouche du Président. Mes amitiés, je vous prie, à celui qui, dans quelques jours, sera mon collaborateur et collègue. Sur cette phrase définitive, nous nous sommes séparés... Avouez qu'elle a bien travaillé la petite dactylographe!...

THÉODORE

Ah, mon enfant, que je t'embrasse! (Il la serre dans ses bras.) Ton mari est-il prévenu?

FRANÇOISE

Non. Il va rentrer et aura la surprise devant vous. Il va être fou de joie!... (Battant des mains.) Mon petit oncle, que tout va bien!...

THÉODORE

Ah! ah! tu te rends compte que le succès te rend plus chère à ton mari?

FRANÇOISE

Oui, je découvre que notre réussite est en train de me l'attacher davantage... N'est-il pas singulier qu'en poursuivant un but aux côtés d'un homme on parvienne à son cœur?

THÉODORE

Rien n'est moins étonnant. Pour te le faire com-

prendre laisse-moi te confesser mes péchés de jeunesse... Autrefois j'ai éprouvé le besoin, comme beaucoup d'adolescents, de voyager avec la dame de mes pensées... La posséder par intermittences me semblait mesquin... Je prétendais la séparer de tout ce qui n'était pas moi et m'offrir, pendant quelques semaines, la sensation d'être son maître unique... On quittait Paris dans l'ivresse!... Eh bien! on n'avait pas dépassé Fontainebleau, qu'entre nous c'était déjà le morne ennui... Pourquoi de petites femmes bien choisies, spirituelles et charmantes, me paraissaient-elles si vite insipides? Pourquoi, de leur côté, me trouvaient-elles, sans aucun doute, assommant ?... Pourquoi, en dehors de nos prises de corps qui restaient délicieuses, manquions-nous de ressources pour meubler les heures? C'est que j'étais indifférent à leurs intrigues et qu'elles ne comprenaient rien à mes études... Nos existences ne se liaient pas... Nous étions pareils à ces insectes qui emportent sous l'eau une bulle d'air qui devient le monde dans lequel ils vivent. Ils ne peuvent s'unir qu'à condition de confondre leurs bulles, ce qui est très difficile à cause d'une petite paroi d'eau qu'il faut crever... et voilà! nous ne parvenions pas, mes compagnes et moi, à détruire la cloison invisible qui nous divisait!... C'est devant le prêtre qui bénit les époux, devant le maire qui leur lit le code, que disparaît l'obstacle... Les gens mariés se supportent parce que l'avenir des enfants, les soucis de fortune, les mille détails des parentés et relations leur fournissent d'inépuisables sujets de conversation...

FRANÇOISE, amèrement.

A vous entendre, pour n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, deux êtres n'ont qu'à louer au Crédit Lyonnais un même coffre-fort.

THÉODORE

Bah ! l'important c'est que tu as suivi mon conseil et que tu t'en trouves bien... Je t'avais également recommandé, lorsque Henri, au mépris des conventions, te ferait la cour, de rester inflexible... Associés, amis, rien de plus. L'ingénuité dont il t'a plu de te parer chez Mme de Landier prouve indirectement que tu as observé la consigne, et je présume néanmoins qu'Henri n'est pas insensible à ton voisinage, car c'est dans les yeux d'Henri, n'est-ce pas ? que tu as appris à reconnaître que Clairaut a envie de t'embrasser...

FRANÇOISE

Oh ! mon oncle, rien ne vous échappe et vous voyez juste sur tous les points. Oui, j'ai observé la consigne et ce régime n'est pas du goût d'Henri.

THÉODORE

Tans pis pour lui... Persévère !

FRANÇOISE

C'est facile à dire !...

THÉODORE

Qu'est-ce qui te gêne ?...

FRANÇOISE

Je ne soupçonnais pas à quel point les hommes... (Elle se cache le visage dans les mains.)

THÉODORE

Ce pauvre Henri... Tu te le figurais donc bien myope. Te voilà stupéfaite parce qu'il s'aperçoit enfin que tu es une femme très désirable.

FRANÇOISE

Je l'aime et veux être aimée.

THÉODORE

Tu ne l'es pas ?...

FRANÇOISE

Je suis surtout désirée... et en attendant...

THÉODORE, souriant.

Il te manque de respect ?

FRANÇOISE

Ne riez pas, mon oncle... Cela me révolte !... Je n'ai plus un instant de repos... Du matin au soir il me persécute.

THÉODORE, avec philosophie.

Si ce n'est que du matin au soir...

FRANÇOISE

Eh bien, soyez satisfait... Encore cette nuit, j'ai été réveillée... Il secouait ma porte avec fureur... Il

suppliait... pleurait... criait des choses !... brutalement !

THÉODORE

Pauvre mignonne !... Pendant ce vacarme, tu devais avoir bien peur !

FRANÇOISE

Peur ?... Non... pas assez... Je m'étais levée... L'oreille contre la porte... J'écoutais sa respiration... Par bonheur il s'est fâché, m'a insultée presque... puis il est parti.

THÉODORE, à mi-voix, se frottant les mains.

Excellent, tout cela !... Excellent !

FRANÇOISE, qui n'a pas osé lever les yeux sur lui.

Mon oncle, puisque vous ne pouvez me protéger contre lui, défendez-moi contre moi-même. Voyez, je vous dis tout, malgré ma honte. Oui, c'est affreux, s'il revient...

THÉODORE

Tu ouvriras.

FRANÇOISE

Je suis à bout de forces...

THÉODORE, d'un ton de connaisseur.

Décidément, tu n'es pas de l'espèce des gens qui se jettent à l'eau pour apprendre à nager.

FRANÇOISE

Réellement, mon oncle, je crois que vous ne com-

prenez rien à ce que j'éprouve... Oui, j'ai voulu conquérir Henri, mais pas le partager... Indulgente amie, mon honneur me permet de l'être; épouse complaisante, non !... Ah ! pardonnez... je ne devrais pas... mais vous m'obligez à tout dire... Avant une heure, sans doute, on va venir l'enlever sous mes yeux. M'estimez-vous d'être à la merci de cet homme qui, au milieu de ses supplications, ne m'a jamais promis d'abandonner l'*autre ?*... Comment n'ai-je pas l'énergie de lui demander une bonne fois s'il ose me jurer qu'il n'aimera plus que moi ? Penser que si Henri veut encore de moi ce soir, je céderai !... Ensuite que deviendrai-je ?... Vous ne partagez pas, vous, et pourtant vous souffrez !... J'en mourrais !...

THÉODORE

Tu mourrais s'il ne te persécutait pas... Ah ! que tes scrupules sont d'une créature très jeune !

FRANÇOISE, tristement.

Vous auriez mieux fait de ne pas venir jeter le ridicule sur mon angoisse. Elle est pourtant sincère, je vous jure !

THÉODORE

Allons, Françoise, ne nous séparons pas sur une querelle. Je suis prêt à t'aider s'il y a moyen. Que faut-il faire ?

FRANÇOISE

Je n'ai pas vu Henri ce matin. Il a déjeuné dehors, peu fier de se montrer après les gros mots de

cette nuit... Mais il va rentrer. Je vous laisserai seul avec lui. Trouvez moyen qu'il ne me harcèle plus. Obtenez la paix, au moins pour quelques jours.

THÉODORE

C'est insensé !... Te figures-tu sérieusement que je vais lui dire : — Laissez en paix ma nièce, le retour de ma femme lui donne bien assez de tracas !...

FRANÇOISE

Lorsqu'il a fallu décider mon mariage, vous avez dissipé les préventions en me représentant comme une créature égoïste et froide. Ce qui opérait si bien jadis peut réussir encore. Vous avez assez de ressources dans l'esprit pour offrir à Henri un tableau réfrigérant de mon caractère. Ajoutez que je suis orgueilleuse, faites de ma prudence un tel éloge qu'Henri désespère de la trouver jamais en défaut. Me le promettez-vous ?

THÉODORE

Comment donc ! Tu sais que pour t'obliger, il n'est rien que je... (Henri entre.)

SCÈNE II

FRANÇOISE, THÉODORE, HENRI

THÉODORE

Le voilà, l'homme désiré !

HENRI, serrant la main de Théodore.

Tant désiré que cela ?

THÉODORE

Il se passe dans cette maison des événements historiques... On grille de vous mettre au courant... Parle, Françoise !...

FRANÇOISE, à Henri.

Devinez qui m'a honorée de sa visite ?

HENRI

Clairaut que j'ai rencontré entrant à la Chambre comme j'en sortais... Il m'a dit d'où il venait.

THÉODORE

Alors il ne reste qu'à vous féliciter de tout cœur.

HENRI

Mais c'est surtout à Françoise que doivent aller vos compliments... Clairaut m'a fait d'elle un éloge !... Elle a inventé, paraît-il, un système original pour le recrutement des hommes d'État... Il racontait cela en roulant des yeux !... je parie qu'il regrettait, le bougre, de n'avoir pas tous les jours un portefeuille à m'offrir, pour s'acquitter de ce soin en mon absence, et parlant à Madame.

THÉODORE

Sans indiscrétion, avez-vous ratifié le consentement de Françoise ?

HENRI

Si j'accepte d'entrer dans le ministère ?... Tiens, est-ce que cela se demande ?... Quelle raison pourrait m'en empêcher ?...

THÉODORE

Vous aviez un faible pour la Marine...

HENRI

La Marine ! je n'y pense déjà plus ! J'ai les Affaires étrangères... Quand la France aura son mot à dire sur une question, en somme, c'est moi qui le dirai, ce mot !... Demain, lorsqu'on saura ma nomination, le monde entier aura les yeux fixés sur moi... Françoise, il s'agit, à présent, de se bien tenir !... Nous allons recevoir, recevoir beaucoup ! Notre salon doit devenir un centre international de premier ordre !... Heureusement vous parlez plusieurs langues... Moi, je baragouinais un peu d'anglais au sortir du collège, mais c'est si loin !... Donc un salon où tout ce qu'il y a de huppé dans l'univers se donnera rendez-vous... Sous votre surveillance on peut s'attendre à quelque chose de soigné...

FRANÇOISE

Dès aujourd'hui je vais avertir le chef qu'il peut chercher une place... Son dernier dîner n'était pas à la hauteur... La mort de Mme Lacanne rend son chef disponible... Voilà l'homme qu'il nous faut !... Lorsqu'on dégustera chez nous les célèbres dîners de Mme Lacanne, nous pourrons attendre de pied ferme les empereurs et les rois.

HENRI

Sur ce point je suis sans inquiétude... Ah ! c'est qu'en peu de temps vous avez fait vos preuves. Impossible de s'y prendre plus habilement pour rendre aux députés mon intérieur agréable... Autrefois, ils le traversaient comme une auberge, buvaient mes vins, fumaient mes cigares, et votaient pour Clairaut. Votre présence a tout changé. Quiconque entre ici s'en va lié par une promesse, et une promesse qu'il tient dans plus de la moitié des cas.

FRANÇOISE

N'exaltez pas trop mes pauvres mérites !... J'admets, sans fausse modestie, que vos collègues trouvent une réception plus... enveloppante... Ils vous apprécient mieux, vous soutiennent, vous portent... Vous commandez une petite armée dont je suis l'intendant, voilà tout.

HENRI

Sans compter le reste !... Si vous ne m'aviez pas démontré que je tirais les marrons du feu avec mes discours qui sauvaient des ministères où il n'était pas question de me faire entrer, est-ce que j'aurais eu l'idée de me fâcher ?... Est-ce que Clairaut capitulerait ? Vous m'avez prêté un appui moral... Mieux que cela, même, puisque vous venez de négocier le triomphe définitif... Le véritable vainqueur c'est vous.

FRANÇOISE

Dirigée par vous, Henri.

HENRI

Non, non. Tant que j'ai manœuvré seul, mes plans ont échoué... Le vainqueur c'est vous !

THÉODORE, souriant.

Pour vous mettre d'accord : le ménage !...

FRANÇOISE

Il n'y a rien à répondre et vous avez toujours le dernier mot... Permettez-moi, mon oncle, de vous quitter un instant et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

THÉODORE

Hein... Qu'ai-je promis ?... Ah oui !... Tu vas être servie...

FRANÇOISE

Je reviens... (Elle sort.)

SCÈNE III

THÉODORE, HENRI

HENRI

De quoi s'agit-il ?...

THÉODORE

D'un calmant.

HENRI

Qu'entendez-vous par là ?...

THÉODORE

Le mot n'est-il pas clair ?... Elle réclame une drogue, un bromure, capable d'apaiser des nerfs surexcités.

HENRI, inquiet.

Les nerfs de qui ?

THÉODORE

Ah ça, mon ami, tombez-vous de la lune ?... Les siens, parbleu !

HENRI

Elle est donc souffrante ?

THÉODORE

Oui, comme le Pont-Neuf...

HENRI

Soyez donc sérieux !...

THÉODORE

Eh bien ! elle éprouve dans tout son être une étrange révolution qu'elle ne peut définir.

HENRI

Révolution qui se traduit par quoi ?... De la tristesse ?

THÉODORE

Non. Elle est gaie comme un pinson !... En y réfléchissant même, trop gaie !... Je lui ai servi de père, je l'aime comme une enfant, et pas la moindre émotion en me revoyant... Elle pensait à autre chose... Et puis des bizarreries... (Se frappant le front.) Tiens !... j'ai trouvé !...

HENRI

La raison de ses étrangetés ?

THÉODORE

Oui. (Gravement.) Mon cher, je demande à être parrain.

HENRI, gêné.

Vous n'y êtes pas... Hélas, non !...

THÉODORE

Diable !... alors je ne sais plus... Non, réellement, je ne sais plus... ou plutôt, si, je sais, mais c'est assez invraisemblable...

HENRI

Quoi donc ?

THÉODORE

Vous ne l'avez donc pas regardée ?

HENRI

Tout le temps !

THÉODORE

Pas possible !... Et rien ne vous a frappé, vous,

gaillard expérimenté? Vous n'avez pas vu ses yeux, ses terribles yeux qui m'empêchaient de la reconnaître quand je suis entré? Si Françoise était votre fiancée, rien qu'à la voir, je dirais : « Ne les laissons pas seuls!... » Si Françoise était votre compagne depuis dix ans, je penserais : « Gare à lui!... » Mais en pleine lune de miel... Que croire?...

HENRI

Ainsi, Françoise a la mine d'une femme bonne à surprendre.

THÉODORE

Ne me faites donc pas dire ce que je ne dis pas... Vous êtes au comble du bonheur, hors des impatiences, loin des regrets... En toute autre circonstance, ma foi, oui, la mine de Françoise voudrait dire : « Je succombe. Il me tient. Prends-moi!... »

HENRI, retenant à peine un cri de joie.

Ah!... Cher Monsieur, vous avez le regard perçant!

THÉODORE

Appelez-moi donc votre oncle!... Le regard perçant?... Oui, mon neveu!... Et maintenant, si nous changions de conversation. Je ne sais pas si vous êtes comme moi : entre parents, j'éprouve une véritable gêne à constater certaines choses. Quand cela m'arrive, je me mets à radoter. C'est ce qui vient d'avoir lieu dans mon saisissement de retrouver Françoise tout autre... tandis que le contraire serait étonnant... Pourquoi riez-vous?

HENRI, radieux.

Je ris... sans savoir.

THÉODORE

Bien. Moquez-vous de moi, je le mérite.

HENRI, avec conviction.

Mais pas du tout!... Excusez-moi, j'ai vraiment l'air de...

THÉODORE

D'un homme qui jubile...

HENRI, protestant.

Oh! je jubile!...

THÉODORE

Oui, mon ami, j'ai effleuré, sans le vouloir, un de ces petits mystères si fréquents chez les jeunes ménages, et vous grillez d'aller aux informations. Allez, mon cher, courez, volez auprès de Françoise... C'est si naturel!... Ne vous gênez pas à cause du vieil oncle. (Entre Françoise.)

SCÈNE IV

HENRI, THÉODORE, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Vous partiez, mon oncle?...

THÉODORE

Oui, justement... Le temps d'aller à deux pas serrer la main à un collègue avant de repasser ici... (L'arrêtant du geste.) Je t'en supplie, ne me reconduis pas... Regarde ton mari qui piaffe d'impatience. Ne le fais pas languir. Dis-lui ce qu'il y a sur ce papier que tu tiens à la main. Il est rempli de zèle pour le bien public. (Il sort.)

SCÈNE V

HENRI, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Ce papier est une lettre... On vous prie de prononcer un discours à l'inauguration de la statue de Pernet.

HENRI

Voyons... (Il prend la lettre. Après l'avoir parcourue.) Qu'était-il de son vivant, ce Pernet ?....

FRANÇOISE

Un pharmacien libre penseur. (Montrant la lettre.) Vous ne savez donc plus lire ? C'est expliqué tout au long...

HENRI

Me croyez-vous en état de lire ?... Au diable Pernet, la statue, et les imbéciles qui l'ont payée !... Vos bouderies sont-elles finies ?...

FRANÇOISE

Ah ! par exemple. Après avoir changé ma nuit en affreux cauchemar, il me prévient par un billet hargneux qu'il déjeune dehors : c'est moi qui boude !

HENRI

Si j'ai déjeuné, non pas chez des amis, comme je m'en vantais, mais tristement seul, au restaurant, c'est que j'avais honte, après mon tapage nocturne, de me retrouver à table en face de vous.

FRANÇOISE

Ce sentiment vous fait honneur... A l'avenir épargnez-moi un supplice sur lequel je n'avais pas compté... Celui de vous rappeler les conditions de ma présence ici. Elles ne m'infligent aucun déshonneur. Que je ne reste pas exposée à l'insulte, dans cette maison où je suis entrée comme une fidèle amie.

HENRI

Insulte !... Parce qu'elle m'ensorcèle !... Parce que je ne peux pas dormir lorsque je l'entends frôler la muraille à deux pas !... Un supplice sur lequel vous n'aviez pas compté ? Et moi, croyez-vous que je m'attendais à souffrir ce que j'endure ?... Si je me suis figuré que nous pourrions vivre comme deux employés de bureau à paperasser éternellement côte à côte, je me suis trompé !... Cette placidité n'est pas dans ma nature.

FRANÇOISE, vivement.

Ni dans la mienne !... (Se reprenant.) Mais moi, je

mets toute mon énergie à vous servir !... Je me suis assigné un but et le poursuis avec passion. (Tendant la main à Henri.) Allons, Henri, faisons la paix !... Je vous pardonne de m'avoir humiliée, parce qu'il est impossible que vous soyez bon juge de mes sentiments. Sachez que je suis très fière, bien que j'aie consenti à une situation en apparence peu glorieuse.

HENRI, froidement.

Alors, vous me repoussez ?...

FRANÇOISE

Henri !

HENRI, insistant.

Vous ne serez jamais à moi ?

FRANÇOISE

Tant que vous ne m'aurez pas fait un serment, jamais !

HENRI

Quel serment ?

FRANÇOISE

Cherchez.

HENRI, la regarde fixement.

J'ai trouvé.

FRANÇOISE

Dites.

HENRI

Je vous donne ma parole d'honneur que je vous

veux, que de gré ou de force, je vous aurai. (Il s'élance et la prend dans ses bras.)

FRANÇOISE se débat pendant qu'il cherche à l'embrasser.

Henri !... C'est indigne !... C'est lâche !...

HENRI, luttant pour l'embrasser.

Si !... Laissez-moi... Une fois !... La première !...

FRANÇOISE, fermant les yeux, lui tendant le front.

Rien qu'une !... En frère !... (Il se met à l'embrasser avec furie.) Non !... assez !... Si vous croyez que... j'y trouve le moindre plaisir !... (Elle prononce les derniers mots d'une voix blanche et ne se débat plus.)

HENRI, des deux mains, lui prend la tête et l'attire contre la sienne, les yeux dans les yeux.

Voyons ces yeux... ouvre-les... qu'on voie s'ils sont colères !... Tiens... tiens... mais c'est qu'ils sont très attendris !... Plus du tout tes yeux de jeune fille que ton oncle prenait tout à l'heure la peine de me décrire... (Françoise cache sa figure contre son épaule.) Hein, mon serment !... L'ai-je tenu ?... Chère petite femme, tu es à moi, maintenant !...

FRANÇOISE, se dégage prestement et s'échappe avec un éclat de rire.

Pas encore !... (Henri s'élance à sa poursuite, elle tourne rapidement autour d'une petite table, saute sur le balcon, et parlemente, la tête passée entre les battants de la porte-fenêtre.) Maintenant, si vous m'attaquez, les voisins crieront et les gardiens de la paix monteront.

HENRI, pousse un fauteuil devant elle et s'asseoit.

Je mets le siège devant la place. Elle se rendra par la famine.

FRANÇOISE, la tête toujours passée entre les battants dont elle se couvre.

Henri !... Grand enfant !... (Elle tourne un instant la tête vers la rue et la remet vite entre ses deux boucliers avec une terreur comique.) Henri, le monsieur d'en face est à sa fenêtre... Il nous regarde... Il rit... C'est grotesque !

HENRI, avec flegme.

D'autant plus que ta jupe est déchirée, et que tes cheveux se défont... Moi, ça m'est égal !... Il m'a vu !... L'honneur est sauf !

FRANÇOISE

Voyons s'il y est toujours, le monstre !... (Elle se retourne de nouveau vers la rue, mais aussitôt pousse avec violence les deux battants de la porte et rentre dans l'appartement. Elle dit d'un ton bref.) Devant la maison, sur le trottoir, ma tante !...

HENRI, à mi-voix.

Tu es sûre ?

FRANÇOISE

Elle était arrêtée et me contemplait... (Avec un rapide coup d'œil dans la glace.) Je ne puis pas la recevoir dans cet état... Il faut que j'aille me recoiffer !...

HENRI

Va... je me charge d'elle...

FRANÇOISE, recevant le choc.

Vous !... C'est bien !... (Elle va pour sortir et revient en courant se jeter au cou d'Henri.) Henri, ne soyez plus à cette odieuse femme, et moi... ce sera pour ce soir !... Vous promettez ?

HENRI, l'embrassant.

Tout pour te gagner ! (Françoise sort rapidement. Henri après l'avoir suivie des yeux.) Le vieux s'y connaît !... (Prenant une attitude pour recevoir Hélène.) Fini de rire !

SCÈNE VI

HENRI, HÉLÈNE

HÉLÈNE, se jetant dans les bras d'Henri.

Ah ! le méchant !... le méchant !... que j'ai à le gronder !

HENRI, affectant une profonde surprise.

Méchant ?... Gronder ?...

HÉLÈNE

Trois mois sans nous voir ! Quinze mortelles semaines !... J'arrive, j'attends toute la matinée et vous ne venez pas !...

HENRI

Je comptais aller chez vous, et puis j'ai eu l'im-

prudence de passer d'abord chez mon agent de change qui m'a fait perdre un temps !...

HÉLÈNE

Les affaires avant moi, bien entendu !... D'ailleurs je n'ai pas été surprise. Vous n'êtes même plus capable d'écrire.

HENRI

Bah !

HÉLÈNE

Vos lettres ? Ah ! parlons-en !... Depuis trois semaines je vous supplie de m'expliquer votre brouille avec Clairaut et ne puis obtenir deux lignes à ce sujet.

HENRI

Mes lettres ?... d'excellents petits mots... Pas bourrés de considérations politiques comme les vôtres... De vraies lettres sentimentales... (Hélène éclate d'un rire amer.) Que leur reprochez-vous ? C'est moi, au contraire, qui ai bien envie de récriminer sur les vôtres. D'un bout à l'autre remplies de chicanes, prenant texte de tout pour me servir une avalanche de doléances.

HÉLÈNE

Pas une fois vous ne m'avez donné le plus mince détail... Un si grand changement venait de s'accomplir, j'avais le droit de savoir ce qui se passait.

HENRI

Dans mon ménage ?... mais rien... calme plat...

c'était réglé d'avance... A part une phrase de loin en loin sur la santé de Monneville, me racontiez-vous ce qui se passait dans le vôtre ?

HÉLÈNE

La plaisanterie n'est pas de bon goût, je vous en préviens.

HENRI

La plaisanterie n'est jamais de bon goût, quand elle s'adresse à une personne de mauvaise humeur. Vous arrivez mal disposée, je me demande pourquoi.

HÉLÈNE

Non, vous ne voulez pas comprendre que — jalousie à part — j'éprouve un sentiment étrange à vous savoir avec une autre qui porte votre nom, a les mêmes intérêts, partage vos secrets...

HENRI

Je comprends fort bien... Il est fâcheux que les douleurs de Monneville vous aient retenue à la campagne plus longtemps que d'habitude... L'absence est un irritant. Restez avec nous, le plus longtemps possible. Vous êtes ma tante, à présent. Votre mari vient de m'en faire souvenir en m'invitant à l'appeler « mon oncle ». Ce lien de famille autorise l'intimité. Habituez-vous à notre intérieur, un beau jour vous serez étonnée de lui être attachée comme nous-mêmes. J'ai passé par là, n'est-ce pas ? Vous mariée, et moi, au commencement, très susceptible. Est-ce en me confinant à l'écart que j'ai appris à vivre ?...

HÉLÈNE, ironiquement.

Il y en a qui seraient touchés de me voir inquiète, lui proteste contre mon manque d'énergie.

HENRI

J'admire au contraire votre courage, mais à quoi sert le courage, là où il n'y a pas péril?... Avez-vous confiance, oui ou non ?... tout est là ! Si je suis fourbe, pas de surveillance possible !

HÉLÈNE

Eh ! c'est précisément ce qu'il y a d'affreux !... Pas de surveillance possible ! Fourbe !... L'êtes-vous ? Depuis peu d'heures que je suis de retour, il m'est déjà revenu qu'on vous découvre le soir caché dans les baignoires des petits théâtres, seul avec Françoise...

HENRI

Bon ! La foire aux potins est ouverte !...

HÉLÈNE

Soit ! Fermons-la... J'ai mes yeux... Françoise était sur le balcon, tout à l'heure, à se trémousser comme une énergumène. Qu'était-il arrivé ?...

HENRI

Sur le balcon, vous m'avouerez, ce n'est pas très compromettant.

HÉLÈNE

Elle m'a fort bien aperçue. J'attendais un signe d'elle. Pourquoi rentrer précipitamment ?

HENRI

Pour nous laisser seuls. Discrétion et célérité.

HÉLÈNE

Touchante attention!...

HENRI, agacé.

Si vous saviez à quel point c'est drôle, une femme jalouse!...

HÉLÈNE

Et pourquoi ne le serais-je pas!... Théodore soutenait, ces derniers temps, que Françoise, sous des dehors de froideur, est une passionnée, il soupçonne qu'elle vous aimait longtemps avant le mariage.

HENRI

Ce serait vraiment une déveine, après tout le mal qu'on s'est donné pour la choisir en carton! Hélène, votre mari dit cela pour vous faire enrager, puisque vous prétendez qu'il se doute.

HÉLÈNE

A présent, je ne prétends plus. Chaque fois qu'il grognait contre sa maladie, et c'était souvent, il l'accusait de nous tenir loin du cher jeune ménage et cela d'un ton si simple!... Et puis il parle de vous avec un véritable intérêt... Non, décidément, il ne se doute pas!...

HENRI, riant.

Tant pis! Cela vous occupait d'avoir l'œil sur

lui... Désormais votre attention se concentrera sur moi !... Je n'ai qu'à me bien tenir !...

HÉLÈNE, furieuse.

Au moins voilà qui est net... je ne vous dérangerai pas plus longtemps... Adieu, compliments à Françoise. (Elle s'éloigne avec majesté.)

HENRI, la rattrapant et l'embrassant.

Laisse donc, grande bête !... mais aussi a-t-on idée de venir faire à quelqu'un de pareilles scènes sans l'ombre d'un prétexte ? (Nouvelles embrassades.) Je suis assez raisonnable pour qu'on n'affecte pas de me tenir en tutelle.

HÉLÈNE

Oui, dites-moi que je suis stupide, je ne l'ai pas volé, car j'ai des renseignements de valeur indiscutable, qui attestent votre vertu.

HENRI, assez mécontent.

Comment, vous correspondez avec Françoise sur de pareils sujets ?...

HÉLÈNE

Pas de danger !... Je puise mes convictions à des sources moins suspectes. A peine levée, Mme de Landier, plus empressée que vous, est accourue chez moi. Elle sait toujours tout, cette chère Léonie, et sur tout le monde ; sur Françoise en particulier, elle a une bonne histoire.

HENRI

Ma femme place bien mal ses confidences...

HÉLÈNE

C'est assez mon avis. « A quel homme avez-vous marié Françoise ?... m'a dit Léonie. Savez-vous que le ménage ne marche pas du tout ! Ce Renneval est un monstre. On ne se joue pas d'une pauvre fille à ce point. »

HENRI

Ainsi, Françoise répand le bruit qu'entre elle et moi, rien ne se passe ?...

HÉLÈNE

Lancée dans un milieu de jeunes femmes où les propos sont très libres, elle veut dire son mot et le dit de travers. Léonie est indignée contre vous. Mais moi, Henri, j'ai le cœur soulagé d'un gros poids. Vous méritez une récompense !... (Elle veut l'embrasser. Il n'y fait pas attention et arpente la chambre à grandes enjambées.)

HENRI

Idiot !... Tout bonnement idiot !... A-t-on idée d'une ânerie pareille ! Me voilà ridicule !... Cette vipère de Landier colportera mon histoire dans tous les coins... il y a de quoi me couler net !...

HÉLÈNE

Peut-on exagérer ainsi !...

HENRI

Allons donc !... Ce n'est pas la poule au pot, qui a fait la popularité de Henri IV, mais le surnom de Vert-Galant. Mes adversaires inventeront bien un sobriquet inverse à mon usage. Qui sait s'il ne court pas déjà les rues ?... Comment Françoise, avec son intelligence, a-t-elle pu se montrer d'une pareille sottise ?... C'est d'autant plus impardonnable de sa part, que, dans ma peur du ridicule, je l'avais mise en garde contre le danger de trop parler quand on est mal documentée. Elle semblait comprendre à demi-mot.

HÉLÈNE, avec emportement.

N'en doutez pas, elle comprenait.

HENRI

Quoi ?

HÉLÈNE

Elle comprenait. C'est évident !

HENRI

Prétendez-vous qu'elle a fait exprès de...

HÉLÈNE

Oui ! oui ! oui !

HENRI

Mais dans quel but ?... Me mettre dans une posture ridicule ?... Me faire désirer d'en sortir par des moyens... simples ?...

HÉLÈNE

Oh! d'une simplicité... patriarcale!... cela crève les yeux!

HENRI, avec un sourire.

Pas si mal imaginé!...

HÉLÈNE

L'infâme!... Il est flatté!...

HENRI

Je vois un tour bien joué, je ris.

HÉLÈNE, ironiquement.

Riez, c'est bien le moins!... Pendant qu'on se moque de vous.

HENRI, avec bonne humeur.

Cela, nous allons y couper court.

HÉLÈNE

Comment, s'il vous plaît?

HENRI, embarrassé.

Mais... je ne sais trop... Le plus vite possible, retournez chez Mme de Landier, racontez-lui n'importe quelle bourde, prouvant juste le contraire de l'histoire qu'elle colporte.

HÉLÈNE

Soit! Je verrai Léonie... mais il faudrait trancher

le mal dans sa racine... Si Françoise continue ce chantage... car c'est un vrai chantage....

HENRI

Françoise, je m'en charge.

HÉLÈNE

C'est délicat! Je ne vous vois pas allant dire à cette fille, qui, au fond, s'exprime comme elle est en droit de s'exprimer, qu'elle devrait parler autrement... Je veux terminer seule tout ce petit débat... N'y pensez plus.

HENRI, avec fermeté.

Non, Hélène... Laissez Françoise tranquille. Si vous vous mêlez de lui donner des conseils, nous ne serons pas huit jours sans avoir la guerre... Elle est très gentille, très intelligente, mène très bien ma barque, et je ne me soucie pas qu'on apporte le trouble dans mon organisation. Je vous en prie, la paix avant tout! S'il y a une observation à faire chez moi, je suis bon pour cela.

HÉLÈNE, larmoyante.

Oh! Henri, que vous me parlez durement!... Dire qu'il y a trois mois je dirigeais tout dans cette maison! Dès mon entrée j'ai eu le sentiment que ma présence était inopportune. Aussi que de maladresses!... Je suis comme un blessé qui toujours se heurte à l'endroit de la plaie.

HENRI

Ne vous tourmentez pas... seulement réformez

cette jalousie. Pourquoi jalouse?... Vous arriviez les poches bourrées de nouvelles rassurantes...

HÉLÈNE

Henri, voyez, nous n'avons encore fait que nous disputer!... N'est-ce pas triste quand on devrait être dans la joie du retour? (Un court silence.) Donnez-moi dix minutes pour voir Françoise, et puis, je sortirai, vous me rejoindrez, et nous passerons ensemble le reste de la journée.

HENRI

C'est une fatalité, ce soir, je ne suis pas libre!

HÉLÈNE

Comment, vous ne vous êtes pas réservé la journée... Pourtant je ne la réclame pas à l'improviste! Vous ai-je assez écrit le bonheur que j'en attendais!... Tenez, c'est cruel!... (Elle pleure, la figure dans son mouchoir.)

HENRI

Hélène, il n'y a pas de ma faute. Je vous avais réservé cette soirée. A la lettre, on me la vole!... Une tuile!... Ne pleurez donc pas ainsi... on peut entrer... Françoise d'abord... Elle est à sa toilette, mais ce doit être fini!... Voyons, si je m'arrangeais tout de même pour vous rejoindre?... Je fais une bêtise, mais bah!... Seulement je vous quitterai de bonne heure... Parce que vraiment, il n'y a pas à dire, je suis indispensable ailleurs...

HÉLÈNE

Où ça ? (Françoise entre.)

SCÈNE VII

HENRI, HÉLÈNE, FRANÇOISE

FRANÇOISE, avec beaucoup de bonne grâce.

Je suis confuse, ma tante... Si vous aviez vu ma chevelure ébouriffée, vous me pardonneriez...

HÉLÈNE

Ébouriffée, toi, Françoise !... Je ne reconnais plus ma nièce !...

FRANÇOISE, avec un soupir.

Elle est bien changée, allez !...

HÉLÈNE

En si peu de temps ?

FRANÇOISE

Hélas ! oui... Où est l'existence paisible que je menais chez vous ? Mes frisons étaient irréprochables et je ne molestais personne. Aujourd'hui, j'ennuie le gouvernement et ne puis plus discipliner ma crinière... Le monde renversé.

HÉLÈNE

Ta crinière, c'est un petit malheur ! Quant au

gouvernement, pourquoi le harceler? Henri, j'avais précisément une communication à vous faire de la part de Clairaut.

HENRI, vivement.

Vous avez vu Clairaut?

HÉLÈNE

Non, pas lui, sa femme.

HENRI

Et vous savez?...

FRANÇOISE, souriant.

Chut!... laissez parler ma tante.

HÉLÈNE, avec importance, à Henri.

Je sais qu'il est tout surpris de l'hostilité dont vous poursuivez le ministère. Tant mieux que l'occasion se présente de le dire devant toi, Françoise... Tu viens de t'exprimer avec une légèreté qui serait coupable, si tu n'étais pas si jeune... On ne fait pas de l'opposition pour le plaisir d'ennuyer le gouvernement... C'est un jeu dangereux... Clairaut est très affecté... Il ne comprend pas quel aveuglement vous pousse, cher Henri, à renverser des hommes dont les idées se rapprochent des vôtres... D'ailleurs, m'a dit sa femme, il se plaint sans amertume... Grand admirateur de votre talent, il gémit de le voir au service d'une mauvaise cause!

HENRI, souriant.

C'est tout ?

HÉLÈNE

Que faut-il donc de plus pour vous ouvrir les yeux ?

FRANÇOISE

Alors, vous conseillez à Henri de reprendre ses anciennes traditions de sagesse ?

HÉLÈNE

Hardiment !

FRANÇOISE

Sans conditions !

HÉLÈNE, avec emphase.

Un homme de sa valeur ne pose pas de conditions. Il attend... certain qu'on sera trop heureux de se ranger tôt ou tard sous sa bannière.

FRANÇOISE, d'un ton délibéré.

Je ne suis pas de cet avis.

HÉLÈNE, sèchement.

Tu es libre.

FRANÇOISE

Plus la valeur d'un homme est grande, moins il doit tolérer qu'on la néglige.

HÉLÈNE, ironiquement.

Cette maxime est le fruit de ta longue expérience ?

FRANÇOISE, avec une grâce moqueuse.

J'ai le plaisir de vous annoncer que depuis un quart d'heure mon mari est ministre des Affaires étrangères.

HENRI, à Hélène.

Vous voyez qu'il est parfois bon de s'insurger !

FRANÇOISE

Et qu'une maxime n'a pas besoin de sortir d'une bouche défraîchie pour avoir son prix.

HENRI, obligeamment.

J'ai fait du chemin depuis trois mois. Votre conseil de modération, qui eût été parfait lorsque j'avais ma situation à établir, n'est plus de saison.

FRANÇOISE

Et cette Mme Clairaut qui n'est même pas au courant des projets de son mari !... Elle mord pendant que l'on s'embrasse !... (A Henri.) Dire qu'il y a trois mois vous me la donniez en exemple !

HENRI

Oui, j'étais assez bête pour l'envier à Clairaut !

FRANÇOISE, ironiquement.

Et c'est à elle, ma tante, que vous vous adressez lorsque vous allez aux nouvelles ! Aussi vous retardez !...

HÉLÈNE

Oui, je retarde ! J'en suis encore au temps où tu

ne te serais pas permis de me parler sur ce ton. Tu étais une personne de peu d'importance, une créature idéalement neutre, qui acceptait ici l'emploi de mannequin !

HENRI

Hélène !

FRANÇOISE, l'arrêtant du geste.

Ce n'est pas exact. J'ai accepté d'être le meilleur ami, le conseiller le plus loyal d'Henri. Est-ce là ce que vous appelez un mannequin ?... Ma bonne tante, puisque dès la première occasion, vous me contestez un droit, sans lequel mon existence serait, en effet, d'une neutralité par trop humiliante, sachez que je suis une petite personne très ferme qui ne se laissera pas supprimer. Vous êtes chez moi. Lorsque j'y donnerai mon avis, vous l'écouterez sans sourire de ma grande jeunesse. Puisse votre école de tout à l'heure vous inspirer quelque méfiance de vos propres lumières, avec un peu d'estime pour les miennes.

HÉLÈNE, prenant le bras d'Henri.

Henri... venez !... Vous m'avez promis cette soirée... je la réclame...

HENRI, cherchant à se dégager.

Hélène, vous êtes folle !

HÉLÈNE

J'ai mis cette fille auprès de vous, pour que votre ambition ne fût pas contre moi, et c'est par l'ambi-

tion qu'elle vous tient !... Non, elle ne vous tient pas encore ! Je ne m'avoue pas vaincue !

FRANÇOISE, tremblante de fureur.

Est-ce vrai, Henri ?... Vous lui avez promis cette soirée ?... N'en avions-nous pas disposé ?

HENRI

Françoise, montez dans votre chambre, je vais vous parler !... Ne l'écoutez pas, elle ne se possède plus, elle souffre !

FRANÇOISE

Oui ou non, cette soirée, la lui avez-vous promise?

HENRI, balbutiant.

Je ne puis rien vous dire en ce moment !

HÉLÈNE, les bras tendus vers Henri.

Ah ! Il m'aime encore !

FRANÇOISE, affolée.

Heureuse femme ! Quelle félicité ! Il m'aime encore ! Mais comment donc; il aime tout le monde ! Vous ! moi et combien d'autres ! Ah ! je le connais maintenant !

HENRI

Françoise !

FRANÇOISE

Adieu, Henri ! Je quitte la maison. (Elle sort.)

RIDEAU

ACTE III

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE, THÉODORE

Au lever du rideau, la scène est vide. Un coup de timbre. Françoise, en chapeau et habillée pour sortir, entre vivement, et, debout au milieu de l'appartement, nerveuse et trépidante, attend. Presque aussitôt apparaît Monneville. Françoise se précipite vers lui.

FRANÇOISE

Vous, enfin !

THÉODORE

Je viens de parler avec ta femme de chambre qui est en bas, devant la porte, blottie au fond d'un taxi. Elle prétend que vous partez en voyage. Qu'est-ce que cela signifie ?

FRANÇOISE

Cela signifie qu'ici la vie n'est plus tenable. On m'injurie. On me chasse.

THÉODORE

Qui donc te chasse ?

FRANÇOISE

Votre femme !

THÉODORE

Est-ce une raison pour prendre la fuite ?

FRANÇOISE

Ah ! vous trouvez que ce n'est pas assez ?... Eh bien ! elle a enlevé mon mari sous mes yeux... En ce moment, là, derrière ce mur, elle vous trompe !... Vengez-nous !

THÉODORE

La tuer ?... Non... Prendre sa vie parce que j'ai mal engagé la mienne, serait un abus de pouvoir qui n'est pas dans mes idées.

FRANÇOISE

Alors vous refusez de me secourir ? Vous qu preniez la responsabilité de mon mariage, qui me poussiez à cette folie !

THÉODORE

S'il est prouvé que je me suis trompé sur ton caractère, mais alors seulement, je reconnaîtrai que ton mariage était une folie, et me repentirai de l'avoir conseillé. Quant à t'aider, si tu demandes une chose possible, je suis prêt.

FRANÇOISE

Je ne sais où aller... Je n'ai pas d'argent... Je ne

suis pas habituée à me présenter seule dans les hôtels... Comment me débrouiller sur le pavé de Paris ?... Trouvez-moi un asile...

THÉODORE

Rien de plus facile. Puisque, contre mon avis, tu persistes à déménager, je t'emmène à la maison.

FRANÇOISE

Y pensez-vous ?... Chez vous c'est chez ma tante.

THÉODORE

Ce détail ne m'avait pas échappé : je n'ai pas à m'en préoccuper, puisque je ne suis pas censé connaître les dessous de ton aventure. Il y a brouille dans le ménage de ma nièce, et je lui offre l'hospitalité. C'est simple comme bonjour. Si Henri s'avise de nous rendre visite, tu lui feras les honneurs du logis. Ce sera drôle... Mon foyer va être un enfer... pas pour moi qui planerai sur vos démêlés, mais pour ta tante et toi. Ah ! Françoise, si tu sais t'y prendre, elle aura entre toi et moi une telle chienne d'existence, qu'elle en viendra à désirer que tu retournes auprès de ton mari.

FRANÇOISE

A moins qu'elle ne file avec lui...

THÉODORE

Non, ma petite... Je gage qu'en ce moment même elle supplie Renneval de l'enlever, et lui la repousse

impitoyablement. Ce soir tu liras son échec sur ses traits décomposés, dans son regard navré.

FRANÇOISE

Ah ! si vous disiez vrai, que je serais forte !...

THÉODORE

Crois-moi, Renneval est au comble de l'ennui !... Tu fais admirablement son affaire... Vos esprits se complètent, vos caractères s'accordent et il n'a pas la moindre envie d'une rupture. Tu as pris en main les fils d'une quantité d'intrigues... Toi partie, l'écheveau reste embrouillé !... Cela te donne une valeur énorme à ses yeux... Pendant toute notre absence il n'a été occupé que de toi... Quand Hélène recevait de ses lettres, je la voyais les yeux rouges, triste et songeuse... Elle devinait tes rapides progrès et se sentait en pleine décadence, à la veille d'une catastrophe inévitable... Sois-en sûre, celle qui a la maladresse de te pousser dehors recevra de pauvres compliments devant ta place vide !

FRANÇOISE

Est-ce comme amie ou comme secrétaire modèle qu'il me regrettera ?

THÉODORE

Tu laisses un vide... Voilà ce qui importe !... L'affection est flottante, l'égoïsme tenace... Les mariages d'amour sont rares et les bons ménages plus communs qu'on ne pense... Là où la chèvre est at-

tachée, il faut qu'elle broute... Le sentiment finit par glaner où la raison moissonne.

FRANÇOISE

J'ai chance d'être aimée parce que deux associés ne peuvent pas toujours parler d'affaires. Il faut bien rompre la monotonie du travail... Ce que je puis espérer de mieux, c'est que, grâce à notre alliance qui m'impose à l'attention de mon mari, celui-ci remarquera mes qualités et par orgueil de propriétaire les exagérera jusqu'à ce que l'affection s'en suive.

THÉODORE

Bah ! quand ton mari t'aimera tendrement, tu ne t'inquiéteras guère de l'origine du sentiment dont tu goûteras la douceur.

FRANÇOISE

Mon oncle, il est temps de partir... Lorsqu'on songe à ce qui se passe dans cet appartement, cela donne envie d'aller ailleurs célébrer les douceurs de l'amour d'Henri.

THÉODORE

Une minute encore !... Tu m'en as vraiment trop peu dit sur la manière dont la catastrophe s'est produite... Je t'avais laissée en parfaite intelligence avec Henri... Vous restiez seuls... A propos... Êtes-vous restés longtemps seuls ?...

FRANÇOISE

Vingt minutes peut-être... Je ne saisis pas l'intérêt...

THÉODORE

Curiosité de connaître l'attitude d'Henri pendant ces vingt minutes...

FRANÇOISE

Vous aviez à peine disparu qu'il s'est montré plus terrible que jamais.

THÉODORE

Je vois ça d'ici... Il s'est conduit comme un soudard... Il t'a empoignée, bousculée, embrassée...

FRANÇOISE

Oui, embrassée très fort...

THÉODORE

Toi tu luttais bravement ?... Tu giflais, griffais ?...

FRANÇOISE, honteuse.

Non, pas précisément.

THÉODORE

Ah ! ah ! ma petite amie, tu rendais la monnaie... Ta tante a surpris ce commerce ?...

FRANÇOISE

Hélas ! oui...

THÉODORE

Tu t'en plains, alors qu'en vous surprenant elle se perdait !... Retiens bien ceci : il est plus impos-

sible à Henri de ne pas achever avec toi ce qu'il a commencé, qu'à une mie de pain, lorsqu'elle est parvenue à une certaine profondeur dans le gosier, de ne pas descendre jusqu'à l'estomac... Crois-moi sur parole...

FRANÇOISE

Je crois... Henri reviendra... J'ai distingué dans son regard, à un certain moment, un acharnement inexorable qui m'a fait peur... Il avait des yeux d'aliéné...

THÉODORE

Aliéné vient du latin *alius*, autre... Ce mot désigne proprement une personne dont un esprit étranger a pris possession. Ah ! combien, dans le cas d'Henri, l'idée est juste ; car il n'est dans tes bras qu'un possédé !... Ce n'est plus lui qui veut, pense, agit, c'est la toute-puissante et féconde nature. Sois tranquille. Elle te le ramènera tout à l'heure, décidé à t'avoir ou à mourir... Allons, je lis sur ta physionomie que tu sauras te tirer d'affaire avec l'un et avec l'autre... A présent nous pouvons partir...

FRANÇOISE

Mon oncle, je ne suis plus aussi pressée... Nous avons bien le temps... (Hélène entre.)

SCÈNE II

FRANÇOISE, THÉODORE, HÉLÈNE

THÉODORE

Hélène, c'est la Providence qui vous envoie!... Cette jeune femme a besoin de conseils... Elle s'est disputée avec son mari... A quel sujet?... Je n'ai même pas voulu l'entendre, tant je suis blasé sur ces querelles de jeunes époux... Prêchez-lui tout de même la conciliation... Moi, pendant ce temps, je devrais remplir auprès d'Henri le même office... Mais, réflexion faite, je soupçonne qu'un petit tour que je vais faire sur les boulevards, aura des conséquences tout aussi favorables... (Regardant sa montre.) Cinq heures!... Dans un instant je rapporterai de quoi rapprocher ces jeunes énergumènes... A bientôt... (Il sort.)

SCÈNE III

FRANÇOISE, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Mon premier mot vous étonnera bien... Je regrette ce qui s'est passé. J'ai eu tort de mal prendre une affectation d'autorité dont il fallait sourire. Je suis honteuse de ma facile victoire.

FRANÇOISE

Facile, en effet!

HÉLÈNE

Je suis bien aise que vous reconnaissiez ma force. C'est faire preuve d'esprit... On n'a pas d'esprit quand on est en colère. Je pense donc que vous êtes, ainsi que moi, suffisamment apaisée pour remuer froidement les souvenirs de cette journée... Nous étions furieuses l'une de l'autre mais un peu sottement, il me semble... Vous n'aimez pas Henri, par conséquent votre emportement est une affaire de vanité blessée. Quant à moi, je ne suis pas jalouse, et mon mécontentement venait de ce que ma nièce, hier encore soumise à mon autorité, m'écrasait de sa supériorité d'homme d'État, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

FRANÇOISE

Présenté de la sorte, le problème se simplifie.

HÉLÈNE

Malgré un échange de propos fâcheux, nous pouvons éviter une haine mortelle. Si vous vous y prêtez, je suis disposée à de grandes concessions.

FRANÇOISE

Lesquelles ?

HÉLÈNE

C'est suivant... Répondez d'abord à ceci : Resterez-vous auprès d'Henri ?

FRANÇOISE

Me le demandera-t-il ?

HÉLÈNE

C'est son intention.

FRANÇOISE

Alors, oui, je consentirai. Quelles concessions me ferez-vous ?

HÉLÈNE

A l'avenir on respectera votre foyer. Vous y serez souveraine absolue. Je n'y viendrai qu'en étrangère, toujours accompagnée de mon mari. Je promettrais même de ne jamais paraître chez vous si les apparences qu'il faut sauvegarder ne rendaient la chose impraticable. Mais tout ce qu'à mon avis vous pouvez souhaiter, je l'abandonne.

FRANÇOISE

En échange de si beaux avantages, quelles sont mes obligations ?

HÉLÈNE

Vous n'en avez aucune... agissez comme bon vous semblera... Je suis sûre d'Henri.

FRANÇOISE

Excusez ma curiosité, mais si au lieu de répondre « oui » à la question « Resterez-vous auprès d'Henri ? », j'avais répondu : « non », quelle combinaison teniez-vous en réserve ?

HÉLÈNE

Je ne vous cacherai pas, Françoise, que si vous

préfériez ne pas continuer une existence à laquelle j'ai été coupable de vous condamner, je le sens maintenant, je tiendrais à honneur de réparer autant que possible les conséquences de ma folie. Vous avez fait un mariage de raison, je mettrais largement à votre disposition ce que l'on demande aux placements de ce genre. Votre oncle me laisse toute liberté relativement à ma fortune. Mes arrangements seraient vite pris. Optez entre les deux solutions.

FRANÇOISE

Vous me faites pitié!

HÉLÈNE, parvenant à rester impassible.

Pourquoi, Françoise?

FRANÇOISE

Vous êtes profondément malheureuse!

HÉLÈNE, ironiquement.

Je vous félicite d'être mieux partagée.

FRANÇOISE

Certes, je ne changerais pas mon sort contre le vôtre! Ah! Dieu, non, je ne l'envie pas! Me parler sur ce ton radouci avec de la rage plein le cœur... J'admire votre héroïsme.

HÉLÈNE

Si j'ai de la rage plein le cœur, qui me force à la déguiser?

FRANÇOISE

Henri!

HÉLÈNE

Henri!... C'est lui qui m'oblige à vous témoigner quelque bonne volonté?

FRANÇOISE

Il n'ordonne rien et vous met dans la nécessité d'être douce... voilà le plus cruel... Après mon départ, vous avez vu sa consternation et sa terreur de me perdre. Il n'a pas pris la peine de cacher son trouble. Vous avez senti qu'il ne balancerait pas à me ramener chez lui, au prix d'un sacrifice qui ne lui coûterait guère et serait suprême pour vous. Une seule pauvre petite chance de salut se présente : « Françoise n'aime pas Henri, elle ne cherche à l'avoir que par vanité. Tâchons de nous réconcilier avec elle, de lui céder sur tous les points, d'obtenir que sa cupidité et son orgueil se déclarent contents. Henri, la trouvant apaisée, m'accordera par habitude, désir de la paix, vieux reste d'affection, peut-être encore quelques bonnes journées... » Tel est votre raisonnement. Celle que j'ai quittée farouche m'arrive toute conciliante. Elle disparaîtra. Je ne saurai plus qu'elle est de ce monde. Tout au plus l'apercevrai-je de loin en loin flanquée d'un surveillant. Votre plan serait fort habile si je n'aimais pas Henri; malheureusement pour vous, je l'aime!

HÉLÈNE

Lorsqu'on aime un homme, on n'accepte pas le rôle abject que vous avez chez lui.

FRANÇOISE

Lorsqu'on aime un homme, on accepte de pleurer chez lui des larmes de sang parce que n'importe quelle douleur semble douce auprès du chagrin d'en être séparé... sans compter l'espoir de le conquérir !... (Avec ironie.) Mais, j'oubliais, vous êtes sûre d'Henri !

HÉLÈNE

Comme de moi-même !

FRANÇOISE

Il a tenté cette nuit de pénétrer dans ma chambre, il s'est roulé sur le seuil de ma porte, il a pleuré et n'a pas su que, moi aussi, je pleurais tout contre lui, folle d'amour... Oui, moi, la petite créature choisie pour l'aridité de son cœur ! Folle d'amour ! Au point que cet après-midi, cinq minutes avant votre visite, je me promettais à lui pour ce soir !... Vrai, vous l'avez quitté trop tôt !

HÉLÈNE

Ce ton d'assurance m'amuse !

FRANÇOISE

Il vous torture !... Comment ne trouverait-il pas d'écho dans l'âme désespérée qui m'offrait à l'instant une fortune si je consentais à me séparer d'Henri. Oui, vous me faisiez un pont d'or, vous, si sûre de lui, et aussitôt mon ressentiment s'est tourné en pitié. Réellement, je ne pouvais plus en vouloir à la pauvre femme qui disputait son bon-

heur lambeau par lambeau, essayait toutes les ruses, prenait avec moi des airs protecteurs et dont l'accent de confiance était un cri d'angoisse.

HÉLÈNE

Ce cri... Ah! que vous voudriez me l'arracher!

FRANÇOISE

Quel besoin en ai-je? Votre abattement se lit sur vos traits... Ces yeux rougis, ce visage contracté, cette pâleur en disent assez... vous avez pleuré... pleuré aux pieds d'Henri...

HÉLÈNE

Vous mentez!

FRANÇOISE

Je mens si bien que vos yeux se remplissent de larmes!... Allez! laissez-les couler!... Toute comédie est inutile... Je vous vois aux genoux d'Henri, le suppliant de renoncer à moi, offrant d'aller vivre avec lui. Vous enlever! Il ne s'en soucie guère. L'avenir c'est moi! Que ma revanche est déjà belle! Que je regrette peu votre facile victoire! Facile, en effet, puisque je me suis retirée sans combattre. En vous laissant cette conquête douteuse, ah! que je vous faisais un cadeau perfide!... Vous voici dédaignée, ou gardée par charité!... (Hélène pleure à chaudes larmes. Pendant longtemps, Françoise la regarde implacable, puis elle dit froidement.) Vraiment oui, je reste auprès d'Henri!

HÉLÈNE

Tout pourvu que je ne vous voie plus! (Elle se sauve, la figure cachée dans son mouchoir.)

FRANÇOISE, seule.

Il ne tient qu'à toi, ma bonne... reste chez toi...

SCÈNE IV

FRANÇOISE, HENRI

A l'entrée d'Henri, il y a un instant de silence. Françoise, très émue, attend. — Henri embarrassé, hésite.

HENRI

Françoise, m'accorderez-vous une minute d'entretien !

FRANÇOISE

Vous désirez, m'a-t-on dit, que je demeure chez vous !

HENRI

Avant de me condamner, laissez-moi vous dire...

FRANÇOISE

Je ne cherche pas à me faire prier...

HENRI

Rien ne vous froissera plus...

FRANÇOISE

Je ne pose pas de conditions... Depuis cette pénible scène, j'ai réfléchi... les torts sont de mon côté... Sous une forme bien humiliante, on me l'a fait sentir. Je méritais la leçon, je l'accepte... Vous vous

rappelez, Henri, que le jour où mon mariage a été décidé, nous avons établi que je ne serais pas uniquement la moitié décorative d'un couple officiel. J'aspirais à une destinée plus noble : partager les ambitions de mon mari, et tendre avec lui, comme un loyal associé, vers le but qu'il m'indiquerait. Rien de tout cela ne m'est refusé... Vous me rendiez ce matin même la justice que votre entrée au ministère est beaucoup mon ouvrage. Nous sommes donc tous à notre place, et si j'ai à me plaindre, ce n'est ni de vous, ni d'elle, c'est de moi !... Je n'ai pas su vous parler avec assez d'énergie lorsque vous manquiez un peu de raison... Mais je connais à présent le danger et trouverai moyen de l'éviter. Que votre délicatesse, si mon bonheur vous préoccupe, ne s'alarme pas... Chez vous, je ne serai jamais complètement malheureuse, parce qu'il y a dans mon âme des sentiments qui vous échappent et qui me remplissent de vaillance... N'appréhendez pas non plus de vivre en compagnie d'une créature plaintive... Vous retrouverez l'amie calme et souriante que j'ai été jusqu'ici... Ma tranquillité viendra d'une conscience nette, résolue que je suis à faire mon devoir en vous servant de tout mon cœur.

HENRI

Je ne sais comment exprimer... Eh ! pardi ! si, je le sais... je vous aime... je vous aime de toutes mes forces !... C'est en cela que les traités ne sont pas observés... Vous avez cru que je vous sacrifiais... mais non, mille fois non !... Avec elle, je fais mon possible pour me conduire en homme d'honneur...

je lui ai d'énormes obligations... Non, plus j'y réfléchis, moins je trouve moyen de lui dire : je ne vous aime plus !... Eh ! si elle voulait comprendre, c'est dit !... Ne m'offrait-elle pas tout à l'heure de fuir avec elle !... Fuir !... Aller nous établir au bord d'un lac d'Italie comme un rapin et son modèle !... Vous abandonner !... Oh ! par exemple, non !... Ce n'est, bien entendu, pas la raison que je lui ai donnée... j'ai parlé de carrière brisée... Au moment où le pays m'offre la direction des affaires, il serait absolument criminel de m'ensevelir sous un scandale... C'est vrai, cela, dans ma situation le sentiment des responsabilités doit dominer les autres... J'ai eu beaucoup de mal à le lui faire admettre, mais il a bien fallu... Et j'ai profité de ce que je parlais haut et ferme pour la prier de respecter mon ménage... Elle a juré d'éviter tout conflit... Soyez tranquille, après quelques mois de ce régime, elle sera la première à lâcher prise... On coupe mieux une chaîne avec une lime qu'avec une hache.

FRANÇOISE, *s'inclinant.*

Je suis encore trop jeune pour apprécier...

HENRI

Si vous voyez une meilleure solution ?

FRANÇOISE

Mon cher Henri, vous allez un peu loin en me consultant sur des obligations qui doivent me rester fort étrangères... vous êtes un homme très perplexe, je le vois, et c'est déjà trop que je le voie...

Pour l'instant, laissez-moi seule... j'ai besoin de me recueillir et vous me reverrez ce soir telle que si rien ne s'était passé... Lorsque vous aurez votre complète liberté, alors seulement, faites-moi vos confidences; peut-être, en retour, vous révélerai-je un secret. (Théodore entre.)

SCÈNE V

FRANÇOISE, HENRI, THÉODORE

THÉODORE, à Françoise.

Françoise, en passant je me suis permis de dire à ta femme de chambre, qui attendait toujours devant la porte, qu'elle pouvait remonter et j'ai renvoyé le taxi... Tenez, je vous rapporte *le Temps*... Vous trouverez aux dernières nouvelles quelques lignes qui vous réjouiront. Il est évident que Clairaut sera fidèle à sa parole, et cette agréable confirmation de vos espérances doit vous encourager, mes enfants, à rester tendrement unis... D'ailleurs vous êtes trop bien partis pour être heureux : rien ne vous arrêtera... (A Henri.) J'ai tant vu pleurer une certaine jeune fille qui ne se trouvait pas assez remarquée par vous; à présent que la voilà votre femme, je doute qu'elle permette facilement à votre attention de s'égarer...

HENRI, charmé.

Elle pleurait?

THÉODORE

Ce sont de vieilles histoires qu'elle vous racontera tantôt... Je me dépêche d'en rendre témoignage, car demain je serai loin...

FRANÇOISE

Vous, mon oncle ?

THÉODORE

Ta tante aussi... Figure-toi, on vient de découvrir, en Grèce, des gisements géologiques d'une richesse incomparable... Mon rêve était d'y pratiquer des fouilles... Mais s'en aller seul, à mon âge... D'un autre côté, demander à ta tante, qui ne s'intéresse pas à mes études, de s'expatrier pour un an ou deux... C'est elle, mon enfant, que je viens de rencontrer au bas de l'escalier et qui m'a offert, de la façon la plus imprévue, de me suivre dans ce long voyage... Nous partirons avant la fin de la semaine... D'ici là, on ne nous verra guère, nous serons très occupés... mais j'irai te dire au revoir... ou adieu... qui sait ?... Enfin, ne nous attristons pas !... (Françoise se jette à son cou et reste serrée dans ses bras pendant qu'il achève de parler à Henri.) Ayez bien soin de ma chérie, n'est-ce pas ?... Sa fermeté et sa vaillance font illusion... Empêchez-la de se renfermer en elle-même... Si vous l'obligez à ouvrir son cœur, ce sera un enchantement et rien ne pourra plus vous détacher d'elle... Soyez un grand ministre gouverné par sa femme... Car il faut que chacun ait sa petite part d'autorité... Rares sont les philo-

sophes qui se contentent d'être maîtres de leur seule conscience... Tenez, voilà moi... je n'ai pas, comme vous, la chance de guider les foules... mais, à l'occasion, je suis très sensible au plaisir de faire manœuvrer deux ou trois personnes, et lorsqu'elles sont arrivées précisément au point qu'avait marqué ma volonté (Il pousse tout doucement Françoise dans les bras d'Henri), je suis fort satisfait... A bientôt, mes amis, ne songez plus qu'à vous dire de douces choses, je retourne à mes préparatifs de voyage. (Il s'éloigne.)

RIDEAU

TABLE

DU TOME PREMIER

4643. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.